



Ricordo di

Carlo Porta



DIX ANS

A LA COUR

DU ROI LOUIS PHILIPPE.

*Les exemplaires voulus par la loi ont
été déposés, je poursuivrai comme contre-
faits ceux non signés de moi.*

*Je fais paraître cet ouvrage en même
tems en allemand au „Berliner Literatur
Comptoir.”*

54858h

DIX ANS
A LA COUR
DU ROI LOUIS PHILIPPE
ET
SOUVENIRS
DU TEMS
DE L'EMPIRE ET DE LA RESTAURATION

PAR
B. APPERT
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES PRISONS DE FRANCE.

DEUXIÈME VOLUME.



Berlin,
A LA LIBRAIRIE VOSS.
LINDEN N^o. 27.

1846.

Paris,
JULES RENOARD & C^{ie}.
LIBRAIRES-ÉDITEURS.
RUE DE TOURNON N^o. 6.

N828N2



CHAPITRE I.

DÉJEÛNERS DU DUC DE CHOISEUL, AVANT ET APRÈS
1830.

Les réunions de M^r. le duc de Choiseul avaient un attrait tout particulier. Elles étaient en même tems politiques, littéraires, scientifiques et toujours de la plus haute distinction. Neveu du ministre de ce nom, M^r. de Choiseul réunissait aux qualités d'un grand seigneur celles du cœur le plus généreux, de l'esprit le plus franc, du caractère le plus loyal, du dévouement le plus absolu, de la bienveillance la plus parfaite. Ses réceptions de jeudis commençaient à onze heures et se terminaient vers deux heures. Avant sa nomination de gouverneur du Louvre par Louis-Philippe, il habitait un joli petit hôtel, rue Joubert. Ses déjeûners étaient servis avec une recherche opulente, ses gens de la plus grande prévenance et lui-même de la plus gracieuse atten-

tion pour tous les convives qui ordinairement ne dépassaient pas vingt-cinq personnes.

Mr. de Choiseul, lors des attaques de la Quotidienne et de la Gazette de France contre mes visites aux prisons et leurs publications, avait eu l'extrême bonté de prier Mr. le comte de Nicolai de me présenter un jeudi; c'était en 1824.

Son accueil fut ou ne peut plus empressé, et dès ce jour il voulut bien m'engager une fois pour toutes à ses intéressantes réunions. La mort si regrettable de Mr. le duc de Choiseul me laissera toute liberté de louer ses éminentes qualités, et ce sera de plus une dette de reconnaissance dont mon cœur est bien heureux de s'acquitter.

Mr. le duc de Choiseul était le plus ancien pair de France de la chambre, ayant hérité de ce titre dans son enfance sous Louis XV, et ses longs et nombreux souvenirs de jeunesse offraient un intérêt nouveau, que sa haute naissance, les anecdotes de sa vie si agitée, ses rapports intimes avec les plus illustres personnages de son temps rendaient on ne peut plus curieux.

L'histoire du fameux masque de fer a été toujours un mystère, et aujourd'hui encore plu-

sieurs opinions différentes prétendent le dévoiler. „Mon oncle, le ministre, auprès duquel j'étais étant bien jeune,“ disait un jour Monsieur le duc de Choiseul, „ne parlait qu'avec la plus grande circonspection de ce prisonnier extraordinaire, et un soir, qu'il ne me croyait pas là, il s'en entretenait tout bas avec l'un de ses collègues, en disant : „enfin la mort vient de le délivrer, le Roi veut, que son corps soit mis dans le cercueil avec tout le luxe et les soins qu'ordonnent sa haute naissance, et enterré le plus secrètement possible.“ La physionomie de mon oncle était grave et préoccupée en cet instant, il fallait donc que le masque de fer, dont il s'entretenait avec une telle prudence, fût ainsi qu'on a lieu de le penser, un prince de la famille royale ; lequel, pourquoi il subissait cette cruelle captivité, pourquoi personne de la cour n'osait-il alors et n'a pas osé depuis en parler avec franchise et détails, c'est ce que je ne sais, mais bien certainement le masque de fer appartenait au moins comme prince du sang à la famille des Bourbons.

M. de Choiseul, lors de la Révolution de 1793, fut emprisonné à Arras, son nom, sa fortune, son respectueux attachement pour

Louis XVI, et surtout pour la Reine Marie-Antoinette dont il ne parlait qu'avec attendrissement, son caractère franc et loyal, son courageux dévouement, lorsqu'il accompagna dans leur fuite à Varennes ces deux infortunés princes, furent cent fois plus de motifs, qu'il n'en fallait alors pour monter à l'échafaud, aussi Mr. de Choiseul emprisonné, traîné de prisons en prisons, s'attendait-il à mourir, lorsque l'accusateur public d'Arras, qui n'avait accepté cette terrible fonction que dans la secrète et périlleuse espérance de sauver autant qu'il pourrait de victimes parmi celles que contenaient les prisons d'Arras, du Pas de Calais et du Nord, vint le visiter dans son cachot, soit-disant pour l'interroger sur *ses crimes*. Plusieurs autres personnages illustres et qui vivent encore, furent également appelés à la chambre d'accusation, qui, à cette malheureuse époque, pouvait être nommée l'anti-chambre de la guillotine, par ce magistrat, jouissant de la confiance de Robespierre qu'il avait connu dans sa jeunesse, comme lui né à Arras, chargé par le trop célèbre Lebon de *débarrasser la Nation de ses ennemis*. Aussi ces prisonniers eurent tous, comme Mr. de Choiseul, la conviction qu'ils ne leur restait pas

vingt-quatre heures à vivre. A ce moment résignés à mourir noblement, sans renier leurs principes, ils apprirent, que la procédure était *si compliquée* qu'on ne pouvait les envoyer au tribunal révolutionnaire, avant que l'accusateur public eut découvert tous leurs complices, et que c'était là le motif du retard de leur jugement, c'est à dire de leur condamnation à mort.

Un matin de bonne heure on entre chez le duc de Choiseul, „c'est l'accusateur public,“ dit le geôlier; „c'est bien,“ répond le prisonnier, „demain à pareille heure je ne souffrirai plus!“ „vous vous trompez, Monsieur le duc,“ répond l'accusateur public. A ce titre, qui remplace celui usité de citoyen, M. de Choiseul regarde avec étonnement l'homme qu'il croyait son premier bourreau; sa physionomie exprime le bonheur; ses yeux se remplissent de larmes, et alors ouvrant les bras, il dit avec une voix émue: „Monsieur le duc, j'ai enfin réussi à vous sauver, en traînant à dessein votre procédure et celle de vos dignes compagnons de captivité, Robespierre est mort et vous êtes libre, quittez le plus vite possible ce cachot et Arras, car en révolution la tyrannie renaît quelquefois de ses propres cendres!“ Le duc

ne sait, s'il doit en croire l'accusateur public, lorsque cet homme si excellent, et qui avait risqué vingt fois sa tête pour sauver celles de tant d'autres, ajoute: „venez dans les chambres voisines avec moi, venez partager mon bonheur, d'ouvrir les portes de ce tombeau, venez, Monsieur le duc, ce sera doublement un beau jour pour vous qui, depuis si long-tems, en supportez de mauvais, de bien tristes.“ En effet, le duc le suivit et vit se renouveler la scène touchante de sa prison!

Cet accusateur public, que nous retrouverons plus tard dans les réunions du duc de Choiseul, était M^r. Gosse de Gorre, mon parent, ancien député et aujourd'hui président de la cour royale de Douai. C'est au moment où M^r. de Choiseul était pair de France, aide-de-camp du Roi, gouverneur du Louvre, riche et puissant, qu'il aimait à conter cette anecdote de sa vie, et bien souvent, au milieu d'un cercle nombreux et brillant, il disait, lorsqu'on annonçait M^r. Gosse de Gorre, „dites mon sauveur, car sans lui je n'aurais pas le bonheur de vous recevoir, messieurs!“ M^r. de Choiseul avait une âme ardente, noble, reconnaissante, un coeur affectueux, des convictions politiques, une droiture dans les idées et les opinions, une

fidélité généreuse pour tout ce qui était opprimé, persécuté, et jamais il ne cédait à une influence autre que celle de sa conscience, de son devoir ! Il possédait une bonté chevaleresque, les qualités de l'ancienne noblesse, les vertus du courage civil, bien rares de nos jours, la dignité d'un rang élevé, l'amour du bien, du progrès intellectuel, le dévouement à toutes les infortunes, la grandeur et la dignité dans toutes les actions de sa vie si remplie, si simplement glorieuse et utile. Mr. de Choiseul était le protecteur des arts, l'ami de tous les talents, l'appui de toutes les nouvelles intelligences, et puisque de nos jours on croit peu à la pureté, à l'élévation, à l'indépendance des sentiments des hommes politiques, parcequ'en effet bien rarement ils résistent aux passions contraires, dans les cours surtout, nous sommes heureux de présenter le duc de Choiseul comme une consolante opposition aux mœurs de tant d'ambitieux qui n'ont malheureusement ni son cœur, ni ses idées progressives. Le Roi Louis-Philippe pourra nommer un successeur à Monsieur le duc de Choiseul ; mais il ne le remplacera jamais.

Les invités des jeudis de la rue Joubert et du Louvre, en m'exceptant, étaient tous les

hommes les plus distingués des chambres, des instituts, de l'armée, des arts, des lettres, de la presse, de la garde nationale; les courtisans seuls, on le voit, n'y avaient pas leur siège, ce qui rendait ces réunions franches et intéressantes sous tous les rapports politiques de ces époques. Nous allons dire un mot de chaque personnage, dont nous avons le plus souvent entendu les récits, les opinions, les prédictions, je dis à dessein les prédictions, car, dès ce tems, le renversement des Bourbons de la branche aînée y était annoncé avec une loyale expression de regrets, de la plupart de ces hommes si haut placés.

Le général Foy, l'ancien archevêque de Malines, Mr. de Pradt, le comte Molé, le baron de Barante, Mr. Jacqueminot, de Salvandy, le duc de Fitz-James, le comte de Nicolai, Etienne, Jouy, Arnault, de Pongerville de l'institut, de Panat, de Chamballe, le général comte de Pully, le marquis de Marmier et ses fils, Bellini, Gauguier, députés, Mr. d'Aragon, le peintre Lépaulle, le comte Duchaffaud, Gosse de Gorre, le général Guillemillot, le marquis de Fitz-James, Bresson, de Montlosier, de Ludre, de la Ville-l'Evêque, de Golbéry, Siméon fils, Viennet, duc d'Harcourt,

comte de la Borde, Eynard, le généreux protecteur des Grecs, étaient les plus assidus à ces réunions, où chacun apportait les nouvelles du jour, sur la politique, les chambres, les publications de brochures et même les représentations des théâtres royaux. Les nominations de députés, de pairs, des généraux, les actes du gouvernement fournissaient les sujets des conversations principales pour lesquelles on formait un cercle dans le salon du duc, avant de passer à table. Pour mettre le lecteur à même de juger les personnages historiques de ces petites assemblées, je tâcherai d'esquisser leurs portraits fidèlement.

Le général Foy, qui demeurait rue du Mont-blanc, près de la rue Joubert, tenait presque tous les jeudis à dix heures, et on aimait tant à l'entendre, à jouir de sa conversation, il avait toujours des détails si curieux sur la chambre des députés, dont il était à cette époque certainement l'orateur le plus éloquent et surtout le plus estimé, le plus loyal, le plus populaire, qu'on formait de suite un cercle autour de lui, pour l'écouter avec une religieuse attention.

Le général Foy était simple, modeste et bienveillant, sa figure assez régulière, des yeux

bleus et spirituels, un langage toujours élégant, mais sans prétention, une méthode excellente d'analyser les opinions de ses amis ou de ses adversaires, une franchise de soldat, avec la dignité d'un orateur patriote et convaincu, donnaient un charme et un intérêt tout particuliers à sa conversation. La légalité, l'avancement raisonnable des institutions, provoquaient ses constantes et vives réclamations; la gloire de l'Empire, et la liberté promise par la Charte, la foi du serment, véritable religion avaient ses sympathies; mais ennemi des intrigues, ayant en horreur les jésuites, ne pardonnant pas le trafic des consciences et des élections, voulant la droiture dans le député comme dans le gouvernement, affectionnant la jeunesse, qui doit nous remplacer, n'approuvant pas qu'on l'égare par des illusions de partis, trouvant injustes les prétentions de l'ancien régime, comme celles des novateurs exagérés, qui veulent marcher plus vite que le tems, avertir le pouvoir, dès qu'il veut vainement retourner aux idées rétrogrades, solliciter l'emploi régulier des votes du budget, la sincérité dans l'application des lois, blâmant la guerre d'Espagne et l'abandon de la Pologne, condamnant les exécutions sanglantes des Ney, Labedoyère,

Mouton du Vernet, des sergents de la Rochelle, etc. etc., *assurant que ces exécutions amèneront les malheurs qu'on les croit susceptibles d'empêcher*, demandant la liberté de la tribune nationale, de la presse, des opinions dans les limites de sages réserves, le général Foy puisait dans ces intéressants sujets, des inspirations, des conseils de la plus haute portée, et obtenait le plus vif assentiment de ceux, qui l'entendaient et l'écoutaient toujours avec entraînement et jouissance. Je ne l'ai jamais entendu sans admiration; la bienveillance particulière dont il m'honorait me donnait l'assurance que j'étais dans la bonne voie, et que tôt ou tard la cause, que je voulais servir, ne serait pas perdue pour mes pauvres prisonniers.

L'ancien archevêque de Malines, Monsieur de Pradt, neveu du cardinal de Larochefoucault, qui l'avait élevé, fut très-marquant surtout dans l'histoire de l'Empire; il a conservé jusqu'aux derniers jours de sa vie l'esprit le plus vif, le plus aimable, le plus spirituel. Il connut particulièrement les anciens nobles, l'Empereur Napoléon, les Rois étrangers, princes, maréchaux, ministres, ambassadeurs du temps de l'Empire, et sa mémoire fidèle et toujours fraîche donnait à sa conversation un charme

historique, que son talent et sa rare instruction, animaient constamment, élevaient toujours au-dessus de l'ordinaire. Sa toilette était à moitié laïque et ecclésiastique; si l'on peut s'exprimer ainsi, et malgré son âge avancé, sa santé, sa vivacité, l'exercice qu'il prenait dans sa terre d'Auvergne, paraissaient devoir nous le conserver encore long-tems. M. de Pradt, auquel M. de Choiseul et toutes les autres personnes de sa société donnaient le titre de Monseigneur, ne paraissait pas fâché de cette déférence, concédée d'ailleurs aux archevêques même depuis la Révolution de Juillet; c'était une petite vanité de sa part, mais qu'il rachetait grandement sous beaucoup d'autres rapports. Sa voix brève et digne donnait à ses discours une apparence de fierté et d'originalité, qui en faisaient autant de sentences, et les événements ont prouvé qu'ils étaient souvent, comme ceux du général Foy, quoique de style différent, autant de prédictions fatales pour la durée du règne des Bourbons. M. de Pradt a publié dans un tems des brochures politiques, qui eurent un grand succès, mais comme ambassadeur de l'Empereur Napoléon il a été bien diversement jugé. J'ai entendu souvent M. de Pradt blâmer, en termes

peu convenables peut-être, cet ancien maître, qu'il avait à une autre époque appelé le Dieu Mars, et je regrettais qu'un ancien archevêque, comblé des bienfaits de l'Empereur, n'eût pas au moins la générosité, si ce n'était pas la reconnaissance, de respecter l'infortuné de ce grand homme. Les capacités de M. de Pradt ne peuvent être contestées, sa rare érudition, la perfection de son esprit souple et brillant sont assurément des qualités qu'il possédait, mais malgré mon attachement à sa personne, et le plaisir que j'avais à le recevoir à mes réunions du quai d'Orsay, réunions dont nous dirons aussi quelques mots, j'ai toujours regretté de trouver son cœur muet et peut-être sourd pour la gratitude et souvent pour l'amour du prochain.

Au reste dans le grand monde c'est également le cœur qui est le plus rare, le moins puissant sur les affections et les rapports des hommes haut placés. MM. de Choiseul et le général Foy faisaient une heureuse exception à cette opinion, que nous exprimions franchement, parceque d'ailleurs on ne pourra nous contredire, et qu'il faut dans des souvenirs peindre la société d'après nature avec ses vices, ses perfections, c'est le seul mérite d'un tel écrit.

Mr. de Pradt était particulièrement curieux à entendre, lorsqu'il discutait avec le général Foy sur les événements du jour. D'un côté l'homme, ancien, l'archevêque absolu, le neveu d'un cardinal, l'ambassadeur de Napoléon, l'ex-grand-chaucelier de la Légion d'honneur, le prêtre enfin, ayant vécu dans les salons royaux et impériaux, ayant été lié avec les ministres, cardinaux, évêques, princes et princesses; de l'autre le sous-lieutenant d'artillerie, le brave militaire, l'ami du peuple, le défenseur de la loi, le député chéri de tous ceux qui, comme lui, portaient un noble et patriotique cœur, l'éloquent orateur, l'homme convaincu surtout, et n'ayant jamais encensé d'autres idoles que la liberté et la gloire de la France, se livraient un combat d'autant plus intéressant pour l'auditoire, que chacun des deux adversaires voulait arriver au même but, à la civilisation intellectuelle! Mr. de Pradt était brillant, le général Foy solide, l'un portait encore le parfum de l'ancien régime et de l'église, l'autre l'odeur de la poudre des camps glorieux de la République et de l'Empire.

Mr. le comte Molé qui a été long-tems et plusieurs fois ministre sous l'Empire, la Restauration et Louis-Philippe, venait moins souvent

chez le duc. Lorsqu'il était annoncé et entraît, chacun se levait avec déférence et Mr. de Choiseul lui offrait aussitôt un siège. Il y avait dans la physionomie et le langage de Mr. Molé toujours une froide gravité, une réserve discrète, une espèce de diplomatie. Son regard avait quelque chose de sévère, de hautain, le son de sa voix même conservait une régulière sécheresse; il contait avec une continuelle prudence les débats des commissions, ou des bureaux de la chambre des pairs, et s'il blâmait quelqu'un de ses collègues, c'était toujours avec une excessive prudence dans les expressions. Il n'était expensif pour personne, et sa physionomie impassible ne permettait pas de deviner une seule de ses pensées. Mr. Molé, toujours homme d'État, ministre de l'Empire, pair de France d'un ancien nom, réunissait l'aristocratie anglaise à la froideur de l'ambassadeur du nord. L'esprit de Mr. Molé, profond sans doute, mais bien peu communicatif, pouvait prévaloir dans un conseil privé, mais jamais il n'eût été entraînant, sympathique.

Le général comte de Pully, fort âgé, voulait toujours donner l'idée de la finesse de son esprit, finesse échappée sans doute avec sa jeunesse. Ancien gouverneur du château de

Meudon, quand le Roi de Rome y avait passé quelques fois, ce bon général trouvait dans cette circonstance un aliment pour ses récits, mais malheureusement il oubliait de ne pas l'oublier, en sorte que c'était toujours le même refrain de sa conversation. Comme il savait que j'avais dû appartenir à la maison de ce jeune prince, je recevais la fâcheuse préférence de ces confidences impérialistes. „Je fais mes mémoires, mon cher Appert,“ me disait M. de Pully, „il y a déjà plusieurs gros volumes d'écrit de ma main, tout ce qui se dit chez le duc s'y trouve consigné fidèlement, ce sera un coup de foudre lorsqu'ils paraîtront. Vous y avez une bonne place, mon ami, et vous serez content, car il faudra bon gré mal gré que le gouvernement vous place, lorsqu'il verra que mes mémoires remuent toutes les opinions et tous les journaux ! L'Europe ne saura où donner de la tête, quand on aura imprimé cette histoire complète de tous les événements auxquels j'ai pris une part active, on verra qu'à Meudon c'était moi qui veillais sur les jours du fils de l'Empereur, avec quelle rigidité je remplissais ces importantes fonctions de gouverneur du château de Meudon !“ Le duc de Choiseul sera bien étonné de retrouver dans mes

mémoires toutes les conversations de nos déjeûners. Ah! mon cher Appert, quelle gloire me feront ces publications, combien elles seront honorables pour tous ceux qui s'y trouvent nommés!

Le général de Pully ne manquait pas un jeudi, „car,“ disait-il, „il y aurait une lacune dans mes mémoires, que je veux donner complets à la France.“ C'était une manie de vieillard, mais ce brave général est mort sans réaliser le rêve de ses plus chères pensées; nous sommes donc tous condamnés à renoncer à la postérité qu'il nous promettait.

M^r. de Barante, pair de France, écrivain si distingué, l'ambassadeur du Roi Louis-Philippe auprès de l'Empereur de Russie, ambassade, qu'il remplit plus à Paris qu'à St. Petersbourg, contait avec un spirituel abandon les petites scènes des coulisses de la chambre des pairs. Son esprit supérieur, les hautes positions qu'il avait occupées, le monde historique dans lequel il vécut si long-tems, ses relations avec tous les savants de l'Académie, qui le placent au nombre de ses plus illustres membres, lui fournissaient de piquantes anecdotes dont il tirait toujours un ingénieux parti et un charme bien agréable pour son auditoire.

M^r. de Barante libéral, homme d'esprit, ne semblait pourtant pas croire à l'utilité d'une révolution et surtout au changement de la dynastie des Bourbons aînés, pour arriver aux progrès raisonnables du régime constitutionnel. Je crois, que sous tous les règnes M^r. de Barante serait un conservateur prudent et l'ennemi né de tout changement par l'intervention du peuple.

M^r. Viennet, membre de l'Académie, avant d'avoir été élevé à la dignité de pair de France, appartenait comme député à l'opposition. Ses poésies avaient une certaine popularité, son esprit comme orateur et même dans les conversations privées conservait une originalité brusque et souvent spirituelle, mordante. Ses vers avaient une couleur, des nuances qui plaisaient plutôt à la garde nationale qu'au noble faubourg St. Germain, toute sa personne, sa physionomie, son langage, la tournure de ses phrases, même sa voix n'avaient aucun rapport avec la dignité et la gravité du manteau de pair de France. J'ai entendu faire cette remarque par plusieurs de ses très-nobles collègues du palais du Luxembourg, et l'un d'eux me disait: „M^r. Viennet a toujours l'air parmi nous d'un serviteur qui vient d'avance au spectacle pour retenir une place à son maître.“ Au reste

Mr. Viennet est un bon patriote, homme de progrès, estimable, et pour mon compte j'ai du plaisir à dire, que je l'affectionne et l'honore sous tous les rapports. Sa dernière pièce de théâtre surtout, qui présente avec vérité et beaucoup d'art la position fâcheuse des libérés des prisons, fait autant d'honneur à son esprit qu'à la bonté de son cœur.

Bellini, ce jeune et grand compositeur, venait plus rarement chez le duc de Choiseul, et comme j'aime passionnément la musique qui, après la religion, est ma consolatrice, ma meilleure amie, je porte un intérêt bien vif à ceux qui en sont les créateurs. Bellini, lorsque je le vis la dernière fois, était déjà affecté de la maladie qui amena si vite sa mort. Sa belle figure était pâle et triste, sa physionomie semblait exprimer déjà les regrets de quitter cette vie où son talent, son caractère le plaçaient si bien, son regard avait encore du génie, mais une mélancolie concentrée paraissait le dominer et lui dire: „tes oeuvres te survivront, c'est tout ce que tu peux désormais espérer!“ J'étais placé près de lui et de Mr. de Pradt, et malgré la différence des âges, l'un avait l'air de devoir bientôt chanter le *de profundis* de l'autre, l'archevêque jetait l'eau bénite sur l'em-

blème de la plus tendre et harmonieuse mélodie! La mort, presque au même moment, donnait tort à cette prédiction, mais en les moissonnant tous les deux ensemble.

Bellini, modeste comme la véritable supériorité, lorsque je lui dis, „vos Puritains, Monsieur, ont été une des plus douces jouissances de ma vie,“ me répondit: „Vous oubliez, Monsieur Appert, que sécher les larmes de malheureux coupables, abandonnés de tout le monde, est au-dessus pour l'âme de toutes les musiques.“

Peu de tems après cette conversation, il mourut dans une modeste maison en face de ma chère villa de Neuilly, que des malheurs me faisaient abandonner pour toujours à la même époque!

Il quittait cette vie au moment de jouir de sa gloire, de sa jeunesse, de la fortune, je conservais l'existence, sans le repos, sans le bonheur, et sans avoir même l'illusion de laisser un regret, en m'éloignant de tout ce qui faisait battre mon coeur!

Mr. Etienne, membre de l'Académie française, auteur des plus jolis opéras comiques, qui ont été joués sous l'Empire et de nos tems, venait très-régulièrement aux déjeûners du duc,

et apportait les plus intéressants détails sur la chambre des députés, dont il était depuis long-tems le membre le plus spirituel, le vice-président le plus distingué. Propriétaire et principal rédacteur du Constitutionnel, qui lui devait en grande partie son immense succès sous la Restauration, Mr. Etienne avait toujours des anecdotes curieuses sur les fonctionnaires supérieurs des départemens, sur les ministres qu'il attaquait sans cesse, mais avec un style de si bon goût, une finesse, une dignité aussi sévère que ferme et libérale, que ses articles faisaient toujours des blessures mortelles à l'amour propre, à la puissance de tous ceux qui les lui inspiraient. L'esprit n'était pas pour Mr. Etienne le résultat de laborieuses méditations, c'était une source intarissable et répandant toujours avec abondance ses belles et rafraichissantes eaux, c'était la nature produisant sans efforts, sans de fatigantes pensées, les plus heureuses, les plus gracieuses, les plus entraînantes conceptions de l'homme aimable, affectueux, simple et modeste. Monsieur Etienne avait conservé, malgré ses grandes relations du monde, des cours, des savants, des législateurs, cette bonhomie de la véritable supériorité, qui est si rare de nos jours.

Combien j'aimais à le voir à sa magnifique terre de Sorcy, loin des débats politiques au milieu de ses fleurs qu'il chérissait, de ses plantations dont il rêvait les riches ombrages, près de cette modeste Meuse, dont les eaux limpides et pures étaient l'image de sa belle âme et de son cœur généreux. C'était pour être son voisin, que j'avais acheté ma propriété de Grand-Mesnil, il me semblait que près de M^r. Etienne je ne quitterais pas les avantages que Paris offre pour des relations intellectuelles et que j'aurais de plus comme lui les plaisirs de la paisible campagne.

J'ai dû à M^r. Etienne d'affectueux conseils, l'appui de son approbation dans le Constitutionnel, appui toujours sanctionné par l'opinion publique, car tout ce qu'il écrivait avait droit à ses sympathies. Pendant de longues années les articles de ce célèbre et si excellent écrivain furent le miroir, dans lequel se reproduisaient toutes les idées nationales, de progrès, de sage et prudente civilisation. M^r. Etienne savait être indépendant, consciencieux, fidèle à ses convictions politiques, ami dévoué, publiciste profond, député populaire et loyal, il écrivait de chacun, petits ou grands, ce qu'il pensait, et pourtant personne ne devenait son

ennemi, et malgré toutes ces rares et heureuses qualités il fut nommé pair de France. Mr. Etienne avait une si modeste idée de lui-même, qu'il parlait peu à la chambre des députés et encore moins à la chambre des pairs, et c'est bien regrettable, car les discours, qu'il a prononcés, étaient extrêmement remarquables. Une éloquence sans prétention, un esprit malin et spirituel, une convenance parfaite, des expressions et un bon sens toujours au niveau de la cause qu'il défendait, formaient un ensemble qui entraînait les suffrages et les applaudissements, et surtout qui ramenait à son opinion. Chez Mr. de Choiseul, où tout le monde l'aimait et l'honorait, sa conversation était toujours gaie, aimable et la plus agréable de la société. L'arme du ridicule, l'épigramme étaient un jeu dont il gagnait toujours la partie, et malheur au prétentieux, au merveilleux médiocre qui osait lui proposer le combat, c'était un duel où l'adversaire n'avait pas le tems de se mettre en garde, et encore moins de parer les coups. Si au contraire on restait avec Mr. Etienne tout bonnement naturel et vrai, alors laissant reposer, oubliant ses forces, on ne trouvait en lui que bienveillance, affection, conseils d'ami et l'obligeance la plus entière.

Mr. de Choiseul, Mr. de Pradt, le général Foy, Mr. Casimir Périer, les membres les plus influents des deux chambres, de l'Académie française, en faisaient le plus grand cas, et tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître ne pouvaient se borner à l'estimer, il fallait l'aimer tendrement. Il fut sous les Bourbons rédacteur de la fameuse adresse des 221, où se trouvait le mot devenu historique *ministère déplorable*; ce chef-d'oeuvre de style politique n'avait coûté à Mr. Etienne que quelques heures, non pas de travail, mais de simple attention, car, disait-il, lorsqu'on écrit ce qu'on pense, on est toujours éloquent, c'est le seul moyen d'arriver au coeur et de gagner les esprits, en leur présentant la lumière. Les anciens services de nos vieux guerriers, l'arrière si légitime de la Légion d'honneur, les dotations pour les écoles, pour l'agriculture et les routes, avaient en Mr. Etienne un constant défenseur, comme les infortunes de toutes les catégories trouvaient toujours en lui un empressé solliciteur. J'ai conservé les lettres, qu'il m'écrivait pour me recommander de pauvres personnes qui s'étaient adressées à la Reine ou à Madame Adélaïde, afin d'obtenir des secours, et son coeur se peignait tout entier dans

cette charitable correspondance. Si je publie un jour une partie des lettres des hommes distingués qui ont daigné m'accorder leur amitié, on en trouvera quelques-unes de Monsieur Etienne, bien touchantes et toujours spirituelles.

Comme j'aurai encore l'heureuse occasion de parler de cet illustre ami, je cesse avec moins de regret la faible et imparfaite esquisse de ses rares et éminentes qualités, qui rendent sa mort un sujet bien douloureux de continuel regrets.

Nous reprendrons le portrait des hommes politiques qui assistaient aux déjeûners du duc de Choiseul dans un autre chapitre. Continuons maintenant la relation de nos souvenirs.

CHAPITRE II.

POLICE OFFICIEUSE ET GRATUITE DES DAMES ET DES COURTISANS DES PALAIS.

J'ai souvent entendu parler dans le monde et pendant mes voyages en France et à l'étranger de la police secrète de la cour, et après avoir cherché où se trouvait cet agent corrompé et corrompu lui-même, je suis parvenu à découvrir que l'opinion publique prenait pour la police secrète qui n'existe pas, les démarches plus honteuses, plus basses et dégradantes de gens de toutes les conditions, qui sans être payés pour cette *mission distinguée*, livrent gratuitement les secrets de leurs amis tout aussi bien que ceux de leurs ennemis. Le rang élevé, les titres, la fortune n'empêchent pas ces traîtres et perfides créatures de se faire dénonciateurs sans appointements, comme par humanité on accepte d'être administrateur d'un établissement charitable. Voici quelques faits, dont je pourrais nommer les auteurs, si

je ne les méprisais pas assez pour craindre de salir ma plume.

Une duchesse extrêmement riche, ayant passé la quarantaine et conservé toutes les prétentions d'une jeune beauté, ne savait comment fixer l'attention de la cour pour parvenir à en faire partie. Son mari, très-confiant dans la vertu de cette noble dame, qui avait toujours cependant de jeunes et jolis officiers à protéger, était le facteur qu'elle choisissait pour porter aux ministres les demandes d'avancement de ces aides-de-camp, dont le boudoir de la duchesse était le champ de bataille.

Appartenant à une illustre famille, jouissant de plus de cent mille livres de rente, ayant des châteaux, des terres, un magnifique hôtel à Paris, aimant après les jeunes officiers, les bals des Tuileries, voulant à force de coquetterie, de parures, de diamants et de perles fines, (n'épargnant pas même l'antique carmin pour réparer et cacher les rides, dont le temps, ce révolutionnaire, qui attaque aussi bien la noblesse que la roture, est l'impitoyable créateur,) attirer les regards des princes, en attendant que ces avantages soient remarqués plus haut, la duchesse ne manquait pas une occasion de paraître à toutes les cérémonies royales.

La pieuse Reine Marie-Amélie, qui inspirerait la vertu, si l'évangile ne l'enseignait aux hommes, était bien loin d'approuver ces efforts mondains, et au contraire chaque démonstration de ce genre était un degré qui faisait descendre la duchesse dans l'opinion de Sa Majesté. Mais à la cour ce n'est pas l'amitié du souverain, qui fait toujours avancer, la tenacité des importunités est souvent un meilleur protecteur; j'ai connu plus d'une personne aimée et pourtant en disgrâce par les intrigues des antichambres. Les grands, malheureusement pour eux, n'ont pas le tems de penser, c'est leur entourage qui se charge de ce soin, et le coeur même d'un Roi, d'une Reine, des Altesses Royales est un prisonnier du régime cellulaire, condamné au silence et à l'obéissance envers ceux, qui le tiennent captif, et qu'il détesterait s'il était libre.

Notre ambitieuse duchesse a beaucoup vécu, je vous assure, et de toutes manières; son esprit est entreprenant, son orgueil, sa vanité lui donnent parmi les gens de cour un rang élevé. Toujours maîtresse d'elle-même, son langage est adroit, mielleux, dissimulé, hypocrite, et je doute qu'on rencontre chez un diplomate une plus forte dose de fourberie et d'astuce; aussi Ma-

dame la duchesse est la tendre amie du faubourg St. Germain, la confidente intime de la Révolution de Juillet, elle *adore* la maison d'Orléans, et fait des *vœux* pour le retour des Bourbons. Son pauvre mari est le commis voyageur, qui porte ses échantillons de savoir faire à chaque nuance d'opinions pour les amener à venir *causer en petit comité* des événements du jour, des anecdotes de la famille exilée. „Montrez-moi donc, chère marquise,“ disait un jour cette ambitieuse à l'une de ses *meilleures amies*, „cette précieuse lettre de notre Henri, de ce prince que Dieu nous rendra; j'aime à contempler son auguste écriture,“ et si la crédule marquise cède à cette prière de la duchesse, celle-ci ajoutera: „de grâce, laissez-moi aujourd'hui cette lettre bien aimée, que le duc partage mon admiration,“ et alors la marquise partie, Madame la duchesse demande sa voiture, sonne sa femme de chambre pour se parer à la hâte et aller traitreusement communiquer ce billet confidentiel à tel personnage de police ou autre, qui pourra en tirer politiquement partie. C'est ce que les courtisans appellent faire *du zèle*, et mériter ainsi de paraître à la cour, d'en recevoir des faveurs, une fonction de dame du palais ou d'accompagne-

ment. Madame la duchesse, quoique très-avare, défaut qui est le père de tant d'autres, juge-t-elle qu'une *autre amie* peut se laisser illusionner par un grand diner, par une nombreuse réunion, vite le pauvre mari, comme elle le nomme elle-même, est en campagne pour faire les invitations; „surtout, mon ami, n'oubliez pas vos officiers, ce sont des danseurs, et nous en aurons besoin.“ „Certainement, chère amie; de votre côté, pensez aux détails du diner, du souper et des rafraichissements; et tâchez que ce soit un peu bien, car peut-être aurons nous l'honneur d'avoir Monseigneur le duc de Nemours ou l'un de ses frères, et vous savez combien les princes sont gâtés par les fêtes des Tuileries.“ „Quoi, cher duc, vous pensez qu'une de ces Altesses Royales nous donnerait cette preuve de bienveillance; en vérité j'en serais enchantée; et puis songez donc comme cela avancerait mon projet d'être enfin attachée à la maison de Sa Majesté la Reine ou au moins à celle de Madame Adelaïde; enfin nous verrons, je vais m'acquitter de mon mieux de votre recommandation, mais à propos il faudrait avoir une musique convenable sans pourtant nous ruiner; tâchez donc de faire comprendre à vos protégés de l'opéra et du conservatoire,

que jouer chez nous c'est avancer sa réputation, et que d'ailleurs nous leur rendrons d'autres services, en les prônant pour les concerts du Roi; j'aime mieux accorder ma protection, qui pour eux est de l'argent, que de toucher à nos épargnes."

Lorsque le noble pair est en route, la duchesse qui n'ose pas même lui confier qu'elle est de la police gratuite pour se bien faire venir de ceux, qui croient sottement à l'utilité de ces services occultes, prend dans son tiroir de toilette toutes les cartes de visites de la nouvelle année, puis recherche avec soin les noms des personnes, dont les sentiments sont certainement ou très-probablement contre la maison d'Orléans, pour leur envoyer des invitations, ayant le soin d'engager également, à la soirée seulement, les représentants des autres opinions. Les invités du dîner doivent payer, séance tenante, cette préférence de la duchesse par les réponses à ses perfides questions, et en tombant dans les pièges qu'elle tend avec tant d'hypocrisie qu'il est impossible d'en deviner l'artifice. Aux Carlistes elle dit: „Vous comprenez ma politique en invitant les Orléanistes, c'est pour savoir ce qu'on pense dans leurs boutiques." A ceux-ci avec un

langage patelin, „ces Royalistes sont dangereux, ils espèrent sans cesse le retour de Henri V, il est utile de leur faire bonne mine pour dévoiler secrètement leurs trames, je suis trop heureuse de pouvoir ainsi prouver mon attachement et l'affection du duc à notre chère famille royale.“ Madame la duchesse ne craint pas les fatigues pour arriver à ses fins, et ceux dont elle espère arracher quelques confidences sont une proie qui ne peut échapper à ses investigations habillées, toujours d'une fausse expression de tendresse et d'intérêt.

Le lendemain cette excellente dame s'arrange pour visiter les honorables personnages qui dirigent la police du ministère de l'intérieur, ou les dignes confidents des palais qui peuvent parler favorablement de son dévouement et de l'importance de *s'attacher* une femme aussi dévouée, aussi bien *placée* pour rendre des services *particuliers*.

Madame la duchesse, pour se donner un nom et de la popularité philanthropique dans son quartier, est dame de charité, c'est encore un moyen de servir la *bonne cause* et surtout son ambition. Elle visite les femmes en couche, les vieux et les malades, leur porte des bons de soupe et de pain du comité de charité, bien

entendu, car nous avons dit qu'elle était avare pour les dépenses de sa maison, pour les malheureux elle est ladre. Lorsque les ressources que met à sa disposition l'administration de son arrondissement, ne suffisent pas à récompenser sa *petite police secrète* chargée de lui dire par l'intermédiaire des valets, quelles personnes du faubourg St. Germain reçoit Madame, ou attachée autrefois à Madame la Dauphine, les noms de celles que visitent tels et tels de l'ancienne cour royale, alors elle fait écrire à *cés braves gens* des pétitions au Roi, à la Reine, aux princes et princesses, puis elle les apporte, ou les envoie, aux secrétaires chargés des secours, en proposant toujours de veiller à l'emploi de ce qu'on voudra bien accorder, c'est à dire qu'en portant cet argent elle aura le soin délicat de dire au pauvre ménage: „mes enfants, vous voyez quel mal je me donne pour vous, mais aussi soignez bien les renseignements que je vous demande.“ Qu'on ne croit pas que tout ceci soit un roman, car j'ai plus de cinquante lettres que m'adressa la duchesse, lorsque j'avais l'honneur d'être auprès de la Reine et de Madame pour me recommander ses *écoutés aux portes*.

J'avais quelquefois sa visite au quai d'Or-

say, et toujours elle voulait me donner une ou deux commissions pour S. M. ou S. A. R. Sans cesse, c'était pour faire penser à elle, à son nom, à sa fortune, à sa position *dans le monde*, qui pouvaient servir beaucoup la royauté de Juillet. „Mais vous comprenez, mon cher Monsieur Appert,“ ajouta-t-elle, „pour cela il me faut au moins le titre de dame d'accompagnement.“ Je lui répondis une fois malignement, et en prenant un air bien innocent: „mais, Madame la duchesse, une fois attachée officiellement à la cour, vous ne pourrez plus avoir les confidences des Carlistes, ce serait bien fâcheux, car vous êtes extrêmement utile.“ „Au contraire, cher Monsieur Appert,“ répliqua-t-elle, „je leur ferai croire que c'est pour les tenir au courant de tout ce qui se passe aux Tuileries, que j'ai accepté cette place, et ils ont si peu d'esprit, de tact, que je vous réponds de les mettre encore plus dedans qu'aujourd'hui! mon *pauvre mari*, vous savez, n'a pas beaucoup de tête, suivre la chambre des pairs lui donne bien assez de besogne avec mes petites commissions, et je suis bien heureuse quand il me transmet, sans se douter de mes motifs, les détails dont j'ai besoin pour diriger mes batteries sur le faubourg St. Ger-

maint! Vous verrez, causez de moi à la Reine, et lorsque je serai en pied, je parlerai de vous, et alors on pensera aussi à vous récompenser et au moins à vous décorer."

N'oublions pas qu'à toutes ces qualités il faut ajouter celle d'une fausse dévotion, et d'un mauvais caractère pour ses gens. Que le lecteur juge lui-même de la moralité de *la police officieuse et gratuite de l'illustre duchesse* et de beaucoup d'autres personnes haut placées.

Un article de journal, dont je n'ai pas connu l'origine, m'a mis à même de mieux juger encore la noblesse et la délicatesse des sentiments de certaines gens ayant des titres, des grades et des décorations. Cet article annonçait un changement de ministère, et disait: M^r. de Choiseul sera ministre des affaires étrangères; M^r. Lafitte ministre des finances; M^r. Etienne ministre de l'instruction publique; M^r. Guizot ministre de l'intérieur, (à cette époque cet homme d'Etat avait les sympathies de l'opposition, ce n'est pas étonnant, il n'était pas au pouvoir); l'amiral Duperrey ministre de la marine, le général de Cubière ou Schrams ministre de la guerre, et enfin M^r. Odilon Barrot reprendra la préfecture de la Seine. M^r. Appert préfet de police. Ce journal ajoutait:

Quant à cette dernière nomination, elle permettra au moins les réformes que réclame cette importante administration, les prisons et la surveillance des condamnés libérés.

Le jour et le lendemain de cette publication j'ai reçu des lettres, des visites de personnes que je croyais très-honorables et qui me demandaient les unes *de continuer* à rendre *leurs services* au gouvernement, les autres proposaient de me livrer les secrets de correspondances intimes, de gagner les valets, portiers, femmes de chambre de telles ou telles familles, de me rendre compte des opinions de leurs amis, officiers, généraux, colonels, capitaines ou lieutenants de l'armée, d'aller auprès des princes exilés des Bourbons ou des Napoléons, pour les espionner, de me livrer des lettres intimes et qui parlaient des événements ou des personnages de l'époque, et j'eus même la visite d'un officier de paix qui venait d'avance me promettre sa fidélité, en m'apprenant comme de raison mille mauvaises actions de M^r. Gisquet, son bienfaiteur, actions, qui se trouvaient justement controuvées, d'après ce que je savais de ce fonctionnaire dont je parlerai, en disant franchement qu'il est bien loin d'avoir mérité tout le blâme que de malheureuses circonstances

de sa vie privée ont paru justifier, mais qui au fond ne valaient pas le bruit qu'on a fait pour lui nuire.

Dans les palais la police gratuite, comme je la nomme parcequ'elle ne reçoit pas positivement de l'argent, n'en est pas moins très-couteuse, car elle fait accorder des emplois bien retribués à des gens le plus souvent incapables de les remplir convenablement. D'autrefois c'est une manie malheureuse plutôt qu'une véritable perversité, mais c'est toujours une lèpre bien dangereuse, car elle vous atteint dans l'ombre, dans votre intérieur, dans vos affections, dans votre famille, et avec des armes empoisonnées pour les blessures desquelles il n'y a pas de remèdes. J'ai découvert des membres de cette phalange dégradée qui me demandaient à dîner, dont les expressions d'attachement m'embarrassaient, et ne partageant pas leurs sentiments je croyais être injuste, et le lendemain de ces protestations j'apprenais qu'ils avaient fait de fausses dénonciations contre moi, adressé des lettres anonymes à la Reine, à Madame, qui souvent me les remettaient en me disant: „Mon cher Appert, pour vous prouver que nous ne croyons pas ces calomnies, nous vous remettons ces lettres, afin

que vous preniez attention aux gens que vous pensez être vos amis."

Les femmes qui tombent assez bas pour se livrer à cette prostitution des cours ne respectent rien; leur cerveau devient une forge où se créent tous les genres de mensonges et de traitres insinuations, les variétés en sont aussi nombreuses que celles des ornements coulés dans les grandes usines pour les décorations qui de nos jours s'exécutent en foule. Je ne sais où ces serpents de palais trouvent une telle fécondité pour nuire avec des formes toujours nouvelles, le mal est donc bien plus prodigue que la vertu, puisque l'un est si rare, l'autre si commun. Savez-vous, qu'après avoir vu tant de fois les bagnes, les prisons, les assassins, les voleurs de grands chemins, j'aurais moins peur au milieu d'eux, que dans les antichambres des palais. Aux bagnes au moins on connaît ceux qui les habitent, le greffe contient leurs jugements; l'amitié, la reconnaissance, l'amour de la famille font encore battre quelques coeurs, mais à la cour, pour cette police occulte, il n'y a plus rien au monde de sacré, l'indifférence, cette froide indifférence envers le prochain en est même exilée, c'est la haine, l'ambition, la médiocrité orgueilleuse,

l'envie, enfin c'est la réunion des sept péchés capitaux perfectionnés et continuellement en fonction, en activité.

Les gens de la maison comme une troupe d'acteurs ambulants se détestent, se surveillent pour se nuire à l'occasion, depuis le dernier marmiton jusqu'au grade le plus élevé de la domesticité, et cela veut dire presque tout le monde; chacun surveille son voisin, son ami, son camarade pour le trahir, si par là on peut améliorer sa position, augmenter ses appointements, et pendant les dix années, que j'allais presque tous les jours chez LL. MM. et près de Madame Adélaïde, la délation, la jalousie, la calomnie venaient continuellement m'assiéger de leurs sollicitations, de leurs confidences, et vraiment je me délassais de ces turpitudes en allant visiter mes pauvres prisonniers de Paris.

M^r. Gisquet, l'ancien préfet de police, dans ses intéressants mémoires, où il se garde cependant, même avec trop de discrétion, de dévoiler certaines anecdotes sur les courtisans et les *grandes dames du palais*, cite plusieurs faits parfaitement exacts qui viennent à l'appui de tous ce que je viens de conter. Les détails, donnés par M^r. Gisquet, sont du plus

haut intérêt, et si l'étendue de ces souvenirs m'en laisse la possibilité, je ne manquerai pas de soumettre au lecteur quelques observations sur ces confidences historiques de cet ancien magistrat, envers lequel l'esprit de parti a toujours été injuste et passionné.

CHAPITRE III.

VISITES DE LA REINE DES FRANÇAIS AUX BLESSÉS DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

Pour reposer l'esprit du lecteur des tristes révélations, que je viens de faire, et qui sans doute seront la source de réflexions sérieuses, je n'ai qu'à lui parler de l'ange de bonté, qui règne en France sans partage, et que tous les partis, même dans leurs plus violents moments, n'ont jamais osé attaquer, ont toujours respecté. Dans le cours de cet écrit ce sera mon devoir et ma joie, de soumettre avec une égale impartialité les principales actions de cette belle et si charitable vie, là au moins je pourrai tout dire, tout dévoiler. Mais n'importe ce que je ferais pour peindre ce saint tableau, il me sera impossible de trouver un langage, qui lui donne une couleur assez éclatante, assez parfaite; l'homme ne peut reproduire ce que la perfection de Dieu seul a créé dans sa prodigalité pour le bonheur de tant de malheureux!

Les hôpitaux de Paris contiennent un grand nombre de bourgeois et de militaires blessés dans les tristes combats des trois journées; heureusement il n'y a plus deux camps de Français, se traitant en ennemis et portant la mort dans leurs rangs; la garde royale, les Suisses, les patriotes sont les trois couleurs, qui ne forment désormais qu'un seul drapeau, celui dont l'emblème est l'amour de la patrie. Les médecins, les bonnes sœurs de charité, l'administration municipale rivalisent de zèle, et toutes les souffrances, toutes les douleurs, toutes les infortunes reçoivent les mêmes soins, les mêmes secours, les mêmes consolations; la fièvre populaire est passée, la troupe, qui a été fidèle à ses serments, comprend qu'elle doit accomplir un nouveau devoir, celui des fils de la France, et ne plus reprendre les armes, que pour la défense du pays.

Les anciens Rois guérissaient, dit-on, les malades en les touchant, et sans prétendre que ce miracle se renouvelera, si la Reine Marie-Amélie visite ceux des hôpitaux, je suis assuré que son auguste présence, ses royales et pieuses consolations seront un baume salulaire, la source d'une patiente résignation, il me semble à moi qui la vénère et l'admire, qui la place au-des-

sous de Dieu, mais au-dessus de tous les hommes, que sa venue au milieu des pauvres souffrants est le gage d'une protection divine, et qu'à sa parole les maux s'éloigneront, qu'à sa prière la santé descendra du ciel, ou apportera dans ces asiles de nouvelles espérances de guérison et d'amélioration. La Reine, Madame Adélaïde, dont la bienfaisance rappelle si souvent celle de son ayeul, le bon duc de Penthièvre, les jeunes princes et princesses se rendent d'abord à l'hôpital Beaujon, faubourg du Roule, sans se faire annoncer d'avance. L'excellent directeur, Mr. Laroche, est heureux de cette visite royale, sa prévoyance, son zèle ne craignent pas de reproches. Les soeurs, qui le secondent si bien, *bénissent la Reine, de venir les surprendre si agréablement.* On monte dans toutes les salles, et là des scènes les plus touchantes attendrissent surtout les visités. La Reine s'approche de chaque lit, elle s'informe de la position, de la maladie, de la blessure, elle serre avec affection les mains de ceux, qui veulent péniblement se découvrir, en leur disant: „Mes bons amis! je vous en prie, ne vous dérangez pas.“ D'un côté c'est un garde royal amputé, de l'autre un jeune étudiant, auquel on a coupé le bras, en

face c'est un enfant, qui a voulu prendre aussi part au combat et dont une balle a fracassé la jambe, plus loin c'est un Suisse, qui était au Louvre et dont la blessure est bien grave, ici c'est un mourant, dont le regard se ranime à la vue de celle qui ne peut retenir ses larmes, parcequ'elle ne peut le ramener à la vie, mais au moins ses derniers moments seront adoucis par la promesse, que ses enfants et sa femme auront désormais une large part à ses libéralités. „Mon pauvre homme, soyez assuré que votre famille ne manquera pas de pain, je vous en donne ma parole.“

Dans le coin est un ouvrier dangereusement malade, n'est-ce pas un motif pour attirer l'attention de Marie-Amélie; elle s'approche, pose la main sur son front, ne craint pas le contact de la sueur, de la fièvre, et avec l'expression de cette physionomie angélique Sa Majesté lui dit: „Mon ami, je me charge de votre ménage jusqu'à votre guérison, soyez tranquille, ne pensez qu'au rétablissement de votre santé, et j'aurai soin du reste.“

De jeunes républicains, des carlistes prononcés se trouvent aussi au nombre des blessés, et malgré leurs opinions comme tous les autres malades ils sont subjugués, entraînés, et

leur attendrissement se confond avec les larmes, la joie, l'espérance, dont cette présence est la source consolatrice. La Reine, dans la crainte d'oublier ceux, qui ont le plus besoin de ses secours, de sa protection, *arrache* elle-même les étiquettes de chaque lit, qui contiennent les noms, l'âge, la maladie etc. „afin,“ dit-elle, „de les remettre de suite avec ses ordres à Mr. Appert, pour ne pas perdre une minute à remplir ses engagements.“ Et en effet S. M. me remet le soir même tous ces états, *que j'ai* religieusement conservés après avoir rempli fidèlement les instructions de la Reine. Des enfants ont été placés, des veuves et des vieillards ont reçu des secours, en un mot d'abondantes largesses ne se firent pas attendre. Plusieurs Suisses, qui après leur guérison retournaient dans leur pays, ont reçu des bons *pour* des places aux diligences et ce qui était nécessaire pour se vêtir et vivre en route.

J'ai dans mes papiers avec les étiquettes des lits, les mots écrits par Sa Majesté, qui fixent le don, la démarche, la demande de petits emplois à accorder ou à solliciter pour chaque personne. La Reine m'a ordonné en même tems d'aller plusieurs fois à Beaujon de sa part *voir ses malades*, en me recommandant bien

de la tenir journellement au courant de leur état, et de ne pas craindre de lui soumettre les prières, qu'ils n'auraient pas osé adresser à Sa Majesté directement le jour de l'heureuse visite; „car,“ me disait la Reine, „je sais, Mr. Appert, qu'on n'a pas toujours le courage de tout dire en pareille occasion, et comme je ne veux oublier personne, informez-vous bien soigneusement de ce que j'aurai à faire. J'ai conté au Roi tout ce qui m'a intéressé à Beaujon, et il veut aussi que vous ne manquiez pas de nous seconder dans cette bonne oeuvre, qui sort de ligue, voyez-vous.*

La Reine peu de jours après fut aussi à l'hôtel-Dieu, où comme pour Beaujon on n'avait pas prévenu de sa visite; elle parcourut toutes les immenses salles, sans consentir à ne pas entrer dans celles, où se trouvaient les maladies dangereuses et les fiévreux, la supérieure des soeurs lui dit: „Madame la Reine n'entrez pas dans cette salle, l'air peut faire mal à Votre Majesté.“ „Merci, ma chère soeur,“ répondit Marie-Amélie, „mais lorsqu'on ren-

* Il y avait peu de tems que la Reine était passée *en Omnibus* devant cet hôpital avec Madame et ses enfants, et c'était un peu plus bas qu'elle avait dû continuer la route à pied, pour se rendre au Palais-Royal; elle me rappela cette circonstance, en ajoutant: „Que de changements depuis, Mr. Appert!“

plit un devoir, il ne faut pas en laisser la moitié par la crainte. Dieu n'aime pas qu'on doute de sa protection. Jésus-Christ et les apôtres nous ont enseigné le chemin, il faut le parcourir jusqu'au bout. Vous, ma chère sœur, qui passez toute votre vie au milieu de ces pauvres malades, qui ne les quittez jamais, qui êtes toujours si attentive pour soulager leurs maux, vous voyez bien que la providence veille sur votre santé, à votre exemple je ne dois pas oublier un seul lit, d'ailleurs ma visite ne doit pas faire de jaloux, il faut que la Reine écoute toutes les prières, soulage toutes les misères, ma chère supérieure.

Sa Majesté passa donc plusieurs heures à l'hôtel-Dieu, voulut goûter la soupe, le pain, la viande, avant qu'on puisse, comme cela se fait souvent pour les Rois ou les princes, les rendre meilleurs qu'à l'ordinaire, ou choisir les morceaux de viande dans la marmite des directeurs et employés.

Le lendemain encore S. M. me remit des notes, des ordres, des pétitions pour remplir ses charitables promesses.* Les observations

* Un bon peintre a fait un tableau représentant cette visite, et dans lequel les portraits étaient très-ressemblants; c'est un riche Anglais qui l'avait commandé et payé généreusement.

particulières faites par la Reine sur ces deux maisons, leur propreté, le service intérieur, la tenue des lingeies, des salles m'ont prouvé que rien n'avait échappé à son attention vigilante. De semblables visites, imprévues surtout, font le plus grand bien aux établissemens de ce genre, où les abus se glissent souvent à la longue. Elles sont pour leurs habitants une heureuse occasion de consolation et d'espérance, et à part les secours matériels qui les suivent, l'effet moral sur l'imagination de tous les êtres plus ou moins abandonnés, que frappent à la fois la pauvreté et la maladie, est souvent le plus efficace remède aux souffrances. Ces bonnes visites touchent véritablement les plaies du cœur pour les guérir en partie. C'est presque le miracle attribué aux Rois de l'ancien tems, c'est dans tous les cas une oeuvre qui honore et fait chérir les princes, qui l'accomplissent comme un devoir de piété et de bienfaisance.

CHAPITRE IV.

LES DÉPUTATIONS DES PROVINCES AU PALAIS-ROYAL.

La plupart des villes de France veulent avoir leurs députations auprès du nouveau Roi, comme aujourd'hui elles demandent chacune leur embranchement de chemin de fer. Dès le 15. Août le Palais-Royal ne suffit plus à cette armée des provinces, et la grande antichambre est comme le foyer de l'opéra ou la salle de la bourse, où se donnent rendez-vous les étrangers à Paris. J'aimais à voir cette foule impatiente, ce mélange de toilettes plus ou moins recherchées; la coupe des habits, la forme des chapeaux, le noeud de la cravate, les couleurs des gilets, du drap, la tournure, me rappelaient autant de départements, que j'avais visités. C'était une carte géographique en relief; j'y distinguais les représentants des forêts, des montagnes et des plaines, le montagnard et le citadin de la grande et de la petite ville, le maire

de la commune; le membre du conseil municipal, le président du comité électoral de l'opposition, le principal rédacteur de la feuille locale, le gros fermier, l'ennemi du curé, qui veut empêcher de danser le dimanche, les électeurs influents qui, pour se donner de l'importance et passer les premiers, disent bien haut: „est-ce que *notre* député, M^r. Odilon-Barrot, ne va pas venir voir le Roi?“ Les Auvergnats: „où est donc notre compatriote, Monsieur de Lafayette?“ Les Vosgiens: „nous attendons Monseigneur le duc de Choiseul, *notre* président du conseil-général, qui doit nous présenter à la famille royale.“ Un propriétaire des environs d'Houécourt * dit à celui-ci: „mais ne savez-vous pas, mon cher, qu'il n'y a plus de Monseigneur, faites donc attention, vous allez compromettre la députation!“ Plus loin une discussion, dont les termes ne sont pas toujours parlementaires, a lieu entre deux des électeurs *conséquents* d'une députation, pour savoir qui adressera le discours au Roi. „Mais mon ami,“ dit l'un, „vous n'avez pas la parole facile, au conseil vous ne savez pas dire deux, et vous voulez aujourd'hui en présence du Roi et de la cour improviser; en vérité, vous êtes fou!“

* Où est le château, que M^r. de Choiseul affectionnait tant.

„Ce que vous me dites là est par trop humiliant et pour vous apprendre, Monsieur le membre du comité, que je sais fort bien dire deux, je vous répéterai *quatre* fois, s'il le faut, que je n'ai pas fait la dépense de venir à Paris, où il faudra que j'achète une robe à ma femme, un châle à ma fille, une flûte à mon fils, qui veut former la musique de notre garde nationale, pour m'en retourner comme un imbécile, en laissant à un autre l'honneur, auquel mon rang de maire me donne droit avant vous, Monsieur, qui après tout n'êtes qu'un membre!“

Les autres envoyés de la même localité, qui n'ont qu'une prétention, celle de se taire, tremblent, que cette discussion n'amène une trop vive explication, qu'il faudrait aller achever au café de la Régence, ce qui les mettrait peut-être dans le cas de se présenter eux-mêmes et de prendre la parole. Ils s'agitent pour rétablir la paix entre ces deux *perturbateurs*, qualification qui échappe aux moins éloquents de tous. Alors le feu de la discussion devient général; c'est un *esprit* qui propage l'incendie; les autres députations viennent faire comprendre à ces disputants, que ce ne sont pas des propos à tenir chez un Roi; le tumulte est au comble, les valets de chambre, qui remplacent

les huissiers, cherchent à s'interposer, et comme ils sont habillés de noir, on les prend pour des commissaires de police, ce qui est heureux; le silence se rétablit et l'antichambre royale n'est plus une halle à grains ou une salle de ventes publiques.

Dans un autre coin un beau Monsieur, qui a sa culotte et les bas de soie du jour de ses noces, le classique jabot de dentelles, la haute cravate empesée, une chaîne d'or et des breloques énormes, qui par le bruit de leur frottement rappellent les grelots des chevaux des petits chariots de la Franche-Comté, dont les souliers sont ornés de larges bouches d'argent doré, les mains recouvertes de gants blancs glacés, l'habit noir avec de larges basques, le gilet de piqué blanc bien jaune, tandis que la chemise est presque bleue de ciel, tient un rouleau de papier qu'il développe prétentieusement, et lit gravement le discours préparé de longue main, que le Roi sera condamné à entendre. Ce personnage a l'air bien heureux, très-content de toute sa personne et surtout de son merveilleux style, qui le fait sourire gracieusement à la fin de chaque longue phrase; mais arrive ses *subordonnés* du conseil; il les regarde avec hauteur et leur dit: „Messieurs,

vous venez bien tard," et jetant ses yeux scrutateurs sur ces honorables membres municipaux, comme un nouvel officier, qui pour la première fois passe en revue son peloton le jour d'une parade, il ajoute: „Vous n'avez pas eu le soin de faire cirer vos bottes; vous êtes tout crotté; mais arrangez donc vos cheveux, qui sont tout en l'air; comment n'avoir pas mis de cravates blanches, savez-vous qu'à la cour des Rois on n'en porte pas d'autres, et si vous en voyez à ces Messieurs des députations, c'est qu'ils sont de la campagne, et ignorent les usages du grand monde; enfin Louis-Philippe ne fera peut-être attention qu'à moi, qui va lui parler un peu bien, et j'espère qu'il m'invitera à dîner; alors Messieurs, vous pourrez vous en aller sans m'attendre, je vous rends votre liberté!" Cette dernière concession n'amusait pas ces Messieurs, qui espéraient que par un malentendu ils dîneraient au palais.

Plus loin que cet honorable groupe se trouve un original encore plus curieux que celui-ci; il est d'un fameux embonpoint, habillé grossièrement, son chapeau est aussi large qu'un parapluie de dame, un gros diamant véritable est son seul ornement. Beaucoup de personnes le connaissent et viennent le saluer avec dé-

férence, et j'apprends que c'est un des plus riches maîtres de forges de la France; on évalue sa fortune à cinq ou six millions en biens fonds, sans compter ses nombreuses usines, qui rapportent, année commune, quatre à cinq cent mille francs. Il parle haut sans se gêner et trouve même que le Roi fait attendre un peu trop long-tems, et qu'ayant l'habitude de dîner à deux heures, il commence à avoir bien faim, „et ma foi si *Sa Majesté* ne vient pas,“ dit-il, „je vais aller chez mon traiteur, car rien ne m'incommode plus que de déranger mes heures de repas!“

Enfin les grandes portes du salon de réception sont ouvertes; dans le fond se trouve le Roi entouré de la Reine, de Madame, des princes et princesses; derrière eux on remarque le général Lafayette, qui n'est déjà plus sur le premier rang, Messieurs Atthalin, de Rumigny, Dumas, le chevalier de Broval, Mesdames de Dolomieu, de Montjoie, dames d'honneur de la Reine et de Madame, la vertueuse et si regrettable sous-gouvernante* des princesses, Madame de Mallet. M. Atthalin, premier aide-de-camp, fait l'appel des députations, suivant les inscriptions des de-

* La Reine a voulu rester la *gouvernante* de ses filles.

mandes d'audience, et alors chaque députation s'avance gravement avec son orateur en tête. Souvent le pauvre homme est intimidé, balbutie, ne peut lire, ni improviser, ses yeux se troublent, la peur le domine et il reste aux premières phrases de sa harangue. Le Roi, qui est toujours bienveillant, devine le reste et répond avec tant de bonté, que la députation et son président se retirent enchantés et criant plus que jamais: „Vive le Roi, vive la Reine et sa famille!“

On appelle une autre fournée départementale; notre Monsieur à culotte de soie arrive enfin, et d'un ton de docteur, qui ressemble parfaitement à celui du bailli du nouveau seigneur du village ou du rossignol de Mr. Etienne, il déroule son énorme cahier, qui fait frémir secrètement l'auguste auditoire, et dit d'une voix haute et assurée:

„Sire, le soleil de Juillet, en éclairant la France, lui rend sa liberté et lui donne un Roi de son choix. Du fond de notre province, nos coeurs ont été dans l'allégresse en apprenant, que la couronne de France était posée par le vœu national, sur la tête auguste de Votre Majesté. Son épouse bien aimée, sa tendre soeur, ses chers fils, ses charmantes

princesses sont autant de rameaux dont votre personne sacrée, Sire, est le tronc protecteur, l'appui, le guide, le savant modèle!

Sire! toute la patrie se réjouit en ces jours de liberté et de grandeur populaire, nous respirons enfin et pouvons parler librement, exprimer nos vœux, faire entendre nos prières, car nous vous connaissons depuis long-tems pour un prince aussi généreux que magnanime, et nous serons heureux de reporter dans nos familles, dans nos contrées, dans nos assemblées publiques le tableau intéressant que nous offrent Votre Majesté et les nobles, très-illustres, très-excellents princes de sa maison!

Henri IV, Louis XIV, Napoléon revivront en votre race pour redonner au pays son éclat glorieux d'avancement, d'intelligence et de supériorité sur les autres peuples encore esclaves! La grande Révolution de Juillet fera le tour du monde portée par la liberté et les lumières du siècle! il n'est plus tems pour personne de rester à la même place, il faut marcher vers le progrès, autrement ce serait retrograder! Sire! nos enfants connaissent les vôtres, c'est la même instruction des colléges qui leur a donné cette belle éducation qui les distingue parmi leurs condisciples, comme leur naissance

royale, les place sur les marches du trône de Votre Majesté."

Heureusement que cet imperturbable orateur a dû se moucher; alors le Roi feignant de croire que le gros manuscrit était terminé s'est empressé de répondre avec l'à-propos, le talent et la noble bonhomie, qui ont séduit toutes les députations et réuni les suffrages de l'opinion publique et de la presse.

On invitait à dîner pour le lendemain les orateurs ou présidents de ces très-nombreuses ambassades, la scène *n'était pas moins curieuse*. A six heures tous les convives, au nombre de quatre-vingts à cent, devaient être arrivés au grand salon des appartements de la Reine, et aussitôt que sonnait cette heure, les grandes portes s'ouvraient et la famille royale, suivie des ministres, des maréchaux, des généraux de la garde nationale, des dames d'honneur et du palais, etc., entrait, on formait une double haie, pour que le Roi et la Reine, Madame, le duc d'Orléans, le duc de Nemours pussent adresser à chacun de ces petites phrases, qui font toujours grand plaisir aux gens de provinces, de celles-ci par exemple: „Bon jour M^r. . . ., je suis charmé de vous voir; votre femme et vos enfants se portent-ils bien? les

forges, ou les vins, le commerce, les bois, (suivant d'état de celui auquel on parle) sont-ils dans un état satisfaisant, êtes-vous en progrès, la vente reprend-elle? etc."

Le député croit, qu'on connaît sa femme ou ses descendants, et surtout qu'il est lui-même fort estimé du Roi, de la Reine ou des princes, puisqu'on l'appelle par son nom! Quelquefois la Reine et Madame offrent leur bras à celui qui aura l'honneur d'être placé près d'elles à table; alors l'embarras de l'invité est de savoir, s'il ne doit pas donner la main à S. M. ou à S. A. R., comme s'il conduisait une mariée à l'autel. Pour être aimable et galant comme un homme comme il faut, qu'il est d'ailleurs, son esprit cherche une phrase à dire pendant ce petit voyage, et ne s'attendant pas, à cette improvisation, ayant épuisé toute sa verve pour son discours, n'ayant plus pour professeur d'éloquence le maître d'école, son greffier, il croit prouver sa supériorité et son habitude de la grande société, en disant: „Madame, vos appartements sont bien beaux; le tems se maintient, est-ce que Votre Majesté viendra cette année avec son époux nous rendre une petite visite?" A cette dernière demande la Reine, qui est toujours simple et

bonne, répond : „Monsieur, je ne crois pas avoir le plaisir d'aller vous voir avec le Roi, il faut que quelqu'un garde la maison!“

Arrivé à table, une fois l'embarras de s'y mettre comme les *grands seigneurs*, passé, il n'y a plus de honte, et c'est quelquefois regrettable. On veut manger de tout ce qui est servi, chose fort difficile aux magnifiques diners du Roi, et ce qui est moins prudent, on oublie que les vins sont capiteux, aussi spiritueux que certains convives sont peu spirituels, et souvent la tête solide du député-orateur perd un peu la mémoire, si utile en pareille circonstance, les idées, en place de rester tout bonnement *simples* comme la langue, s'épaississent, et bien heureux, cent fois heureux, quand les discours de la soirée ne compromettent pas beaucoup le succès de la harangue, de la veille.

L'un de ces excellents envoyés avait un bois à vendre, qu'il désirait me faire acheter parcequ'il n'était pas fort loin de mes propriétés de Lorraine; le hasard le sert, S. M. la Reine le place près d'elle, alors il trouve tout ordinaire de lui dire :

„Madame la Reine, Mr. Appert a le bonheur d'être près de Votre Majesté, il vous est bien dévoué, et lorsqu'il est dans *ses terres*, tout

le monde aime à l'entendre parler de vos bienfaits, et j'en suis moi-même si enchanté, que je voudrais l'avoir pour voisin de propriété. J'ai un beau bois à vendre qui paie assez de contributions, pour compléter son cens électoral. Vous devriez lui conseiller de l'acheter, et alors nous tâcherions de l'envoyer à la chambre des députés."

S. M. eut l'extrême bonté de répondre: „Monsieur, nous savons combien Mr. Appert nous est attaché, et nous l'affectionnons tous aussi, quant à votre bois, je ne pourrai que lui rapporter ce que vous me dites, parceque je n'oserais donner un avis sur une chose que je ne connais pas!"

Le lendemain j'allai, comme tous les jours, à une heure chez la Reine qui me dit en souriant: „Mr. Appert, il faut que je m'acquitte d'abord d'une commission que j'ai pour vous. Mr. M..., qui est de la Lorraine, m'a prié de vous parler du bois qu'il veut vous vendre, voyez ce que vous avez à faire, voici ma promesse tenue!" Je demandai pardon à S. M. de l'indiscrétion de Mr. M..., indiscrétion dont j'étais fort contrarié.

D'autrefois les chefs de députations avaient l'inconvenance de mettre plusieurs pétitions

dans leurs poches, pour solliciter la croix d'honneur, des emplois, des recettes et pour d'autres des recommandations, des secours pour des églises, des hospices, des pauvres, etc. etc. et après le diner ils s'approchaient du Roi, de la Reine ou des princes pour donner leurs demandes. J'ai conservé plusieurs de ces pétitions dont le style et les exigences étaient vraiment incroyables. Tantôt on désirait un ornement d'église, un tableau de saint ou de sainte, le portrait du Roi pour la mairie, des chasubles, des chandeliers, une garniture pour le maître-autel, une cloche, même quelquefois le clocher également, une statue de la vierge, un Christ de telle ou telle grandeur, un maître-autel de marbre, une école, une soeur de charité, un vicaire, une maison de cure, un pont, un chemin, une sous-préfecture, un tribunal de première instance, un notaire, etc. J'ai eu la patience de calculer approximativement ce qu'il eût été nécessaire pour accueillir toutes ces prières, et j'ai trouvé pour tous les départements de la France la somme énorme de dix millions!

Je terminerai par une petite anecdote historique. Un riche propriétaire de . . . , électeur influent de son département, mais très-

avare, était admis à une audience particulière du Roi, qui eut la bonté de lui dire en le quittant: „faites nous le plaisir de venir demain dîner avec nous, la Reine et ma soeur vous verront avec satisfaction.“ „Sire, je vous remercie, cela m'est impossible, car j'ai retenu ma place à la diligence et payé déjà quinze francs pour demain matin.“ „En ce cas,“ répond Sa Majesté avec bonté, „pour ne pas vous occasionner cette perte, venez aujourd'hui à six heures!“ „Sire!“ dit en saluant respectueusement le vieil avare, je n'y manquerai pas.“ En effet, à six heures sonnant on l'annonçait à la famille royale qui, connaissant la réponse du matin, avait de la peine à ne pas trop sourire à l'arrivée de ce richard, d'autant plus qu'étant venu à pied par économie, il était tout crotté. Ceci me rappelle que j'ai vu un député de la Bretagne chez le Roi en gros souliers avec des bas bleus, un pantalon couleur noisette et un habit vert à larges boutons de plaqué argent. Aujourd'hui au moins les honorables ne sont plus des caricatures, ils se mettent proprement pour se rendre au Palais.

CHAPITRE V.

ÉTAT DES GRACES ACCORDÉES PAR LE ROI LOUIS-
PHILIPPE POUR SON AVÈNEMENT AU TRÔNE.

Les révolutions populaires frappent souvent aveuglement les institutions gouvernementales; elles renversent, tuent ou exilent les rois, mais jamais ces coups n'atteignent les prérogatives de la clémence, du pardon, de la miséricorde; ainsi le droit de grâce a été respecté après 1793 comme après 1814, 1815 et 1830.

Tous les jours dans les journaux de partis les attributions royales sont attaquées, et cela dans tous les pays, avec plus ou moins de justice, de sagesse. Le pouvoir souverain suivant ces journaux devrait être enfermé dans certaines limites et s'arrêter au cercle tracé par les chambres des députés ou des États, les listes civiles devraient également ne pas dépasser telles ou telles sommes, c'est à dire ne laisser au chef de l'État que le stricte né-

cessaire; mais jamais il n'est venu à l'idée de ces réformateurs outrés d'entraver la clémence du Roi, pas même de la critiquer, ni d'en blâmer l'exercice. Cette observation est intéressante dans le tems où nous vivons, les passions ne respectant rien sans exception; dans cette proscription générale les croyances de la foi, la liberté des libertés, celle des convictions religieuses sont aussi comprises dans cette réprobation déraisonnable. On a été contre l'hérédité de la royauté, contre la faculté de distribuer des croix, des honneurs, contre celle de nommer des fonctionnaires sans l'observance de certaines règles, et pas un mot, pas une plainte ne s'est fait entendre contre l'immense et sublime prérogative de réformer les jugements des hommes par le pardon, l'adoucissement et même l'abolition de la peine. Pour cette question seule fort heureusement, la politique reste impuissante, le cœur, la conscience, l'amour de l'humanité, se réunissent et, plus forts, que tous les autres sentiments ensemble, ils dominent l'esprit des hommes et les forcent, malgré eux peut-être, à ne pas condamner l'exercice d'un droit qui, est pour l'innocent comme pour le coupable repentant, un port de salut et de miséricorde.

Le Roi Louis-Philippe, étant duc d'Orléans, a toujours été contre l'application de la peine de mort, et à cette même époque M^r. le duc de Broglie, Guizot, Benjamin Constant, Carnot, baron de Gerando, les pasteurs Goëpp, Stapfer, le duc de la Rochefaucault-Liancourt, Mahul, Villeneuve, les plus illustres membres du parlement d'Angleterre, des chambres des pairs et des députés de France, les plus distingués publicistes et jurisconsultes de ces pays, et de la Suisse, de l'Allemagne, de Toscane, etc. formaient des comités dont je m'honorais de faire partie, afin d'amener le triomphe de cette opinion avancée. On comprend alors que le nouveau Roi avec ses idées de philanthropiques progrès, n'a pas oublié que la constitution lui reconnaissait le droit de faire grâce, et combien il a été heureux de donner un cours immédiat à ses généreuses pensées.

Sa Majesté, dont j'avais le bonheur d'approcher chaque jour l'auguste famille, voulant sans doute m'accorder une précieuse récompense du zèle, que j'étais si heureux d'apporter dans la distribution des nombreux secours qu'elle me confiait, chargea le général comte de Rumigny de m'engager à me rendre chez le ministre de la justice, M^r. Dupont (de l'Eure)

pour m'entendre avec lui sur les propositions de grâces à soumettre au Roi. Arrivé à la chancellerie, le secrétaire général me reçut et me conduisit chez le garde de sceaux, auquel je n'avais jamais parlé. M. Dupont (de l'Eure) écrivit un mot qu'il me remit pour le directeur du bureau des grâces M. Guéry de Champneuf, je pensais que ce billet transmettait un ordre dont le ministre s'était déjà entendu avec lui. J'étais dans l'erreur, car à la première nouvelle du désir de Sa Majesté, exprimé dans ce mot, M. Guéry se leva de son siège et me dit très-sèchement: „Monsieur, puisqu'on n'a plus confiance en moi, vous êtes le maître ici,“ il prit son chapeau, salua et se retira, en me laissant seul dans son bureau. Comme il m'eût été désagréable de faire croire à cet honorable fonctionnaire, (qui en quittant le ministère était conséquent dans ses opinions) que j'avais l'idée de l'en éloigner, je sortis immédiatement aussi, faisant prévenir le ministre, que je serais à ses ordres, lorsque cette direction aurait son chef. Peu de jours après le très-estimable M. de Crusy, nommé à cet éminent emploi, m'écrivit, qu'il serait charmé d'établir ensemble, ainsi que Sa Majesté en avait positivement exprimé l'intention, la liste des prisonniers à inscrire sur

l'état des propositions de grâces ou de diminutions de peine, pour l'avènement du Roi au trône. J'avais déjà à ce moment beaucoup de renseignements sur des détenus des bagnes et des prisons, méritants de l'intérêt et surtout sur ceux élarges pendant les trois jours et qui s'étaient distingués, ainsi que nous l'avons rapporté.

Le nouveau directeur des grâces, d'une grande capacité, d'une bonté sans faiblesse, d'une équité éclairée examinait de son côté avec un soin scrupuleux et impartial les droits de chaque prisonnier à la clémence royale. Je dois avouer que M^r. de Crusy, moins entraîné que moi vers une indulgence excessive, contrebalançait utilement mes désirs et les propositions à présenter au garde des sceaux qui devait ensuite soumettre ce travail à la signature du Roi. Je n'oublierai jamais les bonnes relations que firent naître entre M^r. de Crusy et moi cette mission de bienfaisance. Nos discussions toujours affectueuses furent cependant nombreuses; lui, magistrat dont le guide est la loi, représentait la justice, tandis que comme philanthrope, ne voyant que le malheur qui frappe et intéresse, j'étais le pardon, et quelquefois même la miséricorde trop grande, en

sorte qu'on eût formé de nous deux un très-bon comité de révision des peines, chargé d'adoucir la rigueur des châtimens.

Pour faire consciencieusement cet état, nous avons dû travailler plus de quinze fois ensemble. L'un de mes secrétaires transcrivait sous ma dictée les notes favorables que m'inspiraient les renseignements pris dans mes visites aux bagnes et aux prisons sur les hommes les plus repentans et les plus dignes d'intérêt. A ce sujet je ne dois pas omettre de reconnaître qu'avant 1830, M^r de Peyronnet, ministre de la justice, accueillait malgré la différence de nos opinions, mes recommandations, résultats de ces mêmes voyages. Sa position actuelle me prescrit de rapporter un fait qui donnera l'idée de cette bienveillance.

En visitant pendant l'une de mes excursions départementales la prison militaire de Besançon, tous les détenus, excepté un seul, se pressaient autour de moi, pour me témoigner les espérances, que faisait naître dans leur esprit ma présence et l'intérêt qu'ils avaient appris par les journaux, que M^r le Dauphin accordait à mes sollicitations. Le soldat, resté pendant cette visite dans l'un des coins du chauffoir, paraissait absorbé, triste, ce qui

provoqua mon attention. Voici notre conversation :

„Comment vous appelez-vous? Pourquoi ne vous approchez-vous pas de moi comme vos camarades?“ „Je me nomme Tréboulet, il est inutile que je vous importune, car demain ou après je dois être fusillé, je suis condamné à mort. Ainsi, Monsieur, vous ne pouvez rien pour moi.“

Une inspiration que je ne m'expliquais pas me fit lui répondre, sans calculer mon imprudence: „Mais quelle est votre faute, si vous n'avez versé le sang de personne, vous ne mourrez pas.“

„Monsieur, je suis bien reconnaissant de votre bonté, mais condamné à mort pour voies de fait et insubordination, elle ne pourra me sauver et je ne regrette, en quittant la vie, que le cruel chagrin que je causerai à ma pauvre vieille mère, qui ne me survivra pas long-tems.“

La physionomie de ce militaire, les prières que m'adressèrent en sa faveur ses compagnons d'infortune, la recommandation du brave concierge, ma promesse irréfléchie, furent des motifs puissants pour que, même sans espérance, je cherchasse à sauver ce condamné. J'allai

de suite chez le préfet du Doubs, M^r. le comte de Milon, et impressionné vivement par cette circonstance, je lui demandai en grâce, d'obtenir du général commandant la division, de surseoir à l'exécution de Tréboulet, l'assurant que j'allais écrire au garde des sceaux et à M^r. le Dauphin, pour obtenir une commutation de peine. Cet honorable préfet, quoique très-royaliste, ayant un bon coeur, s'associa avec empressement à mes désirs et obtint du général le délai indispensable, pour que mes lettres pussent arriver au prince et au garde des sceaux. Peu de tems après je recevais de M^r. de Peyronnet une dépêche dont voici l'extrait :

Monsieur!

J'ai l'honneur de vous prévenir que le Roi a daigné commuer la peine de mort, prononcée contre le nommé Tréboulet, en dix années de détention. Ne soyez pas surpris de cette grâce, vous l'aviez demandée!

Recevez Monsieur, etc.

Le garde des sceaux, ministre de la justice. *Comte de Peyronnet.*

Je publiais dans ce tems mon journal des prisons, qui bien souvent attaquait ce ministre et je m'empressai avec la même impartialité, de lui témoigner ma vive gratitude pour cet

acte d'humanité. J'écrivis bien vite au pauvre soldat Tréboulet, qui me répondit dans un style bien touchant. J'étais loin de m'attendre, que quelques années après j'aurais le bonheur de rendre entièrement à la liberté et à sa mère ce militaire. Je le portai avec un véritable plaisir sur la liste que Mr. Dupont (de l'Eure) devait soumettre à l'approbation du Roi Louis-Philippe.

Les combattants de Juillet mis en liberté, ainsi que nous l'avons expliqué, furent tous compris dans cet état, pour des commutations et quelques grâces entières. Les prisonniers militaires, toujours moins coupables que les détenus civils, obtinrent également de nombreuses remises de peines.

Parmi eux se trouvait un ancien officier espagnol dont le Roi, étant duc d'Orléans, m'avait chargé d'adoucir en son nom la captivité, et je me souviens avec une profonde reconnaissance que Sa Majesté écrivit de sa main, près de la proposition de grâce de ce condamné; „accordée, mais à condition que M. Appert sera chargé de l'annoncer à ce malheureux en le secourant de ma part à sa sortie de prison!“

C'est le bon Mr. de Creusy qui me donna

connaissance de cette touchante et royale volonté, que j'accomplis très-fidèlement.

Depuis long-tems le bagne de Lorient, destiné spécialement aux militaires, avait excité de vives réclamations et dans plusieurs de mes écrits, après l'avoir visité, je fis ressortir la rigueur excessive de cette détention, qui assimilait ces condamnés aux règles et au régime des autres bagnes français, et cependant la plupart de ces soldats n'avaient pas commis des crimes ou délits graves. Le costume, les fers, le coucher perpétuel sur des lits de camp en bois, sans matelas, sans draps, sans paille même, rendaient bien cruelle et beaucoup trop sévère cette captivité.

Le Roi, avant de monter sur le trône, avait parfaitement compris ces justes motifs de blâme, et son coeur généreux ne lui laissait pas oublier ces souffrances dont j'avais eu l'honneur de l'entretenir fréquemment.

La Reine et Madame Adélaïde, (me permettant de leur parler souvent aussi des abus des prisons,) qui désiraient ardemment provoquer d'utiles réformes, daignèrent rappeler à l'attention du Roi cette cause de douloureux et trop sévère emprisonnement, et S. M. ordonna pour toujours l'abolition du bagne de Lorient. Dès

ce moment ce genre de détention ne fut plus conservé que dans les villes de Toulon, Brest et Rochefort pour les grands et dangereux criminels. Les soldats détenus à Lorient furent tous graciés et renvoyés dans leurs foyers, et depuis cette libération inattendue, pas un de ces hommes n'a été repris de justice; c'est la plus heureuse preuve de l'intérêt particulier qu'ils méritaient. Ainsi fut inauguré l'avènement de Louis-Philippe à la Royauté de France; c'était pour lui, la Reine et Madame la seule manière de célébrer noblement pour leurs coeurs cet important événement pour le pays et la famille royale.

Les grâces accordées dans les maisons centrales à cette même occasion, furent également la source d'abondantes bénédictions, et Mr. de Crusy et moi avons été très-heureux d'apprendre long-tems après, que parmi nos graciés il ne s'en trouvait qu'un très-petit nombre, ayant commis de nouvelles fautes.

En parlant des grâces je ne puis résister au désir de conter seulement deux anecdotes, et nous transcrivons peut-être dans les autres chapitres de ces souvenirs des faits aussi intéressants.

J'assistais peu de tems après la Révolution

de Juillet à l'horrible serrement de la chaîne des galériens à Bicêtre. Une foule d'étrangers de tous les rangs, de tous les pays, entr'autres M^r. le prince Démidoff, étaient dans la cour, lorsque commença cet accouplement inhumain, barbare, anti-moralisateur de plusieurs centaines de malheureux, dont les crimes aussi différents que les âges, l'éducation et le repentir, les physionomies, les douleurs ou l'indifférence offraient la plus déplorable réunion.

Je parcourais ces rangs, formés par des enchainements de bandes contenant vingt-six hommes, lorsqu'un criminel, connu par ses forfaits, me dit: „Tenez, M^r. Appert, puisque vous êtes ici, accomplissez une bonne oeuvre et faites rester E...; que vous voyez là bas qui pleure si amèrement; ce pauvre et brave garçon n'est pas *digne* de venir avec nous; vraiment je le plains. C'est un malheureux soldat, qui n'a plus que deux ans à faire; sa faute était légère, il a déjà souffert trois ans dans les prisons, c'est en conscience bien assez; alors nous ne vous demanderons rien cette fois pour nous autres, *les anciens*." Je m'approchai de ce jeune militaire, il était dans le plus grand désespoir, et d'après ce que ses compagnons lui avaient appris de moi, il se jeta à mes pieds en s'é-

criant: „De grâce, Mr. Appert, vous, qui êtes auprès de la bonne Reine de France, de grâce je vous en supplie, ne me laissez pas partir dans cette infâme et dégradante chaîne, ayez pitié de mon repentir, je vous jure de me bien conduire, de vous remercier, en ne vous donnant à l'avenir que des sujets de satisfaction; faites moi mettre dix ans en prison, si vous voulez, mais que ma pauvre famille, qui est honnête, ne soit pas deshonorée en me voyant aller aux galères. Mr. Appert, vous, le père des prisonniers, ne m'abandonnez pas, ou je n'ai plus qu'à mourir!“

Cette scène fut si attendrissante, que les criminels de la chaîne sentirent s'éveiller en eux pour la première fois peut-être un sentiment de pitié, et tous s'écrièrent: „Accordez cette grâce et Dieu vous bénira!“

Ému jusqu'aux larmes, je voulais faire défermer cet infortuné, mais il fallait un ordre de l'autorité supérieure, et je n'avais pas le tems de le solliciter. Alors devinant que, si la Reine était là, son cœur ne résisterait pas à une prière faite par le crime pour un homme suivant lui-même indigne par l'origine de sa captivité, par ses remords, de rester son compagnon de chaîne, j'osai prendre ce nom au-

guste pour ordonner de faire reconduire ce soldat à l'infirmerie de Bicêtre. L'inspecteur général des prisons était alors aussi empressé à m'être agréable, que depuis il s'est permis de mauvais procédés à mon égard. Le bon directeur Becquerel, homme si distingué, ne put résister à ma demande, appuyée de l'approbation de S. M., et le collier de fer, quoiqu'avec peine, fut retiré au pauvre désolé, aux acclamations de reconnaissance des autres prisonniers, qui moins heureux et moins intéressants, devaient faire un si long chemin pour arriver au bain.

Dans un des cachots, le même jour, on me fit demander pour me parler seul. Comme toujours, je m'y rendis et fis refermer la porte après mon entrée. Il s'y trouvait un jeune homme d'une figure distinguée, dont la mise indiquait une position aisée. „Monsieur,“ me dit-il, „je vous supplie instamment d'empêcher qu'on m'envoie dans une maison centrale avec des voleurs. J'ai pourtant tué, répandu le sang d'un ami, mais croyez-le, j'étais fou en ces moments abominables; la jalousie pour une jeune fille que j'adore, et qui m'aime, avait égaré ma raison, bouleversé mon esprit, et dans cette crise fatale je frappai celui que je croyais in-

justement mon rival ! je suis un grand coupable, ne me demandez pas mon nom, respectez ce secret pour l'honneur de ma famille. Le discours de ce jeune homme me fit deviner son procès et par conséquent son nom, honorable, et dignement porté par un très-estimé commandant de marine avec lequel j'avais dèjeûné le jeudi précédent, chez le duc de Choiseul, en sorte que sous plus d'un rapport cette confiance m'intéressait. J'exprimai ce sentiment en ajoutant ; « comptez sur ma discrétion, mon ami, et sur toute ma protection, mais en raison de votre condamnation, malgré la haute considération que méritent votre famille, votre repentir, votre jeunesse, ce sera bien difficile de vous faire rester ici. »

A cette réponse, comprenant que je sais, quel est son nom, un accès de désespoir et de délire s'empare de lui et, voyant que je suis enfermé qu'on ne viendra ouvrir qu'à ma demande, il se place devant la porte, ouvre les vêtements et le linge qui cache sa poitrine, et avant que j'aie le tems de faire un mouvement, il se frappe avec force, se déchire profondément les chairs, le sang jaillit sur moi avec abondance ; j'en suis rempli, je me jette sur lui, et à l'instant même mes sollicitations

lui rendent la raison, il fond en larmes, me demande pardon, tombe à terre et s'évanouit. J'appelle le gardien, on vient à mon aide, nous le mettons sur son lit, je le recommande particulièrement, et je sors de ce triste cachot, couvert de sang et le coeur bien vivement impressionné!

Le lendemain je contai à la Reine la liberté que j'avais osé prendre, de demander en son nom le déferrement du malheureux soldat, et Sa Majesté daigna m'excuser en ajoutant: „vous n'avez fait, Monsieur Appert, que rendre justice à ma pitié, et je vous en remercie. Chaque fois, que vous pouvez faire une bonne oeuvre pour moi, ne craignez pas, je vous approuve d'avance!“

Je ne parlai pas à Sa Majesté du jeune V... le moment de solliciter une commutation de peine n'étant pas arrivé, c'était affliger inutilement la Reine (qui connaissait le nom de la famille) en lui contant surtout la scène attendrissante dont j'avais été témoin. Deux jours après, la jeune fille, cause innocente de ce crime, venait chez moi solliciter la grâce de son amant, et son trouble, ses larmes, ses supplications furent une nouvelle et bien triste entrevue à supporter!

Je suis content, en terminant ce récit, d'ajouter, que depuis ce condamné s'est bien conduit, et que la clémence royale a pu lui accorder une forte diminution de peine qui lui promet prochainement la liberté.

Quant à E. . . je l'ai porté sur l'état des grâces, et deux mois après son déferrement de la chaîne, j'avais le bonheur de le rendre à sa pauvre famille, et d'en recevoir mille bénédictions de reconnaissance dont je déposai l'expression aux pieds de la Reine, qui en fut également bien touchée. Enfin je n'ai pas oublié mon ancien compagnon de captivité de la Force, le pauvre Collard, il est aujourd'hui libre et honnête homme.

Quant à l'état des grâces, je l'ai porté sur l'état des grâces, et deux mois après son déferrement de la chaîne, j'avais le bonheur de le rendre à sa pauvre famille, et d'en recevoir mille bénédictions de reconnaissance dont je déposai l'expression aux pieds de la Reine, qui en fut également bien touchée. Enfin je n'ai pas oublié mon ancien compagnon de captivité de la Force, le pauvre Collard, il est aujourd'hui libre et honnête homme.

CHAPITRE VI.

LES COURTISANS SOUS TOUTS LES RÉGNES.

Croyez-vous donc que les courtisans des palais, comme les prisonniers de Bicêtre, demandent grâce pour leurs amis, que les intrigues des cours éloignent de la faveur, vous seriez alors dans une grande erreur, et voici seulement quelques traits, choisis parmi mille que je connais, pour la publication desquels il faudrait plus d'un volume bien gros, et dont la lecture souleverait le cœur et l'esprit de toute personne honnête.

Mr. le marquis de ... est riche, sot et ambitieux pour lui et toute sa génération; il aime le luxe, la bonne chaire, les invitations qui le placent souvent auprès des princes. Tout son talent, autant qu'il en peut avoir avec son pauvre cerveau, est d'étudier quel sujet de louanges, de basse flatterie son bavardage doit choisir. Sous la Restauration le journal avait-il

le matin parlé avec éloge du duc d'Angoulême pour la fameuse campagne d'Espagne, Mr le marquis épuise à ce sujet toutes ses adulations, et à l'entendre, il n'y a plus assez de bronze pour les statues, les colonnes qu'il faut élever, afin de perpétuer ces hauts faits d'armes. Le journal, ministériel bien entendu, ce que nous oublions de dire, blâme-t-il un pauvre et brave général, vite il conseille de le rappeler. Dans ce tems le clergé étant le bien-aimé de la cour, Mr le marquis, dont la piété est plus qu'équivoque, loue le sermon de Monseigneur l'archevêque de . . . , le mandement de l'évêque de . . . , qui crie au scandale, parceque la jeunesse danse le dimanche, après avoir été à la messe cependant. „Il faut mettre un frein aux passions,“ disait-il, comme sous l'Empire le pauvre comédien courtisan voulait, que l'on fit partir à l'armée toute la population mâle, sans en excepter les borgnes et les bossus.

Un directeur de séminaire ou de congrégation, et il n'en manquait pas sous les Bourbons aux Tuileries, arrivait-il au salon d'attente, Mr le marquis, pour captiver sa bienveillance et la réclamer très-prochainement, disait de suite: „Mon respectable directeur, je passais l'autre jour devant St. Sulpice et

j'éprouvais le regret, qu'on eût donné si peu d'espace au séminaire; cependant la place est encore beaucoup trop grande, les bâtiments sont beaux, mais on voit que le gouvernement est avare, lorsqu'il s'agit de vos saintes maisons, il trouve bien de l'argent pour les casernes et certes, la morale met votre pieuse et religieuse armée bien au-dessus de ces masses inutiles et débauchées qui vivent sous les drapeaux comme des païens, malgré tout le zèle des aumôniers des régiments qui ont tant de peine à les faire approcher des sacrements!

Un confesseur du Roi, ou de la duchesse d'Angoulême, attendait-il quelques minutes d'être reçu, M^r. le marquis s'inclinait bien respectueusement, et lui adressait des compliments sur sa santé, sa bonne mine, comme à une vieille douairière du faubourg St. Germain, pour entrer en conversation avec ce prêtre; puis il s'empressait d'amener dans le discours un sujet pieux, la châsse de St. Vincent de Paul, par exemple, en disant: „quel miracle d'avoir retrouvé ces saintes reliques; quelle cérémonie touchante que la procession immense, les accompagnant dans Paris avec des milliers de fidèles, qui suivaient si dévotement. Pour moi j'avais le coeur ému, l'âme

attendrie, je ne pouvais retenir mes larmes de chrétien!"

Les Bourbons quittent la France, Napoléon revient, alors le noble marquis met une large cocarde tricolore à son chapeau. Dès le 21. mars au matin il est aux Tuileries, et depuis le dernier valet de pied de l'Empereur jusqu'au premier aide-de-camp il salue tout le monde et affecte de dire: „Enfin nous voilà revenu au règne de la gloire et des conquêtes, mon Dieu! que j'ai souffert en voyant la France livrée à toutes ces ganiaches de l'ancien régime, je m'étais retiré à ma terre dans la crainte, que par mégarde on ne m'engagea à quelques réunions de ces jésuites. Qu'il me tarde de voir Sa Majesté, et de lui présenter mes respectueux et fidèles hommages, et mes humbles compliments sur son heureux retour. Ah! Monsieur, quel beau jour pour la France!" Une autre fois notre marquis courtisan veut montrer du zèle, et pour cela il cherche dans ses souvenirs le nom de toutes les personnes qu'il a rencontrées au château sous la Restauration, il en fait une liste exacte en déguisant son écriture, ayant le soin d'écrire en bas: le gouvernement fera bien, d'user de sévérité envers ces individus, qui étaient et sont encore dange-

reusement attachés à l'ex-maison royale. Puis il porte confidentiellement cette note perfide au chambellan de service, qui lui promet de parler en sa faveur à l'Empereur, et pense que son devoir l'oblige à remettre au préfet de police ce précieux document. Mais laissons cet estimable marquis, nous le retrouverons après les cent jours, jouant la même comédie sur le même théâtre.

Un sénateur, qui devait tout à l'Empereur, disait un jour devant moi chez le duc de ... où nous dinions: „Je vous assure, Monsieur le duc, qu'en réfléchissant à tout ce que Bonaparte obtenait d'un regard, du sénat, je ne m'explique pas la servitude sous laquelle nous courbions si lâchement. Pour mon compte, j'étais enchanté, quand le prince de Talleyrand, et le duc d'Otrante nous ont donné l'exemple courageux de nous prononcer pour la déchéance et l'exil de Bonaparte. Je suis un des premiers, qui a osé dire au Luxembourg tout ce que j'avais depuis si long-tems sur le coeur, contre cet usurpateur, et croiriez-vous que plusieurs sénateurs eurent la sottise de le trouver mauvais, de me dire que je manquais de reconnaissance, comme si ce n'était pas Bonaparte qui nous en dût à nous autres, pour

l'avoir si aveuglement servi; n'est-il pas bien heureux d'ailleurs, que nous lui eussions laissé la vie, tandis qu'on a condamné et exécuté ce pauvre Louis XVI."

Le même sénateur, que je détestais depuis cette conversation, est devenu naturellement pair de France, et je l'ai rencontré après le départ des Bourbons qu'il avait platement encensés, au Palais-Royal où ses discours, ses compliments, ses approbations, ses apologies étaient encore, si c'est possible, plus méprisables, plus serviles. Il disait une fois au salon des aides-de-camp: „Savez-vous, Messieurs, que S. A. R. Monseigneur le duc de Nemours ressemble beaucoup au portrait de Henri IV dans sa jeunesse, et il a en même tems, je ne sais quoi, de noble, de grand, de digne qui rappelle Louis XIV. A propos de ce prince, son séjour en Afrique a fait le plus grand bien, mon collègue de la chambre, le comte de . . ., a reçu une lettre de son fils, capitaine d'Etat-Major, qui fait les plus grandes éloges de Son Altesse Royale."

Un autre courtisan crut qu'il serait agréable à la Reine, en lui disant: „Madame, on se plaint que le pain est très-cher, mais c'est bien heureux, car le peuple sera forcé de re-

noncer à l'ivrognerie." „Monsieur," lui répondit Sa Majesté, „je ne puis être de votre avis, car les pauvres femmes et les nombreux enfants de ces familles indigentes ne s'enivrent pas, et ont besoin tous les jours de pain." Cette noble réponse déconcerta un peu le malencontreux orateur, qui, pour se rattraper aux branches, s'adresse à M^{me}. Adélaïde : „Votre Altesse Royale me permettrait-elle, de lui demander des nouvelles de son château de Randan, et si son puits artésien, qui a coûté des sommes si considérables, lui donne enfin de l'eau?" Madame, étant fort mécontente d'avoir effectivement dépensé beaucoup d'argent, sans obtenir le résultat espéré, regarda cette demande comme une demi-épigramme, et pour ne pas répondre avec humeur, elle trouva bon, de laisser la question sans solution, en sorte que pour la seconde fois le trop curieux questionneur fut encore décontenancé. Enfin, comme un combattant courageux, qui ne se laisse pas décourager par deux défaites, il voulut risquer une troisième attaque et se mit à faire tout haut, même sans beaucoup de mesure, l'éloge de M^r. Thiers en ajoutant, s'adressant au Roi : „Sire, la France ne veut plus des doctrinaires, ils ont contre eux leurs anciennes opinions,

la défiance du pays, et sans doute l'éloignement personnel de Votre Majesté."

Un huissier ouvre à l'instant la porte du grand salon et annonce M^r. le ministre des affaires étrangères. Le courtisan s'apprêtait à serrer la main de cette Excellence, en ne lui cachant pas, pour en tirer vanité et protection au besoin, que sa venue troublait la harangue louangeuse qu'il prononçait en sa faveur, mais quel ne fut pas son embarras, lorsque, en se retournant, il vit avancer gravement vers le Roi, justement M^r. Guizot qui remplaçait M^r. Thiers au ministère. La famille royale et les personnes présentes ne purent retenir un sourire et s'empêcher d'échanger un coup d'œil qui était passablement significatif pour notre courtisan, qui cette fois eut la présence d'esprit, de se retirer doucement vers l'antichambre et le grand escalier, au bas duquel son beau chasseur, plus heureux que lui, quoique montant derrière sa voiture, n'avait pas fait de gaucherie en l'attendant avec les suisses, et buvant à sa santé une bonne bouteille de vin.

Les dames de la cour, qui ont la qualité bien commune d'attacher un grand prix aux présentations et invitations du palais, ne sont pas moins curieuses à étudier que les courtisans,

mais en général elles possèdent plus d'adresse, plus d'astuce. Ce qu'elles cherchent, et qui est le plus difficile à obtenir, c'est de paraître toujours jeunes, jolies, spirituelles, en un mot, de plaire et d'attirer les regards approbateurs de la famille royale. Souvent j'ai vu de ces nobles dames se bien tromper de moyens pour réussir dans ce désir. Quelquefois c'était leur toilette extravagante et souvent un peu trop légère qui déplaisait, et en effet, j'ai vu de vieilles coquettes dont la figure couverte de blanc et de rouge, le cou et les épaules privés bien fâcheusement de gaze ou de soieries qui les dissimulent au regard, croire que la jeunesse, cet éclair des premières années, était encore la lumière qui faisait briller les avantages, hélas! bien loin de cette époque. D'autres ajoutaient au ridicule de ces prétentions surannées un besoin insatiable de parler à tort et à travers contre les gens fidèles aux Bourbons exilés; de vanter outre mesure les actes du gouvernement, les conquêtes d'Afrique, les réceptions faites aux princes et princesses dans leurs voyages; les discours des membres du ministère et de leurs amis, les embellissements des châteaux royaux, de Versailles surtout, et tout cela avec un style si adulateur, que les personnes sensées ne pou-

vaient s'empêcher de génir sur de telles adulations.

D'autres dames ne trouvaient pas d'expressions assez flatteuses pour admirer le bal, la musique, le théâtre de la cour. „Jamais,“ disait l'une, „on n'a vu d'aussi brillantes réunions, de soupers aussi somptueux, de si brillantes lumières, tout Paris remarque combien le commerce gagne à ces fêtes, données avec tant de prodigalité, partout on chante les louanges, la grâce, les nobles manières de LL. AA. RR.; en vérité, il n'y a pas en Europe autant de magnificence, de grandeur, d'opulence qu'il s'en trouve aujourd'hui réunie à cette cour.“ „Les ambassadeurs étrangers,“ disait une autre vieille dame qui sans doute avait aussi vu la cour de Louis XV, „sont tous unanimes, même le représentant de la Grande-Bretagne, pour reconnaître, qu'il n'y a que la France, nos princes pour réunir tant de merveilles à la fois.“

Une autre sorte d'éloges et de compliments, toujours trop visiblement intéressés et que je ne dois pas oublier, pour être juste envers toutes les catégories des gens reçus dans les palais, consiste à trouver, *on ne peut plus délicieux*, les cachemirs, étoffes précieuses, qui sont offerts en cadeaux aux princesses par les

souverains étrangers. Une marquise, qui avait un jour grande envie de se faire donner un beau châle, répéta plusieurs fois: „il est vraiment admirable, mais sa couleur siérait beaucoup plus à une brune qu'à une blonde.“ L'auguste princesse, à laquelle il était destiné, avait des cheveux blonds et la marquise les avait noirs; on comprit que c'était une prière un peu indiscreète que l'on adressait, et une bouche auguste prononça ces mots: „Vous avez raison, chère marquise, veuillez l'accepter.“

Mais revenons à notre marquis. C'est le plus beau fleuron de la couronne des courtisans. La Révolution de Juillet l'a un peu étourdi et grandement dérangé son vocabulaire dont il faut, bon gré mal gré, qu'il fasse une nouvelle édition.

Tant de sujets politiques et nouveaux se présentent ensemble à son esprit embrouillé, que sa mémoire ne suffit plus à l'ordre du dictionnaire de la langue trompeuse des cours. Des émentes Carlistes, Républicaines, Bonapartistes, achèvent de le dérouter, il voit aussi, que d'un côté on ôte au Palais-Royal les armes de Louis-Philippe qui règne, que de l'autre on remet à l'arc de triomphe du Carrousel, les bas-reliefs de Napoléon; que M^r. La-

fitte et Dupont (de l'Eure) sont ministres, que le Roi lui-même dans ses discours parle de liberté, et assure que la Charte sera désormais une vérité, que sous les croisées du nouveau souverain on chante la Marseillaise, que le général Lafayette, ce *sans-culotte persévérant*, dîne avec tous les membres de sa nombreuse famille chez LL. MM. et LL. AA. RR. en un mot, c'est un chaos, un labyrinthe dont le marquis de . . . , qui a bien connu plusieurs gouvernements, mais les uns après les autres, et se succédant avec ordre, ne peut se rendre compte. Cependant renoncer à quarante ans d'habitude, s'enterrer dans ses bois, et renoncer à la cour est impossible pour lui, il ne saurait abandonner cette vie bien heureuse qui permet de faire valoir son esprit, ses capacités, son rang, sa naissance; et pourtant l'embarras devient réel, car enfin pour plaire aux grands, il faut les flatter et par conséquent connaître les opinions, les projets qui ont leurs préférences. „Parbleu,“ dit le marquis, „je suis un fameux imbécile, le Roi a créé Neuilly, il fait des plantations considérables, agrandit ses îles sur la Seine, je vais lui parler de ce palais, des embellissements, et je suis sûr de lui être agréable.“

Notre marquis se rend au palais, il est annoncé et trouve toute la famille royale, moins le Roi qui est occupé dans son cabinet et ne paraîtra pas au salon. Une nombreuse réunion composée de généraux, de dames, de pairs, de députés et de fonctionnaires cause en petits groupes près des croisées. Le marquis ne veut pas manquer l'effet de *son travail* et, ne pouvant conserver le thème sur Neuilly, il s'ingère de parler à la Reine de la société maternelle que préside S. M. avec une touchante sollicitude, mais pour paraître fort au courant de cette bonne oeuvre, il dit: „Au moins c'est depuis le règne du Roi qu'on pense à de semblables institutions, les pauvres femmes en couche, mariées ou non mariées, reçoivent un asile, et leurs jeunes enfants les soins les plus tendres. C'est une fondation qui fera bénir Votre Majesté!“ Le pauvre marquis oublie que Madame la Dauphine, qu'il avait autrefois si affectionnée ne manquait jamais non plus de considérer la société maternelle aux Tuileries; une noble réponse lui fut donc faite au sujet de ses louanges maladroitement. Voyant son *entrée* manquée, comme dirait un acteur ordinaire, le courtisan cherche un autre sujet, pour attirer plus heureusement l'attention; et plus gauche encore

que la première fois il se met à déclamer contre l'ancienne maison du Roi, contre les émigrés qui ont eu l'indignité d'accepter l'indemnité que leur accordaient les chambres. Un officier général fort distingué, ayant servi dans les gardes du corps, s'approche et lui dit à demi-voix : „Mr. le marquis, je ne vous entendais pas tenir ce langage, ni sous Louis XVIII, ni sous Charles X, où, étant de service, j'ai eu l'honneur de vous voir si souvent et si empressé. Quant aux émigrés, pensez donc que Mr. le duc d'Orléans et sa famille étaient parmi eux, et qu'ils ont reçu, au reste comme M^{re}. de Lafayette, de Choiseul, Alexandre de Lameth leur part de l'indemnité!“ Le marquis, assez confus, comprit que le résultat de la soirée ne l'avancerait pas considérablement, et il se promit, en se retirant, de réfléchir encore sur les embellissements de Neuilly, pour ne pas se tromper de nouveau.

Pour résumer notre opinion sur la nature des courtisans sous tous les régimes, nous dirons, que c'est une lèpre qui s'attache aux palais, c'est le mensonge accompagné de l'ambition, de l'égoïsme perfectionné, c'est l'abandon de tout dévouement désintéressé, le sacrifice de toute loyale et constante affection, jamais

je n'ai vu ces êtres défendre un absent, justifier un ami, attaqué par plus haut qu'eux. Insolent et fier avec leurs inférieurs, ils sont bas et sans énergie envers ceux dont ils peuvent espérer quelques faveurs. La vérité ne trouble jamais leur conscience, qui elle-même ne tourmente pas leur repos. Le succès, les honneurs, la vanité forment leur religion, à elle-seule appartiennent leurs pensées; pour tous les autres sentiments le cœur ne bat pas, ou du moins s'il existe, c'est pour rejeter entièrement loin de lui toute influence vertueuse.

Les vices des grands par leur adulation deviennent de nobles et salutaires inspirations, les ténèbres deviennent le soleil, l'ignorance le savoir, les courtisans, comme on le voit, font donc chaque jour des miracles au profit de la puissance et de leur perpétuelle ambition. Le métier de ces êtres menteurs est, comme la passion du jeu, une maladie incurable, c'est l'assemblage des plus mauvaises conceptions sans une seule qualité, et je désespérerais plus de ramener un courtisan à de nobles idées, que le plus coupable des prisonniers.

La bassesse des courtisans leur coûte quelquefois des sacrifices que toute autre personne refuserait d'accomplir. Ainsi j'ai vu un très-

noble duc, vieux et malade, se traîner aux Tuileries, au mépris des avis de son médecin, pour ne pas manquer d'assister à une fête royale. Ce grand seigneur cependant était, ou du moins aurait dû être fort indépendant par son rang et sa fortune, mais un sourire des princes, un compliment de leur part avaient à ses yeux une valeur que rien ne pouvait remplacer.

Une dame de haute naissance, revenue en apparence vers la nouvelle royauté, avait un tel amour pour les réceptions et les grands soupers du palais, qu'elle vivait avec une avare honteuse, pour paraître ces jours d'orgueilleuses réunions, chargée des plus riches parures. Cette marquise arrivait dans un brillant carrosse, suivie de son chasseur qui prenait à l'antichambre son manteau de velours, et ne manquait pas aussitôt son entrée dans les salons, de conter à tous les autres valets les anecdotes de la vie habituelle de Madame la marquise, en sorte que le lendemain elle était le sujet plaisant de toutes les conversations; car pour les domestiques l'imprimerie et les gazettes sont inutiles, leurs bavardages se propagent sans elles avec la rapidité de l'électricité. Un soir ce chasseur indiscret disait à ses collègues :

„Savez-vous que M^{me}. la marquise n'a qu'un pauvre petit appartement au quatrième étage, garni de vieux meubles de l'ancien régime. C'est la portière qui fait son ménage et ses provisions, lui annonce les visites, tout cela pour six francs par mois, et moi donc qui ne reçois d'elle que deux francs chaque fois que je dois la suivre, et cependant je m'habille à mes frais ! La marquise fait sa cuisine, dont je ne me contenterais pas, jamais un pauvre ne reçoit un sou de sa générosité, et cependant elle est à l'aise, mais le coiffeur, le cordonnier, la couturière, le parfumeur, le bijoutier, le loueur de voitures, le gantier, le marchand de plumes, la modiste dévorent tout ce qu'elle possède, et cela pour paraître dans le monde de la *haute* avec l'apparence de la jeunesse, de la fortune et d'une ancienne naissance. Madame a toujours aussi deux ou trois pauvres jeunes élégants pour chevaliers et chambellans, et vous comprenez, que tout cela se paie lorsqu'on a passé la cinquantaine.“

Dernièrement l'un de ces adorateurs, en quittant à cinq heures du matin la chambre à coucher de Madame, pour ne pas être vu des domestiques de la maison, a emporté l'argenterie en laissant à la place un billet ainsi conçu :

„Madame et adorée maitresse, je prends la liberté de vous emprunter vos couverts pour les mettre au Mont-de-piété, afin de payer une dette d'honneur, contractée au jeu par suite de mon amour pour vous; car je risquais la fortune pour vous en offrir les heureuses chances. Je vous regarde comme ma mère et une digne protectrice, vous savez si ma tendresse paie la vôtre. Je reviendrai vous voir, aussitôt que j'aurai du bonheur, et vous rendrai le modique gage d'amitié que je vous prie de me confier. Adieu, mon ange, restez-moi fidèle et pensez que je n'ai que vingt ans.“

Madame la marquise, pour éviter le scandale d'un procès avec son trop jeune amant, n'a pas voulu porter plainte, et ces détails fussent restés inconnus, si le fripon volage n'eût été mis en prison pour d'autres vols du même genre. Bien heureux encore pour Madame de M. de n'avoir pas été nommée, ni appelée comme témoin dans cette procédure

CHAPITRE VII

LES VRAIS AMIS DES ROIS ET DES PRINCES.

Après avoir fidèlement donné les portraits du plus grand nombre de ceux qui entourent les princes parcequ'ils sont puissants, nous allons avec la même impartialité parler du petit cercle formé autour des familles royales, de ces dévoués et véritables amis, qui dans tous les tems et par affection restent leurs plus zélés serviteurs.

L'Impératrice Joséphine, portant la couronne et le manteau de souveraine, ne pouvait compter le nombre des grands et des petits, qui chaque jour lui adressaient des protestations d'amour, de respect, d'humble dévouement; le divorce, comme un coup de fusil de chasseur qui fait envoler la nichée de perdrix, donne le signal de la fuite aux courtisans de la veille, et le lendemain les antichambres ne contiennent plus que les meubles, tenant à cloux et à

chevilles. Mais alors la bonne Impératrice voit arriver en larmes la comtesse de R... qui lui dit avec émotion, „Madame, aujourd'hui que tout est injuste pour vous, je viens offrir à Votre Majesté, ma vie, mes faibles mais affectueux services, je viens vous supplier de me permettre, de partager désormais vos douleurs!“

Joséphine se souvient qu'elle n'a jamais rien fait pour cette comtesse, et en le regrettant hélas! trop tard, elle ne peut refuser d'accepter cette compagne qui, me disait un jour le vieux et respectable marquis de Beauharnais; a été constamment et sans le moindre intérêt amie de Joséphine.

A la Malmaison un brave et ancien sous-officier de la garde impériale, M. Petit qui avait épousé une nièce de Marmontel, fut nommé par Napoléon avant le divorce, concierge de la grille d'honneur de ce château; l'Impératrice meurt, on vend la Malmaison en détail et le ménage Petit reste le dernier de tous les serviteurs. Les nouveaux propriétaires ont besoin de son logement et les deux époux doivent partir. Ce n'est pas leur place qu'ils regrettent, c'est de s'éloigner de l'église où repose leur maîtresse bien aimée, car ils portent bien souvent des couronnes de fleurs sur sa tombe, et

une fois loin de Ruel, ce *devoir* sera difficile à remplir pour eux déjà vieux et pauvres. „Savez-vous, Monsieur,“ me disait un jour Madame Petit, réduite à demander des secours, „que l'Impératrice me faisait toujours un signe de tête de remerciements, chaque fois que j'ouvrais la grille, et l'Empereur donc qui ne manquait jamais, en passant, de me dire avec une grande bonté: „bon jour, grosse vilaine“ (en effet Madame Petit était grosse et laide), croyez-vous qu'on peut oublier de pareils maîtres! Non Monsieur, Petit et moi nous mourrions Bonapartistes! Cette bonne Madame Petit étant du reste fort intéressante, je la secourais de tems en tems par ordre de la Reine ou de Madame Adélaïde, et lorsqu'on eut repris les travaux de l'arc de triomphe de la barrière de l'étoile, on confia la garde du chantier, et plus tard du monument, à cet honnête ménage, qui est mort sans jamais avoir oublié d'aller au moins une fois par mois à Ruel porter sur la tombe de Joséphine, l'hommage d'une constante et pieuse reconnaissance.

L'Empereur à l'île d'Elbe, à St. Hélène est entouré d'un petit nombre d'amis et serviteurs fidèles qui ne sont pas encore ceux qu'il a le plus comblés, gorgés de faveurs et de fortunes,

et les noms de Bertrand, Lascases, Gourgaud, Montholon, Marchand, Constant formeront une légende qui sera toujours l'emblème du plus noble dévouement.

Nous regrettons de ne pouvoir nommer son mameluk favori Roustan, qui, lorsque l'Empereur lui dit : „Je n'ai pas besoin de vous demander si vous venez avec moi,“ répond en balbutiant : „Sire, c'est bien loin, je suis bien fatigué des voyages!“ „Je comprends,“ dit l'Empereur avec émotion, „restez!“

Ce Roustan vient de mourir à Dourdan, et l'instinct du peuple français est si susceptible contre les ingrats, que pendant le séjour et les promenades de ce mameluk en cette ville, jamais on ne le voyait passer sans dire : „je n'aurais pas fait comme lui, après tout le bien qu'il a reçu de l'Empereur, c'est une lâcheté de l'avoir abandonné!“ et Roustan, du reste honnête homme, n'obtenait les sympathies et l'amitié de personne.

A ce sujet de tristes célébrités, qui ne sait, que Sir Hudson-Lowe, le geôlier de Napoléon à St^e. Hélène, ne pouvait après la mort de son illustre prisonnier ou plutôt de son auguste victime, rester dans une ville, dans un hôtel, s'asseoir à table d'hôte, dans une

voiture publique, si son nom était connu, et cela dans tout le monde; partout, dans les pays les plus sauvages, une malédiction populaire était sa fidèle escorte, son impitoyable accusateur. Les maîtres d'hôtelleries venaient lui dire: „Monsieur, vous ne pouvez rester plus long-tems dans ma maison, on sait maintenant, qui vous êtes et on vous ferait un mauvais parti, ou, ce qui me déplairait encore davantage, on déserterait mon hôtel!“

C'est une noble et belle pensée que celle du peuple qu'on méprise souvent à tort, de flétrir ainsi sans brutalité la vie d'un tel homme, qui comme Caïn ne trouve plus un coin sur la terre qui veuille le porter. Semblable au juif errant des écritures, et moins heureux que lui encore, il doit toujours marcher, toujours changer de climat, de patrie, de nom, *les courtisans seuls* ouvriraient leurs bras à Sir Hudson-Lowe, que l'Angleterre même n'excuse pas et justifie encore moins. Je suis certain qu'on ne pourrait, sans danger pour la vie de cet homme, l'enfermer dans un des bagnes de France. S'il était prisonnier, oh! alors il faudrait, bon gré mal gré, adopter le système de la cellule, qui en cet unique cas aurait des

avantages devant lesquels toutes mes opinions s'inclinent.

Les Bourbons dans leurs divers exils et malheurs eurent un petit nombre d'amis ou serviteurs fidèles. Ainsi on distingue encore aujourd'hui M^r. de Chateaubriand, Hyde de Neuville, Pastoret, de Cony, duc de Fitz-James, d'Acher de Mongascon, ancien secrétaire du Dauphin, Berryer, duc de Deaudeauville de la Rochefaucault, et plusieurs anciens pairs, et généraux et officiers de la maison militaire de Charles X, mais nous le dirons, c'est un bien petit nombre, car en lisant et comparant aujourd'hui l'almanach royal de 1826 et 1830 avec celui de 1846, excepté la liste des morts, on retrouve dans les places publiques et des cours tous les mêmes noms avec de l'avancement, *prix naturel de longs, honorables et fidèles services.*

La maison d'Orléans, dans l'exil, avait conservé aussi près d'elle trois ou quatre dévoués amis ou braves serviteurs, et depuis 1826 que j'ai eu l'honneur d'approcher fréquemment de cette royale famille, voici bien franchement les personnes dont l'attachement m'a toujours paru loyal et désintéressé.

En première ligne je place avec plaisir et

justice le probe, l'honnête et si distingué chevalier de Broval, revenu d'Angleterre avec le duc d'Orléans, et qui fut depuis secrétaire des commandements de S. A. R., directeur général de sa maison, puis après 1830 conseiller d'Etat en service extraordinaire, et s'il était permis de faire un jeu de mots, j'ajouterais qu'effectivement ses *services* étaient toujours *extraordinaires* pour le tems où il les rendait, et avec la qualité de conseiller d'Etat, surtout. Après cette époque comme avant, M^r. de Broval s'identifiait avec la popularité, l'avenir, le bonheur de *ses princes*; il restait en même tems, ce qui est plus rare à la cour qu'un diamant sans défaut, serviteur respectueux, ami sincère et désintéressé, la vérité, la franchise, la résistance même, lorsque sa noble conscience lui en inspirait l'utilité, étaient les seules armes dont il ne craignait pas de se servir, quitte à déplaire sur le moment.

Combien de fois l'ai-je vu, ce respectable ami, dont l'attachement me rendait fier et heureux, être triste, mécontent, chagrin, d'un article de journal ou d'une brochure, attaquant injustement ses bien aimés princes. Alors son âme généreuse se soulevait, il s'emportait et criait au scandale, ajoutant quelquefois: „Ceci

est si stupide, si mensonger, qu'en vérité je voudrais les voir appeler en justice; ah, mon cher Appert, vous avez dans vos bagnes des gens qui ne sont pas aussi méprisables que ces écrivains."

Connaissant le coeur de la Reine et de M^{me}. Adélaïde, il aurait voulu leur cacher ces calomnies répandues à dessein contre le Roi ou les princes, mais cela n'était pas possible, parce que chaque matin avant ou après le déjeuner, tous les journaux, les brochures politiques, les caricatures mêmes étaient déposés sur la grande table du salon où l'on se réunissait, et le Roi et les princes étaient les premiers à lire haut les articles publiés contre eux; ils examinaient les caricatures et les passaient aux assistants en leur disant: "Qu'en pensez-vous?" Lorsque cette question s'adressait au vieux chevalier, le rouge lui montait à la figure, et il répondait avec une expression de mépris et de mécontentement contre les auteurs: "C'est une indignité, ces gens sont des misérables," et souvent c'était avec tant de feu que le Roi, pour le calmer lui disait: "Soyez tranquille, mon cher Broval, toutes ces choses n'auront qu'un tems, le bon sens public en fera justice, et n'avez-vous pas vu à Londres bien d'autres caricatures contre

la maison royale et les hommes les plus distingués de l'Angleterre, contre Wellington, les ministres, contre l'Empereur Napoléon, les Bourbons et nous tous; ne vous tourmentez donc pas ainsi. La liberté pour la presse et les gravures a sans doute souvent ses inconvénients, mais il en résulterait encore bien davantage de l'emprisonner, ce serait un condamné incorrigible et contre lequel les avis et les visites de M^r. Appert ne pourraient absolument rien. M^r. de Broval souriait, mais n'en continuait pas moins d'être secrètement de mauvaise humeur. Tous les matins son premier soin était d'aller demander comment la famille royale avait passé la nuit, et de faire dire au Roi, ou à la Reine et souvent à Madame, qu'il était à leurs ordres. Si on le remerciait sans le recevoir, sur les derniers tems de sa vie surtout, il n'était pas tranquille, il semblait qu'on oubliait les services qu'il pouvait rendre. Il aimait tendrement les jeunes princes et princesses à la naissance desquels il avait toujours assisté, et comme cela arrive à nos grands parens, M^r. de Broval n'en parlait qu'avec une admiration, une joie, un entraînement qui ne s'accordaient pas seulement à leurs rares et

réelles qualités, mais bien aux enfants des sés augustes et meilleurs amis! A la cour on est rarement indulgent, surtout pour les petits travers de la vieillesse, ils font souvent oublier de longs et importants services; aussi dans les derniers tems, depuis qu'on demeurait au palais des souverains de la France, aux Tuileries, M^r. de Broval, auquel le Roi avait accordé un bel appartement à l'aile neuve donnant sur le Carrousel, n'était plus reçu avec les anciens égards, les courtisans de la nouvelle royauté se permettaient de le tourner en ridicule, surtout, lorsqu'en oubliant ses nombreuses années, il courait rapidement pour rejoindre les princes et leur présenter ses hommages! Les voir tous les jours, parler avec eux, ne fût-ce qu'une minute, était un besoin pour le cher chevalier; il lui semblait alors avoir bien commencé sa journée et, suivant ce qu'on lui avait dit, il était de bonne ou de mauvaise humeur. Je me souviens que, dînant presque tous les lundis chez lui, avec d'autres bons amis de la maison d'Orléans, je ne me retirais jamais sans être ému de la pureté de cette âme si élevée, si entièrement dévouée à cette famille. Mademoiselle de Broval sa soeur, personne d'une grande piété, et partageant tous les sentiments

de son frère aimait aussi à causer dans l'intimité de tout ce qui se passait à la cour qui, peu à peu, n'était plus celle du Palais-Royal. Souvent on remarquait avec un gros soupir, que les vieux serviteurs des Orléans ne recevaient plus un accueil aussi empressé que les *révénants*, autrefois attachés à la branche aînée, et cette observation s'étendait aux plus minces employés. Ainsi pendant un tems les doimestiques de l'ancien Roi qu'on attachait au nouveau recevaient des gages plus forts que les braves valets, servants autrefois le premier prince du sang. A cet égard et sur beaucoup d'autres j'ai vu, que l'on obtient souvent plus des grands par la crainte qu'on inspire, que par l'amitié qu'on témoigne.

Un jour que j'étais arrivé chez M. de Broval un peu avant le dîner, je le trouvais dans la plus vive agitation, et lorsqu'il me vit il se mit à crier : „croiriez-vous, mon cher Appert, qu'on m'a retiré la possibilité d'aller de chez moi dans le palais, chez le Roi, chez les princes; qu'on me traite comme un étranger, et que la porte de la galerie par laquelle je passais est maintenant ferrée en dedans! C'est à un serviteur de mon âge, de mon rang, que Messieurs les employés, de la maison de Charles X

ont fait cette grossièreté; on voit bien que nous ne sommes plus au Palais-Royal, on nous traite copime des intrus." En effet par une maladresse que je ne me suis jamais expliquée, on avait interdit cette communication que le Roi lui-même connaissait et dont il était satisfait, parce qu'elle épargnait au vieux chevalier, de descendre plusieurs escaliers, de parcourir diverses galeries avant d'arriver aux appartements royaux.

Mr. de Broval dont les manières étaient distinguées et polies, la conversation agréable et semée souvent d'intéressantes anecdotes sur son long séjour en Angleterre avec la famille d'Orléans, avait conservé des rapports intimes avec les personnages les plus élevés de cette nation, et bien souvent il était leur intermédiaire auprès du duc d'Orléans, entretenant d'affectueuses relations avec les hommes illustres des diverses classes savantes et aristocratiques de la Grande-Bretagne.

Mr. de Broval a laissé dans l'intimité du Roi et de sa famille un vide senti, car c'est souvent par l'absence que les princes regrettent la perte d'un dévoué serviteur ou d'un sincère ami. Le bon chevalier réunissait en sa personne deux dominantes qualités, la bienfaisance

et le désir d'être utile. L'affectation dont il m'a donné tant de preuves, le plaisir que j'éprouvais dans sa société avec les bons amis qui la partageaient, ont laissé dans mon cœur et dans mon esprit, une profonde estime et de bien tristes regrets. La tombe de M. de Broval est au cimetière de Neuilly, non loin de mon ancienne campagne. Aujourd'hui, que des circonstances d'adversité mettent une si longue et triste distance entre elle et moi, je ressens davantage encore la douleur de ne plus aller visiter de tems en tems cette tombe, qui renferme les restes du plus digne citoyen, du plus noble caractère, du plus fidèle ami.

Madame de Malet, chargée sous la direction de la Reine de l'éducation des princesses Louise, Marie, Clémentine était une personne dont le seul choix indiquait les rares qualités et les vertus précieuses. Comme M. de Broval, elle fut une véritable et tendre amie pour LL. AA. RR. Une sage religion, une charité parfaite, une simplicité modeste, un savoir étendu, un esprit persévérant, un dévouement qui ne se lassait jamais faisaient de cette femme distinguée la meilleure des gouvernantes, la plus utile institutrice, et il lui fallait toutes ces perfections pour continuer les inspirations, les

leçons données par la Reine à ses filles bien aimées.

M^{re}. de Malet a vécu assez long-tems, pour assister au mariage de la princesse Louise, aujourd'hui Reine des Belges, et à celui de la si regrettable princesse Marie; cette séparation lui avait causé une bien vive douleur, qu'elle exprimait souvent à son ami de Broval si digne de la comprendre.

Morte à Neuilly, M^{re}. de Malet est enterrée près de M^r. de Broval; il semble que leur constant dévouement à la famille d'Orléans, la pureté de leur coeur devaient encore se confondre dans cette dernière demeure comme leurs vertus, leurs pieux conseils aux jeunes princes, qu'ils aimaient tant, les réunissaient pendant la vie pour cette noble affection, ce religieux enseignement, modèle de toutes les bonnes qualités.

Chaque fois que la Reine des Belges et M^{re}. la princesse Clémentine se trouvent ensemble au palais de Neuilly, berceau de leur enfance, séjour de leurs premières années, elles n'oublient pas, d'aller seules et sans le dire porter quelques fleurs, cueillies par leurs mains, sur la tombe de la digne institutrice. Cet hommage, ce souvenir de S. M. et de S. A. R.

sont en même tems le touchant éloge de ces princesses et de l'éducation donnée par celle, qu'elles honorent et aiment si tendrement.

M^r. Oudard, que la mort a frappé jeune encore, était aussi l'un des plus zélés et des plus affectionnés serviteurs de cette auguste famille. Son premier protecteur, M^r. le baron de Laistre, ancien préfet à Chartres et à Versailles, l'avait pris pour secrétaire; mis à la retraite au retour des Bourbons, cet honorable fonctionnaire, auquel M^r. le duc d'Orléans demandait un jeune homme, capable de faire un bon secrétaire à sa femme, fut heureux de lui donner Oudard dont la conduite, les manières simples et l'excessive dévotion plurent à S. A. R. qui le nomma, en le laissant sous les ordres du chevalier de Broval, secrétaire de son cabinet. De cette place il parvint à celle d'administrateur du domaine privé, et pendant les premiers mois de la Révolution de Juillet il fut secrétaire du cabinet du Roi Louis-Philippe.

M^r. Oudard, sans avoir une instruction supérieure, trouvait dans la régularité de son esprit, dans sa droiture, dans son bon sens, dans sa rigidité à remplir ses devoirs, dans son attachement honnête, dans sa rigoureuse

probité toutes les qualités nécessaires pour répondre à la confiance qui lui était accordée. Formé à l'école de M^r. de Broval; comme lui il eut une grande reconnaissance pour les bontés multipliées, dont il était l'objet de la part de toute la famille royale. Homme modeste, ne désirant dominer que par les loyaux principes que M^r. de Laistre avait mis en pratique avec son concours et dans des circonstances difficiles, M^r. Oudard était pour la maison d'Orléans un fonctionnaire aussi précieux que désintéressé.

M^r. Lamy, secrétaire des commandements de M^{me}. la princesse Adélaïde avait succédé à son respectable oncle, M^r. Pyerre, attaché antrefois à l'éducation de Monseigneur le duc et de M^{lle}. d'Orléans; sous leur gouvernante, Madame de Genlis.

De bonnes études, une absence totale d'ambition, un respect profond, un humble attachement à S. A. R., une exactitude, peut-être même extrême, à remplir ses fonctions; un esprit très-fin, spirituel sous les dehors d'une grande simplicité font de M^r. Lamy un excellent et digne secrétaire. La sûreté de sa caisse avec ses idées de prudence excessive l'occupait beaucoup, et connaissant l'influence que j'avais

sur la plupart des grands criminels de la capitale, je le rendis un jour bien heureux, en écrivant, pour être collée sur la porte intérieure de sa caisse, cette note signée de mon nom: „Je recommande à tous les voleurs de ma connaissance de respecter cette caisse de mon excellent ami. Palais-Royal ce ...“ etc. M^r. et M^{lle}. d'Orléans, en visitant les bureaux de M^r. Lamy, avant 1830, rirent beaucoup de cette plaisanterie que le secrétaire des commandements ne croyait pas sans utilité en cas d'attaque nocturne à son cabinet, qui était au rez-de-chaussée à gauche dans la première cour du Palais-Royal.

M^r. Lamy, comme on l'a vu, n'a pas quitté cette habitation dans tous les tristes événemens qui suivirent cette époque, et lors des émeutes qui troublèrent la tranquillité de Paris. Sa fidélité, son dévouement, son sang-froid le dirigeaient toujours vers l'accomplissement des plus courageux devoirs.

A côté de cette bravoure deux choses au monde le feraient battre en retraite, abandonner même la famille royale, ce serait une couleuvre ou le choléra! J'aime M^r. Lamy autant que je l'estime, et depuis que je vis continuellement en voyage et loin de ma patrie, je

me souviens avec d'autant plus de plaisir de mes rapports affectueux avec M^{re} de Broval, Oudard et lui.

La marquise de Dolomieu, la comtesse de Montjoie, dames d'honneur de la Reine et de Madame, sont aussi depuis bien long-tems près de S. M. et de S. A. R., qui leur accordent une bienveillance particulière.

L'attachement de ces deux sœurs pour la maison d'Orléans, leur fidèle dévouement, la charité qui les anime pour secourir les malheureux, sur lesquels elles peuvent attirer de généreux regards, les rendaient dignes de la haute confiance de la maison d'Orléans, et de l'affection qui sont la récompense d'un zèle désintéressé, pure et si fidèle. Nous aurons occasion de parler de nouveau de ces dames.

MM^{rs}. Atthalin, de Rumigny, Beaudrand, d'Houdetot, Boyer, généraux aides-de-camp du Roi et des princes, sont aussi d'anciens et bien dévoués serviteurs qui, dans les émeutes et les moments de dangers, ont toujours payé de leur personne et risqué courageusement leur vie pour le service de Sa Majesté; de Leurs Altesses Royales et le triomphe des institutions constitutionnelles.

MM^{rs}. Camille Fain, de Boismilon, Asseline, Lassagne, Basset, Borel, Busson, secrétaires du Roi, des princes ou attachés depuis long-tems à l'administration de la maison royale, sont également aussi honorables que loyalement dévoués.

Mr. de Gérénte, successeur de M. Oudard, M^r. Duhem, Boudard, des forêts et du domaine privé, anciens fonctionnaires, rendent de bons services à Louis-Philippe et donnent chaque jour de nouvelles preuves de respectueux et bien constant attachement.

Mr. Fontaine, architecte du Roi et qui remplissait les mêmes fonctions auprès de l'Empereur, est aimé et estimé de toute la famille royale; on connaît les hautes capacités de Mr. Fontaine que rehaussent encore la supériorité de son esprit, sa franchise à dire ce qu'il pense, son indépendance à soutenir ses plans. Par ce noble alliage du talent, du dévouement toujours éclairé, de la fermeté de caractère artistique, Mr. Fontaine reste l'homme de la science, le conseiller savant, le fonctionnaire utile, qualités qui forment ensemble une espèce de dévouement, malheureusement bien rare dans les cours. Nous ne nous étendons pas sur chacun de ces derniers fonctionnaires, parceque

nous aurons occasion de les retrouver dans les chapitres suivants.

Mr. Jamet, directeur de la comptabilité de la maison d'Orléans, devint trésorier général de la couronne en 1830. C'était un dévoué et bien honorable fonctionnaire. Sa mort a été vivement regrettée par la famille royale, et toutes les personnes de l'ancienne direction du domaine privé.

CHAPITRE VIII.

LES MINISTRES ET LES DISGRACIÉS.

Les gens de la cour, grands ou petits, ne changent pas pour les ministres en faveur, ou les ministres en disgrâce leur habitude de n'aimer que ceux que favorise la fortune, et j'ai vu à ce sujet des changements subits d'opinions et de conduite qui me blessaient vraiment le cœur.

Voici les quelques faits dont je ne puis me dispenser d'appuyer ce que j'avance.

Au moment, où le parti doctrinaire, à la tête duquel on plaçait toujours M^r. Guizot, était en disgrâce, j'entendis répéter toutes les indignités, débitées avec tant de passion et d'injustice sur ce parti et son chef. Ayant été dix ans secrétaire général de la société de la morale chrétienne, sous la présidence de M^r. Guizot, je croyais devoir le défendre contre toutes les exagérations et les mauvaises actions dont

on l'accusait. Tantôt il était vendu à l'étranger, à l'ancienne famille royale, on ne pouvait sans la plus grande imprudence se fier à lui, se dispenser de le mettre en accusation, en un mot, le langage de la calomnie ne suffisait plus pour l'attaquer, il fallait créer de nouveaux mots, formuler de plus énergiques menaces.

„Jamais,“ disaient les courtisans, „cet homme ne peut revenir au pouvoir, c'est un jésuite politique, c'est toujours le voyageur de Gand, le ministre orgueilleux, vain, audacieux, vindicatif, non, jamais, jamais on ne peut sans folie le ramener au pouvoir. M^r. Thiers, voilà ce qu'il faut pour conduire les affaires de la France constitutionnelle, son esprit indépendant, sa haine de l'étranger, son dévouement non équivoque aux libertés publiques, le talent immense qu'il déploie à la tribune en font un homme d'Etat prodigieux, et on pourrait dire indispensable.“

Lorsque M^r. Casimir Périer était premier ministre, les mêmes flatteurs de toute puissance disaient de lui: „Il n'y a pas de plus noble et grand caractère. Sa fermeté tient en respect toute l'Europe. Son courage à dire la vérité, empêche le gouvernement personnel,

c'est le véritable ami de la Révolution de Juillet, et de plus c'est l'homme de l'avenir."

Mr. Laffitte, était-il président du conseil, ces mêmes adulateurs s'écriaient: „Le Roi est heureux d'avoir pour premier ministre l'ami du peuple, le généreux citoyen qui a risqué sa tête, sa fortune pour amener 1830. Savez-vous que le nom seul de Mr. Laffitte est une garantie de durée pour les libertés de la France, et celles de tous les royaumes qui vont nous imiter. Les Rois absolus tremblent dans leurs palais, et se trouvent bien heureux que nous ne reprenions pas les provinces du Rhin."

MM^{es}. le duc de Broglie et le comte Molé gouvernent-ils les affaires, oh! alors c'est encore mieux de ces mêmes et profonds politiques! „Pensez-donc," disait un noble comte de la cour, „que Mr. le duc de Broglie est d'une illustre naissance, qu'il a une grande fortune, une influence énorme sur toute l'aristocratie étrangère qui voit en sa personne l'assurance, que les institutions de la France resteront au point où elles sont! Mr. de Broglie est le gendre de M^{me}. de Staël, il est estimé de tous les pairs, son talent comme orateur et écrivain le place au premier rang de ceux qui consciencieusement parlent à la tribune nationale.

Mr. Molé est aussi un personnage haut placé, il a été ministre sous l'Empire, il connaît profondément les hommes et les affaires gouvernementales. Comme le Roi, il veut la paix, mais grande, honorable pour la France. Les ambassadeurs des nations étrangères l'estiment comme ils honorent Mr. de Broglie; au moins ce sont là des hommes d'une étoffe qui, par sa couleur grave et imposante, inspire à tous le respect, la considération, et avec cela on reste l'ami des bons esprits, des personnes honnêtes et sages."

Est-ce enfin Mr. Dupont (de l'Eure) qui est garde des sceaux, les courtisans lui reconnaissent une intégrité proverbiale, une conscience d'or pur, et c'est bien utile dans des temps où tout le monde veut des places et de gros appointements.

Mr. Dupin, a-t-il la présidence de la chambre: "Voilà un véritable ami de la dynastie, c'est l'ancien conseiller du duc d'Orléans, ses convictions politiques au moins sont entièrement conservatrices de la royauté de 1830; il conduit les débats avec une fermeté remarquable, c'est, il faut le reconnaître, un des hommes les plus utiles, les plus dévoués à la famille royale."

Les chambres, renversent-elles ces ministres, ce président de la chambre, les mêmes voix, les mêmes courtisans, dans les mêmes palais, dans le même tems, pour ainsi dire, s'expriment ainsi et je les ai entendu et plusieurs fois, sans cela je ne pourrais croire à tant de sottise, d'aveuglement ou de bassesse.

„Savez-vous que M^r. Guizot est un homme profond, probe et de la plus grande capacité, que sans le Roi et lui le monde serait en feu, car ce petit ambitieux de Thiers voulait absolument la guerre, aller audacieusement et sans raison planter le drapeau tricolore à Cologne et à Coblenze, reprendre les bords du Rhin, comme si c'était à nous. Après tout, que lui faisait une nouvelle bataille de Waterloo; il eût eu le tems de réaliser ses bénéfices du jeu de la bourse! cet homme est un écrivain passable, qu'il reste donc journaliste et encore avec conscience ce qui lui serait difficile!“

„Ce mauvais coucheur, cet altier Casimir Périer, toujours de mauvaise humeur, voulant être plus roi que le Roi, proposant à chaque conseil sa démission, comme s'il était un Napoléon indispensable, vraiment c'est trop fort, et Sa Majesté a bien fait de l'envoyer visiter ses mines d'Anzin, qui sont cause

que nos vins ne se vendent pas en Belgique. Cet homme n'est aimé de personne, il est vain, rempli d'amour-propre, il eût perdu la France!"

„Mr. Laffitte voulait rétablir ses affaires en favorisant la Révolution de Juillet, sans le Roi qui lui a acheté sa forêt de Breteuil le double de sa valeur, il faisait faillite et, pour le remercier, il est de l'opposition, comme si de pareils services ne devaient pas enchaîner par la reconnaissance. C'est par trop fort des ingrâts semblables, et Sa Majesté ne pouvait trop tôt renvoyer ce *citoyen* à sa caisse populaire de banquier, dans laquelle je me garderais bien de mettre un sou!"

„Mr. le duc de Broglie est, comme Mr. Guizot, un doctrinaire, mais grand seigneur et fier comme un pair d'Angleterre. C'est l'ancien régime déguisé en philanthrope abolitionniste. Il parle assez bien, mais c'est pour mieux cacher son jeu. Il est trop ami avec tous les nobles d'Angleterre pour être un bon Français, et si les Bourbons revenaient, il ne serait pas le dernier à dire, que la légitimité est une nécessité sociale pour le repos des nations."

„Mr. Molé, qui a toujours l'air du grand juge de l'Empire, ne peut être un bon ministre

à présent, car ses opinions sont contre tout ce qui est libéral et populaire, il ne comprend pas la puissance sans une obéissance aveugle du peuple, il fait semblant d'être revenu franchement aux idées de 1830, c'est pour attendre tranquillement le retour de celles du pouvoir absolu, dont certainement il est le très-discret amant, je déteste son air hautain et vindicatif ses lèvres pincées, son teint jaune, sa longue figure maigre, ses yeux noirs et durs."

"Mr. Dupont (de l'Eure), garde des sceaux de France, est en vérité un épicier honnête, bon père, bon époux, c'est le représentant du commerce de drogueries de la rue des Lombards, il n'a ni dignité ni noblesse. On rougissait de le voir venir au Palais-Royal mal habillé, crotté, comme un pauvre fournisseur, qui sollicite la pratique ou le brevet d'un des princes pour donner quelque crédit à son débit."

"Mr. Dupin, cette laide figure commune qui aimait tant à plaider pourvu qu'on le paie d'avance, avait l'air, en présidant la chambre, d'un magistrat échappé de son école mutuelle de village, et qui vient pour mettre à la raison une classe d'adultes de la méthode simultanée, sa sonnette était celle des frères ignorantins, son bureau l'estrade où les cahiers d'écriture sont cor-

rigés et où se signent les billets de contentement des élèves les plus méritants dans la lecture des discours, faits par d'autres d'une école un peu moins élémentaire que la chambre des députés."

Comme on le voit, les courtisans n'épargnent pas la disgrâce, mais ce qui est moins triste mais aussi curieux, c'est de voir arriver les nouveaux ministres lorsqu'ils se rendent au conseil. Les suisses, les valets ouvrent avec empressement les portes et saluent leurs Excellences avec grand respect. Quelquefois, malgré la défense faite, ils glissent une pétition au ministre dont dépend la faveur à laquelle *l'anti-chambre* daigue prendre intérêt, et toujours le ministre promet avec bienveillance et en effet, connaissant combien est puissante l'influence occulte des cours, il est rare, que pareille démarche ne réussisse pas. J'ai connu un simple valet de pied qui, par sa hardiesse à solliciter de tous ceux qui venaient chez le Roi, chez la Reine et même chez les princes et princesses, finissait par être un personnage dont la protection était plus efficace que celle d'un pair de France. Je lui ai vu obtenir pour ses protégés des places aux ministères de la guerre; de l'intérieur, dans les postes, au palais, et un

jour qu'il sollicitait ma protection pour une pétition du reste intéressante, je lui dis: „Mais savez-vous, que je suis moins heureux que vous dans mes démarches, j'ai demandé une place de surnuméraire aux finances, on me l'a promise et cependant mon pauvre solliciteur attend depuis plus d'un an.“ „Ah, Monsieur Appert,“ me répondit-il, „c'est que vous ne savez pas vous y prendre, donnez-moi son nom et je me charge d'obtenir une prompte solution.“ Effectivement deux mois après mon jeune homme était nommé.

Les ministres, tant qu'ils restent au pouvoir, sont les bien reçus au palais, et *dans tous les degrés* ils trouvent des solliciteurs, et par conséquent l'apparence de l'affection, de la bienveillance, mais le jour où leur autorité chancelle, les figures de la cour n'expriment plus déjà ce sourire perpétuel, cette espèce de salut qui est toujours accordé à la place et non à la personne. On commence alors à dire, en lisant le journal qui fait pressentir la chute du ministère: „Il est vrai que le discours d'hier à la chambre est maladroit, peu spirituel!“

Si l'Excellence arrive, les gens ne se précipitent plus, pour ouvrir les portes, ils marchent gravement comme le commissaire qui précède

les corbillards. Si l'ordonnance de changement est certaine, alors l'homme dont un regard était une faveur, pour le quel tout se pressait, s'inclinait humblement, est souvent obligé d'ouvrir lui-même la porte, de se débarrasser de son manteau et, s'il a avec lui comme à l'ordinaire son domestique, celui-ci, reçoit l'accueil glacial qui attend son maître dans les salons, précédants le cabinet du Roi. Une fois cette visite d'adieu faite, le tems n'efface pas assez vite les traces de l'adulation de la veille, l'ingratitude, la méchanceté, gardes fidèles des antichambres des grands, se chargent de marcher plus vite que le soleil pour calomnier, flétrir, attaquer les actions de l'ex-puissance ministérielle.

Les premières visites des ministres en fonction offrent aussi des observations curieuses. Quelquefois les majorités présentent au souverain des hommes qui n'ont pas l'usage de la cour, en sorte que leur embarras est visible, lorsqu'ils viennent recevoir le bien heureux ou fatal portefeuille (le titre dépend de l'ambition du candidat), des mains du Roi. Les gens de service, Messieurs les aides-de-camp qui souvent aussi ont des sollicitations à confier au bon vouloir des Excellences, font toutes les avances

gracieuses à l'astre du jour qui dispose en partie, quoiqu'on en dise, et ce sera toujours comme cela, des places, des honneurs, des grades, et à la cour, bien moins que dans la plus humble chaumière, le désintéressement l'abnégation de soi-même ne sont pas les qualités dominantes. Qu'on n'en soit pas surpris, car tous les vices, leurs persévérants ennemis, sont les souverains absolus des antichambres, malgré les vertus des augustes maîtres des palais, là le bien doit se convertir en mal et marcher sous le même drapeau, sans cela sa chute est inévitable, il sera chassé impitoyablement. Je voulais donc dire que les gens de service et Messieurs les aides-de-camp étaient fort empressés à tirer du premier pas maladroit le ministre, bon provincial qui au château, en débutant, est comme un homme jeté sur la glace pour essayer de patiner; être ministre de notre tems c'est en effet glisser continuellement et souvent malgré soi, sans pouvoir s'arrêter. Les stations de ce chemin sont les projets de lois qui peuvent nous forcer de borner là notre voyage, la chambre des députés étant le chauffeur de la machine, maître de la longueur de la route où nous pourrons enfin borner notre course.

La physionomie des ministres qui s'en vont

du pouvoir ne ressemble pas à celle de ceux qui arrivent, à l'inverse du conscrit qui est joyeux et gai, lorsque son remplaçant lui permet de rejoindre sa famille, le clocher de son village, les Excellences déchues n'aiment pas à se trouver avec leurs successeurs. C'est une scène qui est rare, mais que j'ai eu l'occasion une fois d'examiner et vraiment elle n'était pas sans intérêt. Le hasard seul en fut l'auteur, car en se rencontrant au grand salon, les anciens et les nouveaux ministres furent très-étonnés, et les gens du palais fort embarrassés, on eût dit une conspiration dont le résultat devait être une coalition contre les honorables du palais Bourbon, et l'huissier de service, qui avait annoncé, soit par erreur ou par une espèce de politesse, ces deux illustres visites sous le titre de *messieurs les ministres*, ne se doutait pas du trouble qu'il apportait dans leurs esprits.

Cependant le Roi, qui est toujours gracieux, a été si aimable pour les uns et les autres qu'ils se sont retirés tous ensemble, comme de bons amis, qu'ils n'étaient pas.

J'oubliais de mentionner la sollicitude dont ne manquent jamais pour leurs protégés les ministres qui s'en vont. De toutes les divisions des bureaux on leur apporte de nom-

breuses pièces à signer, et plus heureux que les morts qui ne voient pas l'exécution de leurs testaments, ces libérés du pouvoir ont la consolation de jouir de la distribution de leurs legs.

Quelquefois l'opinion publique attaque ce testament ministériel, mais malheureusement pour les caisses de l'Etat il n'y a pas de tribunal pour en prononcer la nullité.

CHAPITRE IX.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL PROTÉGÉ PAR LE DUC D'ORLÉANS.

„L'esprit de parti empoisonne tout ce qu'il touche,“ disait Mr. de Corbière. Cette vérité n'a jamais reçu une plus entière application que par les persécutions dont l'enseignement mutuel a été l'objet de la part du clergé et des ennemis de l'instruction du peuple sous la Restauration.

Mr. le duc d'Orléans, dont l'esprit éclairé dominait les actions, avait vu tout simplement dans l'enseignement mutuel une méthode pour apprendre plus promptement à lire, à écrire, à compter aux enfants indigents. Aussi Mad. la duchesse et Mademoiselle s'empressèrent-elles de fonder de ces institutions de concert avec Monseigneur. On organisa d'abord les écoles de Neuilly pour les filles et garçons, puis une école de filles, rue Coquenard à Paris,

l'école de Dreux, enfin on me chargea, ainsi que je l'ai déjà dit, d'établir celles de Dourdan, la Ferté-Vidame, Randan etc. etc.

Je choisis et installai les maîtres, et en fort peu de tems toutes ces institutions réunirent douze cents enfants qui reçurent l'instruction gratuitement. L'étude du dessin linéaire, du chant, fut introduite et les progrès très-satisfaisants. Madame la duchesse d'Orléans, dont on connaissait la piété, diminuait par son suffrage les clameurs des ennemis acharnés et aveugles de ce système d'enseignement. L'archevêque de Paris, M^r. de Quelen visita même un jour les écoles de Neuilly avec LL. AA. RR. et à sa grande surprise il reconnut, que la composition des tableaux et des livres de lecture était religieuse surtout, que les enfants donnaient toute satisfaction au curé de Neuilly, et qu'ils se distinguaient au catéchisme parmi ceux qui répondaient le mieux aux questions de cet estimable pasteur.

L'archevêque ne put s'empêcher de reconnaître la supériorité de la méthode, et la bonne direction religieuse. Les journaux publièrent ce résultat de la visite du prélat, mais comme le grand défaut du clergé de ce tems était de rester opposé à tout ce qui acquérait de la

popularité, certaines feuilles cléricales n'en continuèrent pas moins leurs injustes attaques.

L'école de Randan, fondée par la libéralité de Mademoiselle pour les pauvres de cette commune, pour laquelle S. A. R. a été une véritable providence eut aussi à lutter contre le clergé. A Dourdan le curé eut le bon esprit de reconnaître, que Monseigneur accordait un grand bienfait à la jeunesse indigente de cette ville, et cet excellent ecclésiastique a beaucoup concouru au succès du maître Mr. Sauvage que j'avais choisi et qui, ancien élève de mon école de St. Amand (organisée en 1816) a continué depuis à remplir avec zèle et intelligence ses fonctions.

Ce curé est maintenant évêque de Dijon, élévation qu'il était loin de prévoir. Je ne doute pas que son ancienne tolérance, sa charité, son instruction solide, ses manières simples et bonnes ne le fassent aimer et vénérer dans son diocèse.

Le directeur de l'institution de la Ferté-Vidame, Mr. Guillaume, ancien sous-officier, moniteur général de mon école favorite du troisième régiment de la garde royale n'a pas cessé, depuis que je lui ai fait confier cette fonction, de s'occuper avec talent et assiduité

de l'instruction de ses nombreux élèves, et je suis heureux d'apprendre qu'il a toujours répondu à mon attente.

Dépuis que je ne suis plus chargé d'inspecter et de prescrire tout ce qui avait rapport au matériel, à la distribution des récompenses que je fixais d'après des examens sévères, la liste civile du Roi, qui maintenant alloue les dépenses, ne paraît plus porter un grand intérêt à ces utiles écoles, les pauvres maîtres sont souvent abandonnés à eux mêmes, et c'est d'autant plus fâcheux et gauche que l'opinion, qui est malveillante pour la famille royale, ne manque pas de dire avec une apparence de raison, qu'une fois sur le trône de France, le Roi se soucie peu des fondations libérales, dues à sa générosité, lorsqu'il était duc d'Orléans.

Les courtisans ont encore ce travers que j'ai oublié au milieu de leurs nombreux défauts, c'est de ne jamais penser à l'effet défavorable de certaines mesures qu'ils prennent, sans égard aux interprétations dont elles seront l'objet et qui toujours s'attaquent aux princes et leur nuisent dans l'opinion publique. Les courtisans maladroits, égoïstes par habitude, ne couvrent pas même la personne royale qui,

d'une manière ou d'une autre, est toujours victime de leurs imprudences et de leurs mauvaises manies de vouloir tout faire, tout dominer, tout mettre sous leurs dépendances.

Je conseille à mon ancien collègue de la société de la morale chrétienne, M^r. le comte de Montalivet, de soigner davantage des écoles qu'il serait honteux de laisser tomber et mourir peut-être, pour faire place aux frères ignorants.

Je suis certain et j'en ai mille et mille preuves, que LL. MM. veulent conserver ces précieuses institutions auxquelles on ferait même parfaitement bien de joindre des salles d'asile et des crèches pour les plus jeunes enfants des pauvres.

Je ne crains rien pour les écoles de Randon, M^r. Lamy étant depuis la cessation de mes fonctions gratuites auprès de Madame la princesse Adélaïde, chargé de leur surveillance supérieure et de leur direction.

Je ne crains rien pour les écoles de Randon, M^r. Lamy étant depuis la cessation de mes fonctions gratuites auprès de Madame la princesse Adélaïde, chargé de leur surveillance supérieure et de leur direction.

CHAPITRE X.

DÉJEÛNERS DE MONSIEUR LE DUC DE CHOISEUL AIDE-
DE-CAMP DU ROI, GOUVERNEUR DU LOUVRE.

Les appartements du gouverneur du Louvre étaient (au rez-de-chaussée dans l'aile du palais donnant du côté de la rue St. Honoré) grands, bien meublés mais tristes. L'épaisseur énorme des murs les rendait semblables à ceux des vieux châteaux ou donjons de la féodalité. Mr. de Choiseul, qui savait relever les fonctions qu'il acceptait dans un but d'utilité publique, invitait tous les jours à déjeuner ou dîner l'officier, commandant le poste, Mr. de Jouy bibliothécaire, le commandant militaire du Louvre, et souvent même son adjudant du palais.

Mr. de Jouy qui m'honore de son amitié et qu'on retrouvera aux réunions du quai d'Orsay ne manquait pas souvent aux déjeûners des jeudis, et son caractère aimable, bon, spi-

rituel, les anecdotes de sa longue vie, passée au milieu de tous les hommes d'esprit et remarquables, de l'Empire surtout, rendaient intéressante sa conversation et faisaient affectionner sa personne.

Mr. Arnault, autre membre de l'Académie française, également mon honorable ami, avait eu une existence bien tourmentée, bien capricieuse. Beau frère de Mr. Régnaut de St. Jean d'Angely, si puissant sous l'Empereur, Mr. Arnault devait atteindre, surtout avec ses éminentes qualités, les plus hauts emplois, mais proscrit sous les Bourbons, obligé de s'expatrier en Belgique, ses intérêts en furent très-dérangés, et je l'ai vu à la Révolution de Juillet bien tourmenté et obligé de vendre une jolie habitation qu'il aimait beaucoup, située, si j'ai bonne mémoire, rue Labrùyère.

J'allai un jour le visiter et après avoir vu sa belle et curieuse bibliothèque, il me dit avec attendrissement, en me montrant un saule au milieu de sa cour: „Tenez, mon ami, voici un rejeton du saule qui est sur la tombe de notre Empereur à Ste. Hélène, comprenez si j'y tiens!“ Mr. Arnault, on le voit, avait la reconnaissance du coeur, le souvenir de l'attachement à une noble et si grande infortune, je n'en

parlerais pas, si ce n'était parmi les gens comblés des bienfaits des grands une rare exception. Les travaux littéraires de M^r. Arnault sont remarquables, mais ce que j'aimais surtout à lui entendre dire à mes diners du quai d'Orsay, sur lesquels j'aurai quelques détails à donner, c'étaient ses vers de l'exil, *sa feuille détachée* qui peignait si bien les douleurs du proscrit loin de sa patrie. J'étais à cette époque encore jeune, heureux, chargé de mille bonnes œuvres qui me réjouissaient le cœur, je ne prévoyais pas la perte de ma fortune, tout le monde, en raison de ma position à la nouvelle cour, me témoignait de l'estime et surtout un attachement bien empressé, je croyais à toutes ces illusions que la haute société de Paris prodigue si largement, et malgré tout cela, quand M^r. Arnault sur ma prière récitait cette charmante et mélancolique pièce de vers, je sentais dans mon cœur une tristesse dont j'aurais eu peine à m'expliquer la cause. C'était un de ces pressentiments que Dieu nous envoie quelquefois pour nous préparer aux épreuves qu'il veut nous faire supporter, c'était une sorte d'avertissement secret qui me disait: „Tu auras aussi tes mauvais jours, et comme cet ami tu vivras longtemps loin de la patrie.“

Mr. Arnault avait un genre d'esprit qu'on rencontre rarement, caustique bien spirituellement, et cependant toujours bon. Peut-être se fâchait-il trop fort contre les romantiques et surtout contre Dumas qu'il appelait *son nègre débarbouillé*, et lorsque je voulais avoir un refus bien net, je n'avais qu'à dire à Mr. Arnault: „Venez donc dîner chez moi samedi à Neuilly, j'aurai Balzac et Alexandre Dumas.“

Il me semblait que le gouvernement du Roi Louis-Philippe devait donner à Mr. Arnault des fonctions, dignes de son talent et de ses antécédents. J'en parlai à Madame Adelaïde qui, sans hésiter, me dit: „Bien certainement, il faut faire quelque chose pour Arnault, Mr. Appert; une place de bibliothécaire par exemple lui conviendrait-elle?“ C'était justement ma pensée, et je répondis à S. A. R. que Mr. Arnault serait bien heureux, en ajoutant: „Madame voudrait-elle bien lui accorder une audience à ce sujet?“ „Oui, Monsieur Appert, dites lui de venir, j'aime à soutenir les hommes aussi distingués, d'ailleurs c'est une dette qu'on doit acquitter le plutôt possible!“

En sortant du palais j'allai de suite porter cette bonne nouvelle à mon noble ami. Il vit Madame la princesse Adelaïde qui fut de la

plus grande bonté. Le Roi approuva le désir de sa soeur, je ne le laissai pas oublier, j'en parlais souvent à S. A. R., et cependant le ministre, qui nomme à ces places, ne permit pas l'exécution de vœux aussi augustes, et M^r. Arnault est mort sans avoir été remplacé!

Le fils de cet homme de bien est depuis 1830 préfet de la Meurthe, où son administration est appréciée de tous les partis, même du clergé, qui n'a plus, il est vrai, à sa tête le trop célèbre et fougueux évêque Forbin Janson.

Le duc de Choiseul aimait sincèrement M^r. Arnault, qui aux déjeûners avait des discussions malignes et bien intéressantes avec M^r. de Pradt, et souvent l'inconstant archevêque, qui oubliait ce qu'il devait à Napoléon, était ramené adroitement au moins à la tolérance sur les actes de la vie du grand Empereur, par le fidèle serviteur; mais cela avec un tact, un langage de si bonne compagnie qu'il ne pouvait choquer *Monseigneur*, auquel M^r. Arnault accordait toujours ce dernier hochet des archevêques et évêques de France.

Après avoir peint des caractères qu'on peut présenter pour modèles, nous devons aussi dire quelque chose de ceux qui ne sont pas des exceptions dans ce qu'on nomme bien à tort

la haute société, que j'appellerais, pour être plus vrai, la *basse société enrichie*.

Un jeudi l'un des convives du duc me paraissait d'une grande tristesse, et comme j'avais la sottise de l'estimer et respecter, de l'affectionner même, je le pris à part après le déjeuner dans un coin du salon, et voici notre conversation de ce jour :

„Permettez-moi, mon cher J.....t, de vous demander la cause de votre tristesse, vraiment elle m'inquiète.“ „Mon cher Appert, nous allons sortir ensemble, et je vous dirai tout ce qui m'afflige, mais vous n'y pourrez rien!“ Une fois hors de chez M^r. le duc, M^r. J. que cette confidence affectait vivement me dit : „Je viens de recevoir deux lettres, qui m'annoncent que les receveurs généraux de refusent de prendre les traites que je fais sur les marchands auxquels je vends les produits de mes usines, qu'ils ne paieront pas par conséquent mes dispositions sur eux. En raison des émeutes, de la position critique des affaires je ne puis trouver les fonds, pour payer mes obligations à la fin du mois, je n'ai plus que peu de tems, ma signature sera protestée, je n'ai donc qu'à me brûler la cervelle, et cela aujourd'hui, mon parti est pris, et puisque je vous confie mon malheur,

cher ami, promettez moi, de me justifier, si l'on m'attaque après ma mort dans les journaux!"

« Connaissant l'énergique caractère de M. J., je lui répondis. „Combien vous faudra-t-il donc?"

« Cher Appert, deux cent mille francs,“ me dit-il. „Eh bien, répartis-je, donnez-moi votre parole de ne mettre votre projet à exécution que demain soir, j'espère vous trouver cette somme et voici comment: J'ai mes entrées tous les jours, à toute heure chez le Roi au Palais-Royal, je sais, qu'il vous porte un grand intérêt, ainsi que la bonne Reine et Madame, je leur conterai votre position, leur demanderai de vous avancer cette somme pour six mois, et je serai votre caution, si cela est nécessaire. Pendant ce temps vous arrangez vos affaires et dans tous les cas j'emprunterai cette somme sur mes propriétés de Lorraine, et je m'en rapporterais à votre loyauté pour la rembourser à l'échéance convenue.”

« M. J. me serre les mains, est si ému qu'il ne peut me remercier, il me promet le délai de vingt-quatre heures pour l'exécution de son triste projet de suicide, je le quitte et me rends de suite au Palais-Royal, pour tenter ma démarche auprès des princes. Malheureusement ils venaient de partir pour Neuilly, je dis au valet de chambre de service

que j'avais absolument besoin de parler à S. M., et que je reviendrais dans la soirée ou le lendemain de bonne heure. Je rentre chez moi, cherchant un plan financier, qui me donne deux cent mille francs dans le courant de la semaine, je ferme ma porte à tous les solliciteurs de places et de secours dont j'étais assiégé, ainsi qu'on le verra, et je passe la journée la plus agitée. A huit heures, au moment où je m'habillais pour retourner au Palais-Royal, mon valet de chambre m'annonce un message de M^r. J. Je tremble d'apprendre que, ne comptant pas sur le succès de ma demande, il a mis à exécution le malheureux projet; je n'ose interroger le secrétaire qu'il m'envoie, enfin ce jeune homme me dit: „M^r. J. „ vous fait mille remerciements de ce que vous deviez demander pour lui, il n'en a plus besoin!“ Je ne laisse pas achever la phrase et je m'écrie: „Mon Dieu, que m'apprenez vous là, ce cher ami a donc mis fin à ses jours!“ Le secrétaire, qui ne savait rien de la conversation du matin, croit que j'ai une absence et, retenant bien respectueusement sa surprise, il répète ce qu'il vient de me dire en ajoutant: „J'avais l'honneur de parler à Monsieur Appert de M^r. J., qui est fort content ce soir, toutes ses affaires étant arrangées à son

entière satisfaction, il doit partir pour ses usines, revenir sous peu de jours pour les travaux de la chambre et il verra Monsieur à son retour! Je respirai enfin, et j'appris le lendemain par un de mes amis du palais, qu'une veuve, ayant une considérable fortune, avait eu connaissance de la désastreuse position de M. J. . . . et qu'elle lui proposait sa main et son très-lourd coffre fort qui payait toutes les dettes, en laissant encore plus de cent vingt mille livres de rentes. Il me tardait d'embrasser cet excellent ami, de jouir de son bonheur, d'assister à son mariage, je croyais que sa seconde visite serait pour moi, je me trompais, il ne m'a pas même invité à la messe de célébration de cette union, et jamais depuis il n'a daigné me dire, ni m'écrire un mot.

Jé dois même ajouter qu'au moment des désastres de ma fortune, j'eus besoin, étant loin de Paris de *mille francs*, j'écrivis à M. J. . . , qui avec ses places a bien maintenant près de deux cent mille livres de rentes, il ne m'a pas répondu!

Si j'avais demandé cette avance à un bague, je suis certain, que les malheureux, qui s'y trouvent, eussent bien vite pris sur leurs si-

modiques économies tout ce qu'il fallait pour trouver cette somme!

Je laisse au lecteur à juger, combien mon cœur a été blessé de ce silence; lorsque je pensais, que pour cette personne j'eusse emprunté deux cent mille francs! N'avais-je pas raison de dire, que la haute société n'est pas toujours aussi honnête, aussi dévouée, aussi reconnaissante que ceux qu'elle s'efforce de fouler aux pieds parcequ'ils n'ont pas d'or.

Le duc de Fitz-James, du noble sang royal d'Angleterre, était l'ami du Roi Charles X, et son aide-de-camp favori. A la chambre des pairs, chez le duc de Choiseul, comme dans les sociétés aristocratiques, ce grand seigneur avait toujours un langage franc, loyal et très-élevé de pensées. Il affectionnait tendrement le Roi, et je l'ai entendu gémir sur la marche du gouvernement, *qui le perdrait encore*. Cette prédiction de M^r. Fitz-James ne devait pas être long-tems à s'accomplir, et alors déjà les courtisans des Tuileries, ne trouvant plus M^r. de Fitz-James assez Royaliste, l'éloignèrent autant qu'il était possible de Charles X., auquel il disait avec une entière sincérité tout ce qu'il pensait des dangers de vouloir retourner aux idées retrogrades. A cette époque M^r. de Mar-

mier, gendre du duc de Choiseul, donna sa fille en mariage au marquis de Fitz-James, en sorte que les rapports des deux familles devinrent plus intimes. Ce jeune couple apportait chez M^r. de Choiseul, une gaieté aimable, et donnait aux réunions l'avantage de la présence de la marquise de Marmier, femme gracieuse et spirituelle.

Le marquis de Marmier, avait été long-tems attaché à la maison de l'Empereur, et j'aimais à l'entendre rendre justice aux gens de ce tems. Colonel de la première légion de la garde nationale de Paris, député, il payait de sa personne, chaque fois que des émeutes troublaient la capitale. Son attachement à la famille royale actuelle était sincère, désintéressé et même lui faisait peut-être trop oublier, qu'on peut aimer le Roi, sans toujours approuver ses ministres. M^r. de Marmier croyait, qu'un si grand nombre de personnes attaquant le pouvoir sans loyauté, il pouvait le défendre sans manquer de conscience pour chercher à balancer l'injustice des partis; c'était suivant moi une erreur, mais au moins elle prenait sa source dans un sentiment honnête et patriotique. Peu de tems avant sa mort M^r. de Marmier a été fait duc par le Roi Louis-Philippe.

Mr. Lépaule, petit homme fort original, que les caricatures comptent plusieurs fois dans leur rang, était le peintre du duc de Choiseul et de l'opéra, et à ce titre il venait presque tous les jeudis déjeuner au Louvre. Il fit un portrait du duc très-ressemblant, cependant d'une couleur trop *maladive*; c'était bien Mr. de Choiseul, mais au moment de mourir, ce que le talent incontestable de Mr. Lépaule pouvait éviter assurément.

L'artiste qui veut faire un portrait, doit choisir le moment, où la physionomie du modèle est impressionnée par les pensées, dominantes ordinairement son esprit. La peinture, tout en restant exacte, quant aux traits, doit avoir le mérite de saisir les nuances qui donnent à la figure la noblesse des impressions du cœur. Pour le paysagiste l'art consiste principalement à reproduire fidèlement la nature sous ses couleurs les plus séduisantes, avec les merveilleux effets des rayons du soleil, ou des sombres et mélancoliques lumières, d'une lune argentée, d'un ciel pure, parsemé de ses innombrables étoiles.

Les peintres oublient trop souvent, qu'ils ne doivent pas créer, car alors leurs tableaux resteront au-dessous des beautés de la nature,

prise tout bonnement pour modèle; se borner à puiser des inspirations dans la réalité et les beautés de l'ouvrage de Dieu, telle est la mission de tout artiste sage, et qui veut arriver à un succès durable.

Le comte Guilleminot, à son retour d'Espagne, où il avait été, ainsi que je l'ai dit, major-général de l'armée, exprimait sur le Dauphin toutes mes idées, et souvent aux déjeûners du duc on nous faisait causer de ce prince. Un jour, qu'on voulait attribuer à Mr. Guilleminot l'honneur de l'ordonnance d'Andujar, il répondit: „Messieurs, j'ai encore dans mes papiers le projet de ce document, écrit de la main de Mr. le duc d'Angoulême, je n'ai fait,“ ajouta-t-il en souriant, „que de le rendre un peu plus français, sous le rapport de la construction des phrases et de l'orthographe; on trouvera après moi cet écrit dans mon secrétaire.“

„Mr. le duc d'Angoulême,“ disait une autre fois le même général, „que j'ai vu tous les jours et dans toutes les positions pendant notre séjour en Espagne, était, je vous assure, beaucoup mieux que depuis sa rentrée en France. Jamais il ne demandait une injustice, son caractère, dominé par son bon coeur, l'empêchait

de donner un cours fâcheux à sa vivacité. Il souhaitait rétablir la tranquillité en Espagne, mais ne persécuter personne et encore moins livrer à la vengeance du gouvernement ceux qui étaient opposés à son système.

Le général Guilleminot causait avec abandon et bonhomie, il était simple et modeste, instruit et indulgent pour les fautes reprochées à ses compagnons d'armes, „car,“ disait-il, „les meilleures conceptions d'un commandant d'armée peuvent ne pas réussir, et quelquefois le hasard est un plus grand conquérant que tous nos calculs.“ Il disait aussi, en parlant du duc de Raguse, „c'était certainement le plus capable des maréchaux; ses plans de batailles témoignaient de son génie, de ses connaissances supérieures et cependant continuellement malheureux dans les dernières guerres de l'Empereur comme à la Révolution de Juillet, avec les meilleures intentions, il a toujours mal réussi. Le parti du peuple l'a eu en horreur, le Dauphin le croyait traître, l'Empereur est mort sans l'excuser, et aujourd'hui ce pauvre maréchal en est réduit à cacher son chagrin et presque sa honte à l'étranger. J'ai vu vingt fois à l'armée, et moi-même j'en ai tiré parti, des circonstances imprévues qui venaient en

aide à des projets, ou contre eux, avec des effets qu'il eût été impossible de prévoir. Gardons-nous bien, Messieurs, de juger trop sévèrement les événements, après qu'ils sont passés, parcequ'alors nous connaissons le *pour* et le *contre* que le résultat a constaté, ce qui n'a jamais lieu au moment même de la conception des plans ou des combats.

Le général Guilleminot, bienveillant, aimant, supérieur et sans prétention provoquait l'affection, et jamais on ne l'entendait raconter sans être intéressé, et sans l'estimer davantage.

M^r. le chevalier de Panat, le vieil ami du duc, véritable bibliothèque des réunions du jeudi, rendait le service à tous de donner les dates, les noms des anecdotes racontées, et souvent aussi il résumait, comme un président de cour, les débats des discussions, et c'était avec un esprit, un savoir toujours entraînants. Lorsque deux opinions discutaient et se trouvaient de la même force, M^r. de Panat faisait pencher la balance du côté de celle qu'il adoptait, mais toujours en donnant d'excellentes et spirituelles raisons. M^r. de Panat avait beaucoup lu, sa mémoire, fidèle comme son cœur, lui permettait d'appuyer de savantes citations toutes ses assertions, en sorte que c'était un

cours improvisé d'histoire, de littérature, d'observations fines et sensées, que toutes les conversations de cet homme de bien. Mr. de Panat, lors des grands débats des chambres faisait d'avance le calcul du nombre de voix, que réunirait tel projet pour ou contre son adoption; sa sagacité, sa connaissance parfaite de tous les hommes politiques et du pouvoir lui permettaient de prédire à l'avance le résultat des décisions parlementaires. Aussi MM^{rs}. le comte Molé, le général Foy, le baron de Barante, les ducs de Fitz-James, de Choiseul aimaient-ils à lui poser les questions qui s'agitaient dans le sein des commissions, ou aux séances des palais Bourbons et du Luxembourg, pour avoir ainsi un baromètre, indiquant l'avenir avec une parfaite et prévoyante exactitude.

Mr. de Panat contait avec un art qui rappelait la bonne école classique et charmait, sans jamais fatiguer; ses discours intéressaient et, sans épargner les épigrammes aux gens de cour qui avaient changé, suivant les règnes, d'opinions et d'amis, cet aimable conteur restait dans les limites de la sagesse et d'une éducation supérieure.

„Ces personnages,“ disait Mr. de Panat en nous les nommant, „sont heureusement con-

stitués, car leurs chagrins ne durent pas longtemps, et le plaisir du pouvoir les en console à l'instant même. Il lançait quelquefois, mais avec une adresse parfaite, des traits piquants à Monseigneur l'archevêque de Malines, qui les sentait et les dissimulait toujours cependant avec une feinte indifférence.

La plupart des hommes de cette galerie intéressante, MM^{rs} de Choiseul, de Fitz-James, de Marmier, Etienne, Arnault, Foy, de Panat, de Pully, Guilleminot, Bellini, de Nicolai, de Pradt, etc. sont morts et j'éprouve de continuels et vifs regrets de ces pertes irréparables pour mon cœur, car, à mon âge on ne remplace pas des amis, on ne fait plus que des connaissances. Voici encore quelques portraits d'assidus convives du jendi, chez M. le duc de Choiseul.

M. de C., employé long-tems à l'Etat-Major de l'armée, est fort connu. Il a beaucoup de décorations, peu d'esprit et, comme cela arrive souvent, une prétention outrée. Il veut toujours parler, il a tout vu, il connaît tout, il assistait à toutes les batailles de l'Empire. C'est lui qui porte sans cesse les grandes nouvelles à l'Empereur, il revient au milieu des balles ennemies, près des maréchaux qui

lui doivent la vie. Tantôt M^r. C... a sauvé une forteresse, l'honneur de tout un corps d'armée, il est consulté sur toutes les affaires importantes; aujourd'hui c'est Masséna qui réclame le concours de ses lumières, demain c'est Murat ou le prince de Neuchâtel, il est chéri du soldat, dont les vivres, les transports ne manquent pas, grâce à son zèle et à sa rare capacité. Sans M^r. C.... telle victoire n'était pas remportée, avec lui Leipsic, Moscou, Waterloo détruisaient à jamais les ennemis de la France, malheureusement il était en Espagne!

Ajoutez à ce bavardage sans fin un barbouillement de langage, une figure bête, et vous aurez l'esquisse du portrait de cet ennuyeux personnage. Ceci n'est pas une médisance de ma part, et pour preuve je dirai, qu'au moment de se mettre à table, chacun tâchait d'éviter son voisinage, et s'il y avait plus de couverts que de personnes présentes, on était certain de remarquer deux ou trois places vides près de M^r. C..., ce qui pour les convives en retard, obligés de s'y installer, justifiait le proverbe: *les absents ont tort*. M^r. de Choiseul, quoique d'une excessive politesse pour tout le monde, ne pouvait s'empêcher de dire souvent avec assez d'humeur: „Mais, Monsieur

de C..., laissez donc parler ces messieurs," ce qui voulait dire en raison de sa physionomie d'impatience. Mais pour l'amour de Dieu, mangez et taisez-vous!" J'avais le malheur d'être le favori de M^r. de C... Aussi dès qu'on l'annonçait au Louvre, j'avais soin de prendre un journal ou de m'approcher du duc de Choiseul, parcequ'alors il n'osait pas passer outre.

M^r. Gosse de Gorre, mon parent, député et président de la cour royale de Douai, conservait, malgré ses soixante-douze ans, une cordialité, une gaité, une très-amusante conversation, qui certes ne rappelaient pas *l'accusateur public d'Arras, le protégé de Robespierre, le confident de Lebon.*

Ses anecdotes sur ses collègues actuels de la chambre, sur les séductions des ministres, sur leurs sollicitations, pour obtenir un vote favorable à telle ou telle loi, étaient toujours écoutées avec une grande attention. Sa mémoire, jeune encore comme son esprit, lui fournissait une foule de souvenirs sur les anciens parlements, sur messieurs les gens de robe de l'ancien régime, et jamais il ne lassait l'intérêt. Aussi notre insipide parleur, M^r. C... ne pouvait pas le souffrir et, ignorant que

Mr. Gosse de Gorre était mon parent et que d'ailleurs je l'aimais beaucoup, il me disait un jour confidentiellement: „Savez-vous, que ce vieux Monsieur Gosse de Gorre ne me plaît pas du tout, il a toutes les préférences du duc, vraiment c'est trop visible; il se glorifie de lui avoir sauvé la vie à la Révolution, c'est possible, mais sa pensée était peut-être de se ménager, en cas de besoin, la protection d'un grand seigneur, ensuite tout cela ne devrait pas lui valoir toujours le privilège de la parole, quand on me laisse à peine dire bon jour, lorsque j'entre. C'est une partialité révoltante, mon cher, que vous devriez faire sentir au duc.“ „Mais, mon cher Mr. de C....“, répondis-je, „comment, voulez-vous que je me plaigne de la bienveillance qu'il accorde à mon cousin?“ Etourdi d'apprendre ma parenté, le pauvre Mr. C... balbutia: „Je ne savais pas que Mr. Gosse avait l'honneur de vous être allié par le sang, etc. etc.“ Je profitai de cette pause pour me sauver dans un autre salon!

Mr. de Choiseul mourut au Louvre, et j'assistai à son convoi qui fut célébré avec une grande pompe à St. Germain-l'Auxerrois. Le Roi, la Reine, les princes et princesses avaient

envoyé des voitures et des personnes de leurs maisons.

Je revis là, pour la dernière fois, réunis les convives du jeudi, que la mort n'avait pas moissonnés. Le corps du duc fut conduit à sa terre d'Houécourt dans les Vosges.

J'ai oublié de citer un dernier trait de la vie de M^r. de Choiseul, qui le vengera bien des attaques de l'esprit de parti. Lors de la loi d'indemnité des émigrés, il devait recevoir pour sa part une somme considérable, il demande la parole à la chambre des pairs et fait un discours remarquable contre cette loi. Que ceux qui le calomnient se conduisent ainsi en pareille occasion, alors nous leur donnerons le droit de le critiquer. On sait ce que sont les paroles, il faut maintenant des actes.

CHAPITRE XI.

LES DAMES D'HONNEUR DE LA REINE ET DES PRINCESSES, LES AIDES-DE-CAMP DU ROI ET DES PRINCES.

La Reine n'a jamais qu'une dame d'honneur et les princesses également, mais il y un nombre non fixé de dames d'accompagnement pour les promenades ou les voyages.

Ces fonctions sont extrêmement recherchées quoique les appointements soient peu élevés, mais pour la vanité que ne ferait on pas! Aller dîner au château à la table du Roi, suivre la famille royale dans ses voyages, à la campagne, au spectacle, assister à toutes les fêtes, passer pour avoir du crédit, en usurper quelquefois, pouvoir dire qu'on est dame du palais, trouver ainsi l'indiscrète occasion de parler aux ministres, de remettre des pétitions pour de jeunes et aimables militaires ou surnuméraires des administrations, aller souvent dans les carrosses de la couronne, tout cela n'a-t-il pas pour la

plupart des femmes, de Paris surtout, des attraitis irrésistibles. Après cela on peut être, pour ainsi dire, la protectrice de son mari et lui répondre s'il gronde sur les dépenses, sur la coquetterie, sur les mémoires des marchandes de modes: „Mais, Monsieur le comte, savez-vous que sans moi le ministre ne vous donnait pas d'avancement, que ma toilette est indispensable pour être convenablement à la cour; n'est-ce pas pour vous faire honneur que je désire paraître dignement, et puis qui obtiendra une bourse pour notre fils à St. Cyr! Comprenez donc, qu'en sollicitant cette admission, la bonne princesse donnera le trousseau, et qu'ainsi mes dépenses nous rentreront et vous vous plaignez, vraiment cher comte vous n'êtes pas raisonnable! Payez donc mes mémoires, ce ne sont pas des dépenses, c'est une avance de quelques mois!“

Il est aussi très-commode pour une femme mariée d'être attachée au palais parcequ'alors elle peut aller, venir, sortir, rentrer suivant ses caprices, et dire toujours au mari: „S. M. m'a fait appeler, la princesse allait à Neuilly et j'étais de service auprès de S. A. R.“ Comme un docteur ou un notaire, la dame d'accompagnement ne peut jamais être recherchée pour

sés faits et gestes par son digne époux; ainsi c'est une médecine homéopathique, elle libère de l'esclavage par un autre esclavage, seulement la dépendance conjugale ennuye, la servitude du palais donne l'occasion de s'amuser. Les dames d'accompagnement ont aussi la satisfaction d'amour-propre de devenir le canal qui conduit sur la table du cabinet de la Reine ou des princesses un grand nombre de demandes de faveurs ou de secours. Cela donne du relief dans le quartier où l'on demeure, on peut être attachée au bureau de bienfaisance et ne rien ôter de sa bourse pour se faire bénir du pauvre. Un peu avant l'heure du dîner une voiture, à la livrée rouge et brillante d'or, de la maison d'Orléans est à la porte; de la dame d'accompagnement, un grand valet de pied, beau garçon, qu'elle ne regarde pas toujours avec indifférence, l'attend dans son antichambre, lui met bien respectueusement son manteau sur ses belles épaules, descend devant elle, pour ouvrir la portière et la pousser avec toute la délicatesse dont ses longs bras sont susceptibles, sur les moelleux coussins de velours qu'elle doit honorer de sa pression.

Le portier de son hôtel, vous le comprenez, conte à toutes les commères du quartier que

Madame est la meilleure amie de la famille royale, qu'on ne peut s'en passer, qu'elle a une grande influence dans le gouvernement, que sans son appui le ministère serait changé, en sorte que toutes les grâces royales, et quoi qu'on en dise elles sont nombreuses, sont demandées pour son arrondissement à la dame du palais. Doit-on aller au spectacle, à un grand bal de la cour, le mari ne peut se dispenser d'augmenter les diamants de Madame, „car,“ lui dit-elle, „dans cette circonstance, mon bon ami, pensez donc que tout le monde a les yeux sur moi, et que demain vous seriez la fable de toute la ville, si votre femme était moins bien que cette ridicule M^{me}. . . . dont la position est tout bonnement celle que donne l'argent, elle serait bien heureuse de paraître plus que moi, dame du palais, comtesse, fille de marquis, et nièce de duc et pair; allons, mon cher ami, soyez aimable, ayez de l'amour-propre pour nous deux et achetez-moi chez Halphen une broche de brillants. D'ailleurs une fois payé, ce n'est pas perdu, et vous formez ainsi peu à peu, sans vous en douter, un capital qui dans des moments malheureux est souvent une précieuse ressource.“ Madame qui connaît la faiblesse de son cher

époux n'a pas attendu de le consulter pour faire apporter par son joaillier la broche désirée. Alors prenant un petit air bien tendre, d'une voix bien douce on dit au mari : „Tenez j'é vous connais si aimable pour votre femme qui est votre véritable trésor, que j'ai écrit à Halphen de m'envoyer cette parure, seulement elle est un peu chère, dix mille francs, c'est beaucoup!“

„Certainement,“ répond le comte, „voilà encore cinq cents francs de revenus d'absorbés, Madame,“ puis en faisant un gros soupir, il tire la somme péniblement de son secrétaire, et ce dont il ne se doute pas, c'est que la broche coûte trois ou quatre mille francs de plus que la dame du palais paiera sur *les économies de sa maison*.

La dame d'honneur d'une princesse est bien au-dessus des dames d'accompagnement. C'est elle qui fait les invitations, les présentations, donne les audiences, règle les dépenses de la toilette, de mille bagatelles. Elle a l'autorité d'une intendants supérieure et vit presque toujours dans la plus grande intimité avec les princesses. La dame d'honneur de la souveraine est encore dans une position beaucoup plus élevée. C'est en son nom et en celui de

l'aide-de-camp de service que se font les invitations de dîner chez le Roi, ou celles des bals et fêtes. La dame d'honneur reçoit souvent en audience particulière les personnes distinguées, qui demandent à entretenir S. M. Les présentations officielles sont faites à la Reine par la dame d'honneur; elle transmet fréquemment les ordres ou les réponses de S. M. Sa mission est de rester constamment auprès de la souveraine, de régler les dispositions prescrites par l'étiquette, les cérémonies des réunions nombreuses et des étrangers. Si l'on désire une audience de la Reine, il est convenable d'écrire à la dame d'honneur, qui alors prend les ordres et les transmet, surtout si ce sont des dames qui sollicitent cette faveur. Les dames d'honneur sont logées toujours dans les palais près des appartements de leurs maîtresses, qui, à chaque instant, les font appeler pour leur donner des commissions, des lettres à écrire etc. Madame la marquise de Dolomieu étant avant 1830 dame d'honneur de Madame la duchesse d'Orléans, a conservé la même simplicité qu'au Palais-Royal, elle n'a pas même un secrétaire pour ses écritures. La maréchale duchesse de Montébello, dame d'honneur de Marie-Louise, avait sous ses

ordres un véritable secrétariat des commandements et par le fait, elle ordonnait tout ce qui concernait les secours, les dépenses, les cadeaux etc. de l'Impératrice, c'était un petit ministère à diriger souverainement, car cette princesse ne s'occupait d'aucun de ces détails. Madame de Dolomieu a le même titre sans en remplir toutes les fonctions. Nous parlerons des attributions actuelles des secrétaires.

Les appointements de la dame d'honneur ne sont que de six mille francs par an, mais elle a son logement, le chauffage, l'éclairage, les voitures, la table royale, et très-souvent des présents, avantages qui représentent bien le double des appointements.

L'influence de la dame d'honneur est grande quand même, comme aujourd'hui, la Reine travaille beaucoup, parceque vivant continuellement au palais, près de la souveraine il y a mille occasions où elle peut servir ou nuire, sans admettre de sa part de partiales intentions pour telles ou telles personnes, et cependant les dames d'honneur, comme toutes les autres, ne sont pas des anges sans passion autre que celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Dans les cérémonies publiques, aux dîners,

au spectacle, à l'église la dame d'honneur n'est jamais éloignée de la Reine, et souvent elle accompagne S. M. dans son carrosse. A la Révolution de Juillet Madame la marquise de Dolomieu occupait ce poste éminent près de la Reine, Madame la comtesse de Montjoie, sa soeur, le même près de S. A. R. M^{me}. Adélaïde, et tout en rendant une entière justice au dévouement, au caractère honorable de ces dames, il me semblait que la nouvelle position de la famille d'Orléans exigeait un entourage autre que celui du Palais-Royal. Les noms glorieux ont conservé sur les masses une grande influence, et le luxe, la fortune que peuvent déployer ceux qui approchent les grands, ont toujours un bon résultat sur le peuple, qui d'ailleurs profite de ces largesses, de ces dépenses. J'aurais donc laissé le titre de dames d'honneur honoraires à Madames de Dolomieu et de Montjoie, avec les anciens avantages de leur position, elles eussent pu toujours venir dans l'intérieur du palais, visiter la Reine et les princesses, être traitées enfin comme d'anciennes amies de la maison, mais on eût tâché de confier ces deux importantes positions à des personnes comme Madame la maréchale duchesse de Montébello, Madame la maréchale

princesse de Wagram, ou toute autre femme de maréchaux de l'Empire, ayant une grande fortune et un nom bien connu du public. On a souvent dit, qu'il fallait une cour bourgeoise, que Louis-Philippe était un Roi citoyen; tout cela peut être utile à écrire dans les journaux, mais il est impossible de concilier les exigences de la dignité d'une royauté, comme celle de la France, avec ces formes de la rue St. Denis.

Jé sais bien que les goûts du Roi et de sa famille sont simples, qu'ils préfèrent une vie sans faste, sans cérémonies; mais placé sur un trône qui occupe l'un des premiers rangs dans le monde, il faut absolument, que ses ornements, si l'on peut employer cette expression, soient de la même architecture, du même ordre. Les hauts personnages, princes ou Rois étrangers qui viennent visiter la cour de France, ne sont pas, j'en suis certain, sans faire cette observation. Ainsi la Reine d'Angleterre dont les dames et les chambellans, écuyers, maîtres des cérémonies etc., sont tout ce que la noblesse, la richesse, l'importance politique ont de plus puissant, dans la Grande-Bretagne ne s'explique sans doute pas, ce simple et mesquin entourage du Roi et de la Reine des Français, et souvent on attribue à un motif d'ex-

cessive économie ce qui n'est que le résultat d'une trop grande bonté.

A l'occasion de ce que je viens de dire de M^{me}. Dolomieu, j'ai une preuve à donner de l'influence réelle des dames d'honneur et je rapporterai cette anecdote avec toute la circonspection que m'impose mon ancienne position auprès de la Reine et de M^{me}. la princesse Adelaïde. Peu après la Révolution de 1830 je fis un voyage en Lorraine, où m'appelaient souvent mes propriétés, alors tous les patriotes de Nancy, de Toul, de Bar-le-Duc etc., mes anciens amis m'exprimèrent leur chagrin, de voir les faveurs et les ménagements accordés aux Carlistes, qui faisaient ainsi perdre des partisans à la nouvelle royauté, sans se rapprocher franchement d'elle, et surtout sans renoncer à l'espérance du retour de la branche aînée. M^{me}. Adelaïde, lorsque je revenais de mes voyages me demandait, quelles étaient les opinions des provinces, si les esprits étaient favorables au gouvernement du Roi etc. Je répondis cette fois, comme toujours, la vérité et fis part à S. A. R. de l'observation que je viens de rapporter au sujet des Carlistes. Madame daigna répondre: „Ils ont bien raison, mon cher Appert, vos amis de Lorraine, je ne cesse de le dire,

jamais les Carlistes ne reviendront sincèrement à nous et aux idées nationales; ils prennent pour un motif de crainte et de peur de notre part ce qu'on fait pour eux; ils sont tous contre mon frère, ils donnent de l'argent aux Républicains pour chercher à nous renverser, ces gens-là sont incorrigibles et plus ou sera faible et tolérant envers eux, plus ils nuiront à la cause populaire que représente le trône actuel! Allez donc, sans dire que je vous en ai prié chez M^{me}. de Montjoie, lui conter tout cela, et voyez aussi après la marquise de Dolomieu, car elle ne cesse de répéter à ma soeur, à tort et à travers que les Carlistes ont les meilleures intentions, qu'il faut les ramener par la douceur et les prévenances, et la Reine est si bonne, si confiante, qu'elle croit ce que lui dit malheureusement, dans des intentions que je n'attaque pas, cette pauvre marquise, toujours en rapports, en relations intimes avec ces implacables ennemis de notre famille et des libertés de la France; puisque vous voyez tous les jours ma soeur, Monsieur Appert, dites-lui donc aussi bien franchement ce qu'on pense dans cette belle et patriotique Lorraine.⁶⁶

J'allai suivant le désir de S. A. R. chez M^{me}. de Montjoie, qui m'engagea aussi à voir

de suite sa soeur; M^{me}. de Dolomieu. Je fis, sans perdre de tems cette visite rue de Lille, où demeurait alors la dame d'honneur. Elle me reçut avec grand empressement, mais ne se rendit nullement aux opinions que je lui exprimais sur les Carlistes, les défendit chaleureusement, en ajoutant: „Monsieur Appert, gardez-vous d'entretenir la Reine de ces détails, c'est la tourmenter inutilement, vous ne pouvez rien sur ces importantes et délicates questions.”

Voyant que je n'avais, nullement impressionné M^{me}. de Dolomieu, à ma première visite au palais j'accomplis de nouveau le désir de Madame auprès de la Reine, et toute la pureté de l'âme et du cœur de sa Majesté l'empêchait de croire à la perfidie des Carlistes. Je regrette de ne pouvoir sans indiscretion rapporter les sublimes pensées de la Reine à ce sujet; c'était l'erreur sous les plus religieuses couleurs, sous les plus respectables illusions.*

Les aides-de-camp du Roi, devraient être des personnages importants, d'un nom fort connu

* Monsieur Gisquet, ancien préfet de police, dont je parlerai peut-être encore dit dans ses intéressants mémoires, qu'une grande dame de la cour le prenait pour un visionnaire, lorsqu'il signalait les menées des Carlistes.

à l'armée, et dans le peuple, car le dévouement que je me plais à reconnaître à MM. Atthalin, de Rumigny, Dumas, etc., leur attachement à la personne de S. M., leur bravoure lors des événemens qui pouvaient compromettre la vie de Louis-Philippe ne saurait s'oublier sans mauvaise foi, mais dans un tems comme le nôtre, après une Révolution qui remue tous les esprits, change tant d'existences, il faut, je le répète, s'entourer des gloires et des illustrations du pays. Le Roi se fiant avec justice à la fidélité des anciens serviteurs du duc d'Orléans, eût bien fait de récompenser largement leurs ancienne fidélité, peut-être même pouvait-il sans inconvénient les attacher aux princes, ses fils, mais il me paraissait politique et sage d'appeler aux fonctions d'aide-de-camp du Roi des Français, des généraux jouissant d'une grande position sociale et militaire. N'aurait-on pas dû aussi, en raison des faits d'armes si périlleux de l'armée d'Afrique, accorder comme récompense de si nobles services la place d'aide-de-camp à deux ou trois des généraux dont le soldat et la France avaient eu ensemble à célébrer la belle conduite.

M. le duc de Choiseul étant aide-de-camp du Roi m'exprimait en secret cette même opi-

nion, et souvent il ne se trouvait plus à sa place, lorsque M^r. Atthalin exerçait en sa présence la prérogative de premier aide-de-camp. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de chambellans, de maîtres des cérémonies, de maréchal du palais, l'aide-de-camp de service remplit alternativement ces fonctions, et ce que je disais de la critique, que ne manquaient pas de faire les grands étrangers, au sujet des dames d'honneur, s'applique à la maison actuelle du Roi. Je suis le premier à honorer et considérer les officiers qui la composent, mais je ne les crois pas d'un rang assez élevé. Les opinions sur la naissance, la fortune et la position sociale que je n'adopte pas, chaque fois que j'en suis le maître, me paraissent encore puissants dans le cas dont il s'agit.

Lorsque M^r. Atthalin a été chargé de porter à l'Empereur de toutes les Russies, la lettre de Louis-Philippe, qui lui annonçait son avènement au trône, ce souverain n'aura-t-il pas été frappé de voir cet ambassadeur extraordinaire dont le nom, la gloire, l'importance lui étaient inconnus, et dans la disposition d'esprit qu'on connaît à ce prince, il est permis de croire, que sa froide réponse, que la hautaine réception faite à M^r. Atthalin, réception obte-

nue avec difficulté ont été causées par la présence d'un envoyé sans importance publique. Bien certainement les ducs de Mortemart, de Broglie, de Choiseul, pairs et nobles anciens, offraient de plus favorables chances pour le succès de cette ambassade. La branche aînée au contraire avait le défaut d'attacher une trop exclusive importance à la noblesse, et bien souvent ce travers a été bien préjudiciable aux intérêts de la France, et à cette famille surtout de 1814 à 1830. Elle savait cependant si bien, quel empire les noms populaires avaient sur l'esprit public, qu'on refusa au duc d'Orléans qui le demandait, de prendre pour aide-de-camp le général Foy, député d'une si grande influence morale. Enfin nos raisonnements ne changeront certainement rien à ce qui existe, revenons donc aux attributions de ce grade. Les demandes d'audiences, de présentations, doivent être adressées à Monsieur l'aide-de-camp de service près Sa Majesté, alors il prend les ordres du Roi et répond en son nom aux solliciteurs.

Les aides-de-camp de service vont souvent chez les ministres ou grands dignitaires, pour transmettre des ordres, des avis, même pour savoir des nouvelles des personnages malades. Ils remettent aux courriers ou valets de chambre

les lettres ou dépêches à faire porter. Ils font les invitations aux bals et fêtes avec la dame d'honneur de la Reine; ils accompagnent le Roi dans ses voyages ou promenades, paient alors ses dépenses extraordinaires, prennent les pétitions, présentées à Sa Majesté dans ses courses, et les renvoient au cabinet, dont le chef est aujourd'hui M. Camille Fain. Lorsque le Roi accorde des audiences particulières, ou reçoit des députations, ce sont les aides-de-camp qui introduisent auprès de S. M. Ces messieurs ont l'honneur de manger, lorsqu'ils sont de service, à la table royale. Ils reçoivent les appointements de leurs grades du ministère de la guerre, et le Roi y ajoute un supplément convenable. Ces messieurs transmettent souvent les ordres à donner pour les voitures et chevaux nécessaires au service du Roi, ce qui est un détail demandant beaucoup de soin.

Les aides-de-camp sont souvent de bons protecteurs, car, parlant chaque jour dans l'intimité au Roi, à la Reine, aux princes et princesses, s'ils ne peuvent pas toujours servir, ils ont un dangereux moyen de nuire, mais les officiers, qui composent aujourd'hui cette partie de la maison du Roi, sont d'un caractère hon-

nété, probe, et je les crois tous incapables de mal employer leur crédit.

Les aides-de-camp accompagnent le Roi dans sa voiture, ou à cheval, lorsqu'il se rend aux chambres, aux revues, aux cérémonies publiques, c'est une espèce de petite garde personnelle, bien dévouée, très-vigilante et souvent fort utile à S. M.

J'aimais beaucoup le général Eynès, qui eut le nez emporté lors de l'explosion de la machine de Fieschi. Cet ancien aide-de-camp du maréchal Ney avait vécu sous la Restauration, qu'il ne voulait pas servir, dans la position la plus modeste, mais s'étant courageusement conduit à la Révolution de Juillet, il fut nommé aide-de-camp du Roi. C'est aussi par la même occasion que M. Boyer, sous-inspecteur des forêts du duc d'Orléans avant 1830, est parvenu au grade de général, aide-de-camp de M. le duc de Nemours.

Je dirai, après avoir exprimé toute ma pensée sur la position publique, nécessaire à la fonction d'aide-de-camp, que j'ai une véritable estime, et même une ancienne affection, pour M. Atthalin, les comtes Baudrand, de Rumigny, d'Houdetot et général Boyer. Je ne parle pas

des autres aides-de-camp, n'ayant pas eu l'honneur de les connaître particulièrement. Il y a aussi à la cour actuelle un premier écuyer, M. le marquis de Strada, avec lequel j'étais fort lié autrefois. Son fils est écuyer, chargé sous ses ordres du service ordinaire, qui exige une grande surveillance. Avant 1830 c'était M. le vicomte de Chabot qui remplissait les fonctions de premier écuyer de Monseigneur le duc d'Orléans. Madame la vicomtesse de Chabot appartenait à une grande famille d'Angleterre; ses manières, comme celles de son mari, se ressemblaient des habitudes aristocratiques de la Grande-Bretagne, aussi comme le comte de Flahaut, mari d'une Anglaise d'un nom *considérable*, ils n'ont pu s'accomoder aux usages bourgeois du nouvel entourage; et je crois qu'ils se sont retirés du palais.

J'oubliais de parler des officiers d'ordonnances du Roi et des princes, qui sont choisis parmi les officiers les plus distingués de l'armée active, mais ils ne restent en cette qualité auprès de S. M. et de LL. AA. RR. que deux ans, je crois, puis ils retournent dans les corps, avec le grade supérieur à celui qu'ils avaient en recevant cette mission temporaire.

C'est une excellente institution, parcequ'ainsi un grand nombre d'officiers approchent tour à tour la famille royale, apprennent à connaître ses vertus privées, et reportent dans leurs régiments l'opinion favorable, qu'ils conçoivent tous de tant de perfections et de bontés réunies. Les officiers d'ordonnance sont des sous-aides-de-camp, remplissant les mêmes devoirs que ceux dont nous avons fait la description, moins les petites commissions particulières qui restent confiées aux aides-de-camp.

CHAPITRE XII

ÉDUCATION DES JEUNES PRINCES DE LA MAISON

D'ORLÉANS.

Pour faire ressortir les avantages de l'instruction, que reçurent dans les collèges les ducs d'Orléans, de Nemours, le prince de Joinville, les ducs d'Aumale et de Montpensier, nous dirons quelques mots de celle, commencée en France pour M^r. le duc de Bordeaux.

Mr. de Damas, après Mr. le duc Mathieu de Montmorency, avait été nommé gouverneur de S. A. R. Mr. l'abbé Tharin, évêque de Strasbourg, précepteur, MM^{rs}. de Barande et l'abbé Martin sous-précepteurs.

Au moment de ces choix, la France entière se prononçait énergiquement contre ce qu'on nommait le parti prêtre ou les jésuites, et justement Charles X, comme pour narguer la Nation, entourait son petit-fils, qui devait lui succéder, de personnes sans doute honorables,

mais dont les opinions politiques et religieuses surtout devenaient un drapeau anti-national. J'ai connu MM^{rs}. de Barandé et l'abbé Martin, qui m'ont demandé à visiter ensemble les prisons de Paris, pour en prendre une idée exacte, „afin,“ disaient-ils, „de tirer parti de cette instruction dans leurs leçons au jeune prince, et habituer ainsi son esprit et son cœur à la pitié, à la compassion.

A cette époque les journaux s'emparèrent de cette innocente tournée dans les prisons, les uns la louèrent, les autres crurent, que j'avais été dupe d'un faux semblant d'intérêt, qui n'avait pour but que de me compromettre vis à vis des hommes de mon opinion. Quoiqu'il en soit, je dois dire pour être juste, que M^{rs}. l'abbé Martin et de Barandé me parurent avoir les meilleures intentions, et les vues les plus charitables.

Pendant que l'héritier de la couronne de France recevait, ainsi que nous venons de le dire, un entourage qui ne pouvait inspirer de confiance pour l'avenir, les fils du premier prince du sang acquéraient bourgeoisement et depuis long-tems déjà, à l'approbation générale, une bonne instruction, et une éducation supposée avec juste raison en rapports, avec les

progrès de la société française, en sorte que la branche aînée, sans utilité comme sans sagesse, donnait impolitiquement des défiances au pays même pour l'avenir, tandis que le duc d'Orléans, qui ne paraissait pas appelé au trône, et par conséquent entièrement libre, présentait avec une sage prévoyance des garanties libérales, attestant ses sentimens patriotiques et sa volonté d'identifier sa race avec la génération de l'époque.

Chaque jeune prince avait son précepteur, qui lui servait de répétiteur, puis tous les matins une voiture très-simple les conduisait à l'heure de l'ouverture des classes, au collège, et là, placés au milieu des autres élèves, sans aucune préférence, ils suivaient les cours, su-
bissaient les examens. On les mettait en retenue, s'ils ne travaillaient pas, leurs camarades et les professeurs restaient envers eux comme pour tous les autres élèves, pendant les récréations et les leçons, et si les princes se distinguaient par leur assiduité et de rapides progrès, Monseigneur le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans permettaient, qu'ils invitassent leurs meilleurs amis, pour passer la journée du jeudi ou des fêtes, à Neuilly. De cette manière LL. AA. RR. se formaient aux liens de la so-

ciété, à ses exigences et apprenaient que le savoir, le bon caractère, l'amabilité sont des qualités précieuses pour les princes comme pour les autres citoyens. Ils voyaient que l'autorité du professeur, la discipline, le travail, l'obéissance leur demandaient comme à tous de leur âge, soumission, zèle et persévérance. L'émulation, l'amour-propre, qui dans toutes les sociétés produisent d'heureux résultats sur la conduite des hommes, les encouragements des augustes parens, excitaient chez ces jeunes princes, d'ailleurs doués d'heureuses dispositions, l'envie de gagner par leur mérite réel les applaudissemens publics, le véritable attachement de leurs condisciples. La distribution des prix arrivait enfin, jour bien heureux, bien désiré, et une impartiale justice après des examens publics et communs à tous les élèves du collège reconnaissaient, que le duc de Chartres, le duc de Nemours, le prince de Joinville, etc. avaient obtenu tels ou tels succès.

Toute la famille d'Orléans se rendait à cette intéressante solennité, et placée au milieu des autres parens, c'était le nombre des couronnes, remportées par les jeunes princes qui la distinguait et attirait les regards et l'attention de tout l'auditoire. Au milieu de

cette belle jeunesse de toutes les positions sociales, de cette joie des mères, de ces bruyantes acclamations qui justifiaient une seconde fois le choix des maîtres, une auguste fille de Roi, une princesse adorée, une si bonne mère, Madame la duchesse d'Orléans ne pouvait retenir des larmes de douce satisfaction, et alors toute l'assemblée ressentait ce qu'éprouvait ce cœur emblème de toutes les vertus. Les couronnes gagnées ainsi par l'étude, étaient un trésor, promettant la prodigalité d'un avenir intellectuel, et Madame la duchesse d'Orléans ne laissait à personne le soin de les recueillir, et à Neuilly, dans ce palais, berceau de ses bien aimés enfants, près de sa chambre à coucher, une galerie privée contient toutes ces palmes d'un pacifique triomphe, qui en assure tant d'autres, aux vainqueurs ! Là, chaque couronne est placée suivant les dates de ces touchantes distributions. Le nom du royal écolier, celui de la classe, le genre d'instruction, indiquent à ceux qui sont admis dans ce sanctuaire de l'émulation, que la qualité de prince passe après celles que donne une bonne et fructueuse instruction.

Aujourd'hui, que le duc de Chartres n'est plus, combien ces précieux et religieux souve-

nirs sont-ils chers à la Reine Marie-Amélie. Ah! je suis bien certain que S. M. les contemple souvent en priant le Seigneur, ils sont désormais une relique et, ainsi que je l'ai déjà écrit, c'est la mosaïque de l'éducation de ses fils, une couronne que les partis ne peuvent atteindre et dont la garde est l'intelligence, l'avenir, le progrès, l'existence, le tems! Il n'est pas besoin de comparer les résultats d'une instruction individuelle, solitaire, car en écartant même la tendance des idées qui devaient présider à l'éducation du duc de Bordeaux, il eût été loin de jamais être excité au travail, aux méditations sérieuses par les cours de ses estimables précepteurs, autant que par les leçons communes.

Je crois qu'il en est de l'instruction individuel, comme de l'emprisonnement de la cellule, dans l'un et l'autre cas le coeur reste ou devient égoïste, l'émulation et un raisonnable amour-propre ne se développent pas, l'esprit ne prend qu'avec fatigues et peines son essor vers de hautes pensées, l'imagination n'est dominée que par une puissance, qui use et lasse, parcequ'elle se crée tout entière à nos seuls dépens, qu'elle ne reçoit rien des autres intelligences de son âge, et l'habitude de ne pas

donner davantage au monde, laisse toutes les facultés endormies, et souvent leur retire tout espoir de réveil. De même le pauvre prisonnier du régime Américain, privé de consolations, de soins, de toute société humaine devient vindicatif à l'exemple de ses geôliers, prend en haine le monde qui lui refuse même la pitié, et si la mort ne veut pas le délivrer de cette barbare captivité, sa libération sera désormais un va-tout, une dernière partie dont le crime sera l'enjeu, le résultat le meurtre et l'assassinat.

Puisque ce chapitre me donne l'occasion de parler de l'éducation des princes, j'indiquerai encore d'autres objets que les sciences, qui devraient, il me semble, en faire partie essentiellement.

La misère des enfants indigents, les privations qu'ils endurent, seraient pour les jeunes princes un tableau qui laisserait d'utiles traces dans leur esprit. Je voudrais les conduire aussi dans les hôpitaux, dans les prisons partout où il existe des êtres malheureux, et je leur accorderais comme récompenses de leur progrès, d'une bonne conduite la faveur de secourir quelques infortunes, qu'ils choisiraient eux-mêmes au milieu de celles qui pendant nos visites les frapperaient davantage. Je vou-

drais leur faire comprendre, que payer la petite pension d'un orphelin, se charger de l'éducation d'un enfant abandonné, habiller un pauvre vieillard, acquitter le loyer d'une famille nombreuse et laborieuse, c'est autant de palmes que l'esprit, le cœur reçoivent avec bonheur. J'aurais toujours en vue de conduire mon élève par la main, pour ainsi dire, sans contrainte et toujours comme encouragement de son assiduité vers l'application des préceptes de l'évangile. Son âme s'inspirerait du bien, de la charité, de l'amour du prochain, et lui laisserait ainsi pratiquer la religion par les bonnes oeuvres. Alors, les années, les circonstances, sa naissance le rapprocheraient-elles du trône, lui poseraient-elles la couronne sur sa tête, il connaîtrait le malheur pour l'adoucir, les souffrances de la captivité, pour les rendre moins cruelles, les pauvres pour s'occuper des institutions, qui peuvent en diminuer le nombre, et lorsque le cœur d'un grand est bon en même tems, que son esprit est éclairé, la bienfaisance devient une salubre et pieuse préoccupation, qui lui offre mille charmes.

Je tâcherais d'apprendre à S. A. R., que Dieu ne donne les richesses, la puissance que comme un dépôt, dont on doit chaque jour

faire un utile emploi; et que, si nous sommes plus élevés, c'est pour mieux voir les malheureux et toujours les secours.

Les princes ont tant d'occasions de provoquer et de faire le bien, qu'il ne leur manque souvent que d'y penser; et c'est à ceux qui les entourent, qu'il appartient de remplir ce devoir.

La Reine des Français n'oubliait pas d'habituer ses enfants aux bonnes oeuvres; et nous aurons occasion au chapitre des secours royaux de donner sur cette sollicitude des détails intéressants.

Dans la maison royale de France les précepteurs, l'éducation des princes terminée, deviennent secrétaires de leurs commandements. C'est une honorable manière de remercier ces professeurs, qui en même tems, connaissant parfaitement le caractère de leurs anciens élèves, peuvent encore leur rendre de grands services,

et leur en faire de nouveaux. Ils leur rappellent les devoirs qu'ils ont contractés, et leur font sentir la nécessité de les remplir. Ils leur font connaître les personnes auxquelles ils doivent s'adresser, et leur font sentir l'importance de leur mission. Ils leur font sentir la nécessité de leur mission, et leur font sentir l'importance de leur mission.

CHAPITRE XIII.

CABINETS DU ROI, DE LA REINE, DES PRINCES ET PRINCESSES.

Lors de la Révolution de 1830 M^r. Oudard fut nommé secrétaire du cabinet du Roi, mais une influence, que je n'ai jamais connue, mit dans l'idée S. M. qu'il était convenable de choisir un autre premier secrétaire, et on désigna pour cette place M^r. le Baron Fain, qui avait eu le même titre et les mêmes fonctions auprès de l'Empereur Napoléon. M^r. Oudard, quoique sans ambition, ne devenait pas sans déplaisir deuxième secrétaire. Cependant ayant conservé le secrétariat des commandements de la Reine, administrant le domaine privé, il comprit que sa part d'influence laissait encore sa position extrêmement belle. J'allais presque tous les jours à cinq heures au cabinet du Roi, pour chercher Oudard et dîner avec lui, et je me souviens de l'encombrement des

papiers, pétitions, lettres qui se réunissaient chaque jour à cette importante direction. Le premier secrétaire, était gracieux, aimable et gai, et son excellente santé ne pouvait faire présager sa mort si prochaine.

Tous les jours un rapport de la police, destiné au Roi était remis au cabinet, et j'en ai lu quelques-uns de bien curieux. Les révélations, les noms *des dénonçants* et *des dénoncés*, les motifs secrets de ces rapports, dangereux arsenal de calomnies et souvent de méchantes suspicions, de haines, de vengeances m'indignaient toujours et ce qui me surprenait davantage, c'est que les dénonciateurs étaient certainement plus à craindre, plus pervers que les accusés. Tous les rangs de la société y avaient part, aussi bassement les uns que les autres, et en mettant au hasard le doigt sur un nom, on était certain de tomber sur un être méprisable. Le nombre des lettres, demandes et pétitions adressées au commencement du règne de Louis-Philippe à la famille royale dépassait assurément mille à douze cents par jour, et dans ce nombre considérable une cinquantaine seulement étaient intéressantes. Les secrétaires du cabinet renvoyaient à chaque division

de la liste civile, du domaine privé, ou des forêts, aux divers ministères, cette énorme correspondance. Ce qui concernait les ministères était adressé à chacun et une circulaire imprimée, conçue à peu près en ces termes, accusait réception à chaque solliciteur :

„Le secrétaire du cabinet du Roi a l'honneur de prévenir M.... que sa pétition du... a été renvoyée par ordre de S. M. à Monsieur le ministre de... dans les attributions duquel rentre cette demande.

„J'ai vu beaucoup de ces pétitionnaires, qui me disaient naïvement : „Comprenez vous, Monsieur, que le ministre ne me donne pas de réponse, lorsque le Roi lui-même lui envoie ma pétition!

„Le secrétaire du cabinet a sous ses ordres une grande direction appelée le secrétariat, c'est le très-estimable M. Lassagne (depuis de longues années attaché à la maison d'Orléans) qui en est aujourd'hui le chef. Cet ancien et bien dévoué serviteur de la famille royale, n'a pas toujours été apprécié depuis 1830, comme il en avait certainement le droit.

„Tous les hommages de livres, de brochures, demandes de souscriptions, de secours, de dédicaces, la correspondance privée du Roi, sont

dans les attributions du cabinet de S. M. et donnent beaucoup de besogne au secrétaire. Depuis la mort du baron Fain c'est son fils, autrefois attaché aux bureaux de M. de Broval, qui remplit cette haute mission de la confiance royale. C'est lui aussi qui prévient les ministres des réunions des conseils, que doit présider le Roi. *Il est occupé de tout.* Les occupations de sa Majesté sont si nombreuses, que la Reine, qui, ainsi qu'on le verra, n'a pas non plus un moment de libre, se charge pourtant d'examiner, décider, régler, ordonner tout ce qui a rapport aux affaires personnelles de la maison, sans entrer pourtant dans les attributions de l'intendant de la liste civile M. de Montalivet. Ces détails se multiplient à l'infini et je ne sais en vérité comment sa Majesté peut suffire à toutes ces exigences. La position de secrétaire du cabinet du Roi est l'une des plus recherchées, et qui demande le plus de confiance de la part de sa Majesté, car toute sa correspondance privée, ses opinions particulières sur la politique, les ministres, les hommes publics sont nécessairement connues de son secrétaire. M. Camille Fain, à l'exemple de son père, est simple, d'un commerce facile et extrêmement discret, exact à répondre, franc

et obligeant. Pour mon compte j'ai toujours eu à me féliciter de mes rapports avec lui, et aujourd'hui encore, malgré mes longs voyages à l'étranger, si j'ai parfois, ce qui est bien rare, quelque chose à transmettre à LL. MM., j'aime à le prier d'être mon intermédiaire. Le secrétaire du cabinet est toujours logé près de sa Majesté, qu'il suit dans ses voyages en continuant le même travail au cabinet royal. Le baron Fain, entrant au service de Louis-Philippe, avait pris pour garçon de bureau, un brave serviteur de l'ancien cabinet de Napoléon, qui l'avait suivi à l'île d'Elbe.

Le cabinet de la Reine est à peu près organisé de la même manière, mais ses attributions sont beaucoup moins nombreuses. Le cabinet de Madame la duchesse d'Orléans a pour secrétaire M^r. Asseline, autrefois attaché aux bureaux de MM^{rs}. de Broval et Oudard. Le cabinet du comte de Paris est celui de Monseigneur le duc d'Orléans, c'est M^r. de Bois-milon, son ancien et si attaché précepteur, qui en est secrétaire. Personne n'était plus digne que lui d'occuper ce poste éminent où il pourra encore rendre de nouveaux et dévoués services au fils de son si respectable et noble élève. MM^{rs}. les ducs de Nemours, prince Join-

ville; ducs d'Aumale, de Montpensier, les duchesses de Nemours, princesse de Joinville ont également chacun un secrétaire chargé de leurs commandements.

Le cabinet de Madame la princesse Adélaïde a pour secrétaire Mr. Lamy, dont j'ai déjà parlé, et qui, je le répète, ne peut assez être loué et apprécié pour son zèle, sa rigoureuse exactitude, son désintéressement, vertus si rares à la cour, et même dans le monde ordinaire. Au chapitre des secours nous devons expliquer les attributions des secrétaires de commandements, dans cette difficile partie de leurs devoirs.

CHAPITRE XIV.

LES DÉTENU POLITIQUES DEPUIS 1830.

Les révolutions comme des maladies dérangent toute l'harmonie des sociétés, excitent les ambitions, déplacent les existences, produisent une espèce de convalescence dont tous les esprits se ressentent avant de revenir à une parfaite santé.

Pour ce qui concerne les détenus politiques, je n'ai pu voir sans étonnement, pour ne pas me servir d'un terme moins poli, les hommes, qui sous la Restauration se plaignaient des rigueurs de l'emprisonnement, pour cette sorte de détenus vouloir souvent les traiter encore plus durement, que nous ne l'avions été avant 1830.

A ce sujet et sur beaucoup d'autres on a vu depuis cette époque, que la liberté pour certaines personnes était la licence pour elles, l'esclavage pour les autres. Elles voulaient être

libres, de faire tout ce qui leur passait dans la tête.

J'ai bien rarement rencontré avant et après la Révolution de Juillet des patriotes conséquents. Ainsi les vertueux républicains ne pardonnaient pas à la Restauration d'avoir versé le sang de ceux, qui conspiraient contre elle, et admettant pour un instant le succès de leurs idées, vite il leur fallait quarante, cinquante et même cent têtes, à leur choix bien entendu, et si je leur parlais de clémence, ils s'emportaient s'écriant : „Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas!“ Ces observations prouvent que l'esprit de parti de toutes les opinions conduit toujours à l'erreur, à la tyrannie, à l'oppression.

Lorsque ces messieurs étaient en prison, je les visitais d'après un auguste désir, ayant bien soin de laisser toute opinion politique hors du prémier guichet. Mais je dois dire que souvent j'avais à souffrir de leurs arrogances et prétentions; il m'est arrivé d'être forcé de leur rappeler que pour *des victimes du gouvernement*, j'avais le plaisir de les trouver très-peu opprimés d'autant plus qu'ils abusaient étrangement et contre leurs intérêts de la tolérance des directeurs, surtout de celle de M^r Pradt, placé à la tête de Ste. Pélagie.

Des dessins, des devises tracés sur les murs dont je n'ose même rapporter la composition ne pouvaient en vérité se justifier, même par les ennuis de la captivité. Les propos, les chansons, les discours, les plaintes, les accusations dépassaient toute limite raisonnable. Mais parlaient-ils d'être les maîtres, alors dans vingt-quatre heures, comme en 1793, on devait être arrêté, jugé, exécuté. J'assure que dans ces moments je n'ai pas trouvé un seul Républicain détenu, supposant le succès de ses doctrines, exprimer le désir de l'abolition de la peine de mort. Les Carlistes dont les prisons contenaient également un grand nombre, vivaient en bonne intelligence avec eux, c'est peut-être l'origine de la coalition, qui fit tant de bruit dans les chambres. A Ste. Pélagie comme dehors ces deux opinions extrêmes se prêtaient aide et protection, contre le gouvernement, et j'ai même des lettres de Légitimistes, qui me recommandent des Républicains, et de ces derniers, qui intercèdent pour des Carlistes.

Il y avait dans ces deux partis de pauvres pères de familles, qui s'étaient, sans savoir même pourquoi, laissé entraîner dans des émeutes ou de sottes conspirations, et d'après des ordres positifs de la Reine j'en ai secouru plusieurs,

sans leur demander la cause de leur emprisonnement.

Parmi les Républicains j'ai vu avec peine des hommes dont l'instruction, la position pouvaient en faire d'utiles membres de la société, de bons professeurs de sciences dans nos écoles. C'étaient surtout ces Messieurs, qui attaquaient tout le monde avec le plus de véhémence, même M^r. de Lafayette ou toute autre Républicain, qui suivant leur exagération, avait perdu leur cause de liberté sans limites. Les Carlistes, plus sages ou plus adroits, ne se plaignaient pas de leurs partisans, amis, ou complices.

Il y avait en même tems à Ste. Pélagie ou à très-peu de distance, MM^{rs} le vicomte de la Rochefoucault, aujourd'hui duc de Doudeauville, de Genoude, Lemox, Raspail, Enfantin, en sorte que le parti royaliste, le parti prêtre, le parti bonapartiste, le parti républicain, et le saint simonisme, se trouvaient réunis. Ajoutez le parti des voleurs de bas étage, parti qui résiste à tous les autres, à toutes les persécutions, qu'on ne peut renverser, déporter, et vous aurez une idée de la population de cette prison. Autant que possible, et je n'oubliais pas de le solliciter, chaque catégorie était divisée, mais cependant j'aurais

désiré une prison autrement disposée, moins triste, des chambres plus grandes, mieux aérées pour la classe toujours intéressante des détenus politiques. Il faut pour eux faire la part des passions, de la jeunesse, de la séduction qui se présentent à leur esprit sous l'apparence du bien public, de la générosité, des pensées populaires et bienfaisantes. Les détenus politiques sont presque toujours des hommes probes, honnêtes, désintéressés, mais qui ont été égarés par des meneurs, bien loin de posséder ces qualités et ayant eu soin de se soustraire à la captivité.

J'avais eu en 1816 tant à me louer du vénérable duc de Doudeauville, qu'en voyant son fils en prison, j'aurais bien encore une fois tenté une évasion s'il eût été condamné pour long-tems, mais fort heureusement M. Sosthène de la Rochefoucault ne pouvait tarder à recouvrir sa liberté. Il m'écrivit une fois de Ste. Pélagie pour me recommander une pauvre et intéressante dame, dont la position méritait vraiment la bienveillance d'une auguste princesse, et d'après ses ordres, le désir exprimé dans la lettre a été exaucé.

Je visitai plusieurs fois M^r. de Genoude qui à cette époque avait encore sa compagne

dévouée et fidèle qu'une mort prématurée lui a enlevée. C'est depuis ce tems qu'il s'est consacré à l'état ecclésiastique, et plusieurs traductions importantes de saintes écritures attestent, que son tems et sa vie sont désormais entièrement consacrés à la piété, moins les soins que lui demande encore la Gazette de France.

Je comprends tellement les consolations qu'on trouve dans les méditations religieuses après de fortes secousses, que j'ai envié plusieurs fois ce repos, cette tranquillité, cet éloignement du monde, sans cependant avoir le courage de franchir cette barrière qui sépare à jamais des relations sociales.

Mr. Raspail a été aussi détenu à la prison de Versailles, où je l'ai visité. C'est un homme à fortes convictions, instruit, ayant un bon cœur, mais dont l'esprit est entièrement dominé par les idées de liberté et d'humanité. L'application de ces idées serait excellente, si les hommes étaient plus vertueux et moins corrompus. Il en est des systèmes politiques pour les hommes, comme du mode d'emprisonnement à choisir pour les criminels, il faut prendre notre espèce telle qu'elle est, et ne pas raisonner pour les gouverner sur la per-

fection qu'on lui voudrait reconnaître, et qu'elle ne possède en rien. Les partis oublient souvent cette nécessité de toute réforme; de là les faux systèmes, les illusions, et l'ajournement indéterminé d'améliorations dont le tems alors se charge mais avec la mesure régulière qui préside à toutes ses conceptions.

Monsieur Lennox, qui a dépensé des sommes considérables pour des essais, destinés à prouver qu'on pouvait diriger les ballons, était à Ste. Pélagie pour des menées napoléoniennes. C'était un homme convaincu aussi, mais ses projets politiques, ses arrangements pour ramener sur le trône de France l'illustre race du grand Empereur ne pouvaient mieux réussir que ses expériences pour voyager commodément *au-dessus des ennuyeux douaniers, des exigeants gendarmes, pour franchir ainsi en l'air les frontières, les mers et les Etats; envoyer des armées qui tout à coup, comme l'ange Gabriel, tomberaient à l'improviste dans le camp ennemi*, voilà un rêve plus extraordinaire encore que le problème résolu par les chemins de fer. M^r. Lennox bienveillant, instruit me recevait avec beaucoup d'empressement dans sa prison, il me disait souvent tout bas: „Nous travaillons

pour vous, M^r. Appert, car le nouvel Empereur ne pourra oublier vos premières années, toutes dévouées à Napoléon II, et quelle honorable fonction vous deviez remplir près de S. M.; au reste cela ne sera pas long à se décider."

Plus loin se promenait gravement et comme un Roi prisonnier qui attend de moment en moment, ainsi que le bon Richard, Coeur de Lion autrefois à Faydeau, sa délivrance de ses fidèles chevaliers, le *père*, oui le *prophète* Enfantin, avec sa longue barbe. Il daignait prendre l'air au milieu des autres détenus, qui respectaient cette *grande infortune* du tems et de la tyrannie *Juilletiste* de 1830.

La physionomie, la belle figure, la noblesse, la fierté tant soit peu dédaigneuses du père, frappaient tous les regards, et St. Simon lui-même n'eût pas été plus magnifique, que ce successeur, martyr de sa doctrine.

Comme on le voit Ste. Pélagie, célèbre par le nom de ses célèbres prisonniers d'autrefois, tels que Madame Beauharnais, devenu Impératrice des Français, de Béranger, Cauchoix-Lemaire, Magalon, de tant d'illustres victimes, de la Révolution de 1793, d'un si grand nombre de pauvres débiteurs incarcérés

par des créanciers impitoyables et souvent heureux fripons, ne dégénérerait pas dans sa population. Seulement en voyant réunis tous ces fondateurs de dynasties, de républiques, de sociétés communistes, et autres, je ne pouvais m'empêcher de croire être dans une maison d'aliénés, tant les idées de chacun étaient extravagantes et diverses. Au reste que ces messieurs ne se fâchent pas de cette pensée, car je répéterai, comme dans mon *Voyage en Prusse*, qu'il me semble que tous les créateurs de nouveaux systèmes, aussi bien les partisans de l'emprisonnement solitaire, que les philanthropes qui depuis trente ans ne cessent de réclamer contre les abus des bagnes et des prisons, ont tous un petit grain de folie dans le cerveau. Etre en avant de son siècle par ses conceptions, ses vues, son humanité, de cinquante années seulement, est aussi bien une aliénation mentale que de rester en arrière du même nombre d'années de son époque. La folie est tout ce qui place notre esprit en dehors du cercle des idées générales, c'est l'exception, bonne ou mauvaise, qui détermine le dérangement des facultés, et lorsque nos pensées franchissent ce cercle de l'intelligence commune, c'est alors qu'on nous juge dignes d'aller nous

reposer de cette surexcitation du cerveau, dans une maison de santé. Gardons-nous donc, si nous ne voulons recevoir les douches de messieurs les docteurs, de voir plus loin que tous les autres, car dans ce cas une longue vue est un billet d'entrée pour l'hôpital!

J'avais souvent, à l'occasion de Ste. Pélagie des discussions pour les détenus politiques, parceque je demandais en leur faveur un régime autre que celui des voleurs, faisant remarquer à l'administration, que la prison pour ces messieurs devait être la privation de la liberté, mais rien de plus, qu'un système plus rigoureux excitait leur esprit contre le gouvernement, sans jamais le ramener au calme, à la raison, que d'ailleurs l'éducation de ces jeunes gens, leurs habitudes de moralité pouvaient permettre d'accorder des adoucissements à la captivité, sans en changer le résultat. Mais chose étrange, l'opposition à mes avis venait justement de personnes, qui sous la Restauration se plaignaient le plus amèrement de cette même détention qu'ils appliquaient aujourd'hui comme une justice indispensable au repos de la société.

J'avais en vérité une destinée singulière! Sous les Bourbons de la branche aînée, j'étais

sévèrement emprisonné, proscrit pour ainsi dire, et cependant mes réclamations contre les abus des prisons trouvaient en l'héritier du trône un écho puissant, réparateur, et j'obtenais tout le bien que je voulais. Sous la royauté de Juillet, approchant tous les jours de S. M. la Reine, Madame Adélaïde, parlant souvent au Roi, aux princes, je ne pouvais souvent rien pour empêcher les mêmes duretés, les mêmes vexations.

J'allais fréquemment aussi à la Conciergerie, à la Force, mon ancien hôtel, et les deux directeurs, l'excellent M^r. Lebel, et le froid M^r. Valette me recevaient avec un empressement qu'expliquait pour ce dernier ma position aux Tuileries. J'aimais à revoir mes logements de 1822, ma cellule solitaire, soeur bien tendre de celles des prisons d'Amérique, et chaque fois que je pouvais obtenir quelques faveurs pour ceux qui occupaient mon ancienne place, il me semblait que j'acquittais une dette. Plusieurs des gardiens étaient encore ceux de mon tems, et vraiment leurs discours pour me faire oublier leur sévérité à mon égard, offraient de curieuses observations. A les entendre des ordres secrets du préfet de police Delavau, ordonnaient une telle rigueur, que je leur devais

une fameuse reconnaissance de leur douceur aimable. On me croyait, lors de ces visites au moins, le favori de la famille royale, le ministre de ses grâces, le dispensateur de ses bienfaits, en sorte que j'avais dans ces prisons autant de crédit que le préfet de police lui-même, et quelquefois on me signalait des abus, pour que ma toute puissance les fit abolir. Les détenus de leur côté ne manquaient pas de me remettre une foule de pétitions pour les princes, et chaque fois qu'elles étaient dignes d'intérêt une heureuse, solution ne se faisait pas attendre d'une généreuse et inépuisable bonté.

Un jour je reconnus un jeune homme qui avait été en prison à la Force avec moi, je m'approchai de lui et, l'appelant par son nom, j'exprimai mon regret de le retrouver de nouveau prisonnier. Sans se déconcerter il me dit: „Monsieur, vous vous trompez, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.“ Alors comprenant qu'il avait sans doute changé de nom, pour ne pas encourir une forte condamnation comme étant en récidive, j'eus de suite l'air de le croire, et je continuai ma visite. En passant dans un corridor sombre et étroit, me trouvant seul, le gardien étant allé en avant

pour ouvrir, ce malheureux s'avança rapidement contre moi, me prit les mains et prononça ces mots que personne ne put entendre: „Mr. Appert, vous n'êtes pas dans l'erreur je suis T... que vous avez comblé de bienfaits, pendant que vous étiez vous-même prisonnier. Malheureusement je suis retombé dans le mal, j'ai commis une grande faute, donnez-moi un avocat pour me défendre, mais je vous en supplie, ne dites pas mon vrai nom, car je serais condamné à perpétuité.“ Ce pauvre détenu se sauva, sans me laisser le tems de lui répondre, parcequ'il avait vu le directeur qui venait pour m'accompagner dans ma visite.

J'avais eu l'idée de faire adjoindre à l'utile comité des prisons de la société de la morale chrétienne, dont nous parlerons peut-être, de jeunes et estimables avocats qui voulaient bien, sur nos demandes, se charger de la défense gratuite des accusés pauvres, je recommandai donc mon ancien compagnon de captivité à l'un de ces distingués défenseurs, et son éloquent plaidoyer, les circonstances véritablement atténuantes du crime de F... le firent acquitter. Rendu à la liberté, je ne puis dire quels témoignages de reconnaissance respectueuse il vint m'offrir, en me suppliant de le sauver

d'une rechute prochaine, s'il ne trouvait de suite un petit emploi. F... savait lire, écrire et compter assez bien, pour faire un garçon de recettes, mais comment se fier à sa probité? Enfin après lui avoir dit que je consentais à le cautionner auprès d'un de mes amis, banquier qui justement avait besoin d'un homme de confiance, que j'étais certain de n'avoir pas à me repentir de lui donner ma garantie pour sa probité, que, s'il avait envie de se conduire mal, sans doute il ne viendrait pas auprès de moi m'assurer de sa loyauté, de son repentir, que d'ailleurs c'était un essai qui pouvait, en le sauvant de la misère et de l'opprobre, m'engager à rendre le même service à d'autres, je lui remis une lettre pour mon ami dans laquelle je le cautionnais effectivement.

J'étais si occupé à cette époque que j'avais tout à fait oublié F..., lorsqu'après un mois il vint me trouver. Je crus de suite, qu'une mauvaise action ou un vol chez mon banquier provoquait cette visite, et déjà je me repentai de ma faiblesse, qui allait me coûter quelques mille francs et surtout le regret de voir que le bien était impossible avec les libérés. J'étais dans l'erreur, F... ouvre joyeusement son portefeuille de garçon de recette, me montre

soixante-dix mille francs en billets de banque, qu'il vient de recevoir pour son maître, me disant en pleurant de contentement: „Voyez-vous, mon protecteur, que je suis digne de votre confiance, car j'ai maintenant du plaisir à mépriser ce qui ne m'appartient pas, votre ami est excellent pour moi, il m'a habillé, me donne des gages plus que suffisants, je serais le plus grand scélérat que de recommencer mes fautes, soyez donc tranquille; j'aimerais mieux me jeter à l'eau que de retourner en prison!“

Mon ami fut si content de l'exactitude de F., qu'il le maria avec la femme de chambre de sa femme, et aujourd'hui encore ce modeste mais heureux ménage est chargé de la garde de la caisse, des bijoux, de l'argenterie, fait les recettes et les dépenses de cette riche maison. J'aime autant ces braves gens, qu'ils ont pour ma personne de vénération affectueuse et dévouée.

A cette occasion je dirai, que le préjugé public et malheureusement justifié, qui atteint les condamnés libérés, est bien souvent le plus dangereux provocateur au mal pour ces anciens criminels, et que la société entière comme les gouvernements doivent s'entendre, pour leur

créer après leur libération des moyens d'existence. Il en est du coupable comme d'un malade pauvre qui, à la sortie de l'hôpital, manque du nécessaire; le mal revient plus fort que la première fois, et alors il est incurable, et les tardifs soins qu'on lui accorde, restent sans le moindre résultat.

Penser à la position de l'homme auquel on rend la liberté, est tout aussi utile que l'emprisonnement lui-même, l'un est la conséquence de l'autre, et je ne conçois pas, que dans un siècle de progrès et de civilisation on soit encore obligé de plaider ces questions d'humanité et de sociabilité. La détention comme la vie du corps a trois degrés: la santé qui est la liberté, la convalescence qui est la demi-détention dans une colonie, la maladie qui est le séjour dans la prison; jusqu'à ce que le repentir, la bonne conduite, l'assiduité au travail témoignent d'un heureux retour vers le bien, et je ne cesserai de l'affirmer: tant qu'on refusera de donner aux lois cette tendance de généreuse et sage prévoyance, de ramener les punitions de l'homme à ces principes de haute justice et de puissante moralisation, on frappera le crime sans le détruire;

sans même en diminuer les désastreuses conséquences.

Ce n'est pas le mode cruel d'emprisonnement solitaire, ni l'ancien système, qui confond les âges et les perversités, qui peuvent donner la solution désirée. Selon tous les bons esprits de toutes les nations éclairées, c'est un mode de captivité qui soit en même tems une sévère punition, une émulation constante pour la bonne conduite, un moyen de laisser au corps le mouvement nécessaire à la santé, tout en provoquant l'esprit et le cœur à s'élever vers de morales et pieuses pensées.

J'ai indiqué mon opinion sur cette très-importante question dans mon *Voyage en Prusse*, et peut-être lira-t-on avec intérêt la lettre, que je reçois au moment où j'écris ces lignes à Berlin, du Roi Frédéric Guillaume IV.

J'ai reçu avec plaisir, Monsieur, le *Voyage en Prusse*, qui traite de l'état des prisons dans une partie de mon Royaume, et en tête duquel vous avez placé mon nom. Vous connaissez le vif intérêt que je fixe sur des objets si intimement liés aux besoins des peuples, et à l'amélioration morale de la société. La solution difficile de ces problèmes de justice et

d'humanité exige la sollicitude constante des gouvernements. C'est cette sollicitude aussi, qui m'a fait désirer une discussion grave et libre à la fois, une étude des faits, qui puisse unir la franchise à la modération dans les formes. En rendant justice, Monsieur, à la pureté des intentions, manifestées dans votre ouvrage, je me plais à vous offrir en souvenir une boîte comme marque de ma satisfaction particulière.

Votre affectionné
Frédéric Guillaume.

A Monsieur Appert,
Membre de la Société Royale des
prisons de France.

à Berlin.

Ce 23 Mars 1846.

CHAPITRE XV.

LES SECOURS DE LA MAISON ROYALE DE 1826 A 1836.

C'est une espèce de gens peu connue que les demandeurs de secours, ils réunissent tellement tous les genres de vices, qu'on dirait vraiment une population évadée de prison. J'excepte, on le devine, de cette catégorie les personnes, que d'honorables et réelles infortunes forcent à solliciter des bienfaits des princes, mais pour compléter notre histoire abrégée des solliciteurs, qui demandera très-probablement plusieurs chapitres, nous passerons en revue avec une égale impartialité, une égale justice cette armée nombreuse qui, comme une ruche d'abeilles (qui ne travailleraient pas), se précipite aux boîtes de postes, chez les suisses, dans l'antichambre des palais, pour y déposer les récits mensongers, au nom desquels ils demandent et obtiennent souvent des secours, qui sont autant de pris aux véritables malheureux.

Je n'aurai nul besoin de créer des originalités frappantes, de recourir à mon imagination, pour tracer des caractères bizarres, intrigants, menteurs; que ma mémoire soit, comme pour les vices des courtisans, fidèle, et alors ce tableau prendra par lui-même de vives et intéressantes couleurs.

Chargé pendant plus de dix ans d'une partie des demandes de secours, adressées à la duchesse d'Orléans, et depuis 1830 à S. M. la Reine des Français, à Madame la princesse Adélaïde, aux jeunes princes et princesses, consulté souvent sur celles du Roi, j'ai été en position d'étudier cette foule de mendiants, dont la plus grande partie mérite bien peu de commisération, mais que doit cependant secourir la famille royale.

La bienfaisance des grands est de toute nécessité, souvent politique, et alors on sait être trompé, ou du moins on est certain de ne pas tomber dans ce piège tendu par une fausse détresse, et pourtant il faut donner, au commencement d'un règne, après une révolution surtout.

De 1826 à 1830 les pétitions adressées à la maison d'Orléans étaient nombreuses, mais en montant sur le trône, le Roi Louis-Philippe

et sa famille *héritaient* naturellement de celles qu'on présentait à la branche aînée. Voici quelques détails sur ces aumônes des Tuileries avant la Révolution de Juillet, qui ne manqueront peut-être pas d'intérêt. L'influence, que le clergé d'alors voulait avoir à tout prix, devait nécessairement s'emparer de la charité de Charles X, du Dauphin, de la Dauphine et de Madame la duchesse de Berry, qui consacraient aux bonnes oeuvres, il faut le reconnaître, des sommes considérables. Madame la Dauphine surtout ne pouvait refuser sa pitié au malheur qui invoquait un soulagement de son humanité. Mais ce qui empêchait les dons de cette famille, d'avoir dans le peuple un utile et politique retentissement, c'est que le clergé, intéressant toujours par ses apostilles, des certificats de confessions et de catholicisme, donnait, d'une manière fâcheuse, à la charité de la maison royale une tendance exclusive de bigoterie, provoquant l'hypocrisie de ceux qui voulaient y avoir bonne part. Aussi la désapprobation de l'opinion publique, bien loin alors d'être religieuse dans ce sens exagéré, qu'on appelait alors le Jésuitisme, venait-elle chaque jour en détruire même le raisonnable résultat sur les esprits.

pauvre, si comme un petit élève des frères ignorantins, il joignait à sa pétition un billet de contentement de son curé ou, ce qui était mieux encore, de son confesseur. La misère le forçant à s'humilier, pour obtenir la signature qui garantissait, non pas sa pauvreté, cela importait peu, mais la pureté de ses pensées chrétiennes, ce malheureux était loin d'avoir de la reconnaissance envers les royaux bienfaiteurs. La Dauphine, dont les si grandes infortunes réveillent toutes les sympathies, attendrissent le cœur, croyait saintement qu'elle accomplissait un pieux devoir, en réunissant tous ses efforts pour relever la religion, qu'on lui disait abattue et persécutée, tandis qu'elle se perdait elle-même cette religion, en créant à son profit des formules, des exigences, des pratiques, dont on ne trouvait aucune trace dans l'évangile. La Dauphine dans une intention respectable, mais qui prenait sa source dans le mensonge des prêtres, affectait de donner à ce qu'on nommait *les bons pauvres, les véritables chrétiens*, en sorte que ceux qui n'obtenaient rien, quoique très-malheureux disaient: „On voit bien, que je ne suis pas des amis de la calotte, voilà, comme ça se joue, excusez! mais pour rien au monde je ne veux m'enrôler dans ces Jésuites hypo-

crites. Mes enfans vont à l'enseignement mutuel, et c'est encore une mauvaise note pour ces Messieurs. Ça m'est égal, je ne les retirerai pas de cette excellente école, pour les confier aux frères ignorantins, qui m'en feraient des imbécilles comme eux." Tout ceci est historique et cent fois j'en ai été témoin, gémissant du tort qu'on faisait ainsi dans les masses populaires à la famille royale, qui était bonne, mais toujours trompée par ses aveugles ou perfides entourages. Dans le même tems, on voyait dans les journaux des annonces de nouvelles congrégations d'hommes, de femmes, d'écoles religieuses de jeunes filles, et toujours le nom de Madame la Dauphine était à la tête des souscriptions, des dons, en sorte que les cœurs s'éloignaient d'autant plus de cette infortunée princesse, qu'elle s'approchait davantage des couvents et des communautés.

Le duc d'Orléans au contraire, ainsi qu'on l'a vu déjà, protégeait l'enseignement mutuel, recevait peu de prêtres; la duchesse, quoique d'une si fervente piété, allait tout simplement avec sa soeur et ses filles entendre la messe à St. Roch, elle entrait et sortait comme les autres fidèles; les pétitions, qu'on lui adressait, ainsi qu'aux autres membres de sa famille n'avaient

besoin pour réussir que d'être l'expression de véritables malheurs, d'une misère réelle. Le nombre des enfans, la femme en couche, le mari sans travail, tels étaient les meilleurs appuis; aussi la popularité venait-elle au Palais-Royal, dans la même proportion qu'elle s'en détournait des Tuileries.

Je dénonce cette conjuration, qui depuis long-tems préparait les esprits au changement de dynastie, et je déclare que les conspirateurs ont été ceux qui voulaient, par tous les actes de faux dévots, ramener l'ancien régime, leurs complices les pauvres princes, entraînés par leurs mensonges. Le parti, appelé naturellement à profiter de ces folles tentatives, était la charité éclairée de la maison d'Orléans; voilà les seuls coupables, l'exacte vérité. Revenons aux sollicitateurs.

En prenant un terme moyen, dans les tems ordinaires, on peut évaluer à six ou huit cent, les pétitions, adressées chaque jour pour obtenir des secours du Roi, de la Reine, du comte de Paris, des ducs de Nemours, d'Aumale, de Montpensier, du prince de Joinville, de Madame la duchesse d'Orléans, de Madame Adélaïde, des duchesses de Nemours et d'Aumale, enfin de la princesse de Joinville; car n'oubliez pas

qu'on néglige de frapper à toutes les portes de chaque membre de la famille, et avant peu les petits fils de Louis-Philippe recevront aussi cette correspondance intéressée. Ceci me rappelle d'ailleurs, que les courtisans, autre espèce de mendiants, donnent l'exemple à leurs collègues des bureaux de charité, même le jour de la naissance d'un héritier à la couronne. Le fils de l'Empereur, S. M. le Roi de Rome, le duc de Bordeaux recevaient les félicitations et les pétitions, les vers, en même temps qu'ils venaient au monde.

Commençons par expliquer, comment on donne suite aux pétitions écrites au Roi, et Mr. Camille Fain ou Mr. Lassagné lisent pour Sa Majesté toutes les demandes, puis ils les font classer par numéro d'ordre, inscrire suivant les lettres alphabétiques des noms. On connaît les *habitués*, qui, semblables aux libérés, retournants en prison, reviennent sans cesse et sans pudeur, toujours escortés d'un nouveau malheur. Le dictionnaire de ces inventions serait curieux et volumineux, je vous assure. Le mensonge en serait l'auteur, les vices crapuleux la table des matières, les fausses infortunes les caractères d'impression,

l'ingratitude la conclusion, l'adulation la dédicace, l'éditeur un mendiant de tous les régimes.

Lorsque les employés du secrétariat ont classé ainsi les pétitions, pris des renseignements sur celles paraissant intéressantes, on fixe ce qui sera accordé à chacun, et des petites lettres d'avis engagent les signataires à venir au bureau de la maison du Roi, où ils reçoivent sur des reçus les secours dont la liste préalablement a été approuvée par Sa Majesté la Reine.

Il y a beaucoup de gens parmi les demandeurs de secours, assez pauvres pour mériter de la compassion, quoiqu'une conduite qui ne permet pas d'espérer qu'un secours en argent sera bien employé par eux. J'ai imaginé pour cette catégorie des bons de pains et de viande à recevoir dans leurs quartiers chez des boulangers et des bouchers honnêtes, que j'avais choisis dans la capitale. Afin d'empêcher la vente de ces petits bons, je mettais le nom, la demeure de celui qui le recevait, et la quantité de viande ou de pain à lui délivrer successivement, en fixant les époques. Je voulais par là forcer l'indigent, ayant une nombreuse famille, à travailler ce qui n'eût pas eu lieu, si le bon avait été à recevoir de suite. Ce moyen

a été d'une exécution commode et d'un bon usage pour les pauvres. On a continué de l'employer à la maison du Roi et chez les princes et princesses.

Les secours aux personnes d'une bonne conduite, d'une éducation au-dessus du vulgaire, qui ont eu une position, et dont les infortunes méritent une certaine considération, s'élèvent chacun à des sommes de vingt à cent francs, mais il est rare, qu'on dépasse ce chiffre. Dans les cas ordinaires la somme totale, distribuée au nom de toute la famille royale, peut s'élever, année commune, de huit cent mille francs à un million, en comprenant les dons aux anciens serviteurs de la maison. Pour ne pas prolonger outre mesure ce chapitre, nous allons de suite donner les détails des secours généraux de la Reine et de Madame Adélaïde, présenter les divers types des sollicitateurs, et les bienfaits des autres membres de la famille s'accordant sur les mêmes bases, on aura ainsi une exacte idée de de cette plaie sociale, dont le remède est bien difficile à trouver et à indiquer.

Il existe des espèces de fabriques de demandes de secours dont Vidocq et M. Eugène Sue auraient bien dû parler dans leur mystères de Paris: ce sont les petites boutiques d'écri-

vains publics des rues du Palais-Royal et du palais de justice. Les hommes, qui tiennent ces échoppes, dont l'origine est fort ancienne, sont la plupart d'anciens militaires, ivrognes, débauchés et de la police. Je connaissais l'écriture, les formules, les *inventions* d'infortunes, les mille et mille impostures, qui les distinguaient. Comme les tireurs de cartes ils ont les petites et les grandes magies, les grandes et les petites pétitions.

Pour tromper la religion des princes ou des personnes riches, voici le tableau et les discours que présente chaque jour l'une de ces tavernes ou coteries clandestines, qui prennent, ainsi que les bureaux de placements, leurs frères immoraux, les derniers quelques sous des malheureux, trompés par les mensongères espérances qu'ils donnent impunément à ceux que la misère fait tomber dans leurs filets.

A neuf heures du matin la boutique de bois, un peu plus grande qu'une guérite, ouvre son volet comme le savetier son voisin, qui vit aussi dans une échoppe, mais en n'abusant de la crédulité de personne.

L'écrivain public, dégrisé des excès de la veille, commence par aller boire un verre d'eau-de-vie chez le marchand de vin, du coin, il

bâvarde sur tout ce qu'il a appris par les gens qui lui ont confié leur misère, leurs secrets, allume sa pipe et rentre dans *son bureau* pour tailler ses plumes à sa porte, ayant le soin d'en laisser une sur son oreille (emblème de son savoir), qui sait tout entendre, comme sa méchante langue sait tout rapporter.

Vers les dix heures une pauvre mère de famille, dont le mari est sans ouvrage, entre bien vite, pour ne pas être vue, et la conversation s'engage ainsi: „Monsieur, je suis bien malheureuse, j'ai cinq enfants, mon mari est sans ouvrage, notre loyer est échu, le boulanger ne veut plus nous faire crédit, je voudrais bien savoir, à que je pourrais demander un secours!

L'écrivain ou du moins le galope-chopine lettré, prend son air de docteur et répond: „Ma bonne dame, vous comprenez, que le prêtre vit de l'autel, mon propriétaire pour ce petit trou me prend un gros loyer, il faut entretenir un poêle, user le soir de la chandelle, vivre et se vêtir proprement, comme une personne de notre instruction, vous comprenez donc, qu'avant de vous donner un avis, j'ai besoin de connaître vos ressources.“ La pauvre femme: „Monsieur, avant de me décider à cette pénible démarche, nous avons mis en gage au Mont

de-Piété notre montre, nos draps, notre linge, et maintenant je n'ai plus qu'une seule pièce de vingt sous pour vivre toute la journée, et vous payer, bien entendu, le prix de la lettre, qu'on m'a dit que vous pourriez me faire pour Madame la Reine, ou la sœur du Roi, ou, ma foi, une des princesses, puisqu'elles sont si charitables!"

L'écrivain, se donnant une tournure grave et imposante, répond: „Ma chère dame, ce que vous avez de reste est bien peu de chose, parceque, voyez-vous, je ne puis faire une grande pétition, sur du beau papier, à moins de quinze sous, et, pour bien réussir, il en faudrait adresser en même tems une à chaque membre de la famille royale, parcequ'alors, si vous ne recevez pas d'un côté, vous recevrez de l'autre, et peut-être de deux ou trois côtés à la fois."

La pauvre femme: „Mon Dieu! Monsieur, comment faire alors, nous allons donc mourir de faim, et le propriétaire, si on ne lui donne pas un à-compte, gardera notre petit mobilier, nous serons donc sept dans la rue. Ne pouvez-vous pour douze ou quinze sous au plus me faire une demande, j'achèterai pour cinq sous de pommes de terre, et nous passerons alors

la journée, et Joseph, mon mari, gagnera peut-être aujourd'hui sur le port de quoi vivre demain."

L'écrivain répond: „Tout ce que je puis faire pour vous en ami, comme je le suis de tous ceux qui m'accordent leur confiance, c'est de vous proposer un moyen qui vous laissera vos vingt sous, et vous donnera cependant les dix lettres qu'il faut envoyer ensemble aux Tuileries; c'est autant de solliciteurs qui frapperont aux portes des caisses du Roi, de la Reine et des princes. Je ne vous demande que cinq francs pour cette correspondance soignée, mais comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, vous m'apporterez, en revenant tantôt chercher les lettres, vos reconnaissances du Mont-de-Piété, pour me garantir le paiement de mes *honoraires*, et je vous donnerai un mois de délai pour les reprendre contre cinq francs, mais comme mes conseils, mon appui, mon écriture, qui est connue au palais de messieurs les secrétaires, mes anciens condisciples et amis de l'armée, méritent une récompense, si vous réussissez, vous me donnerez en plus le quart de ce que vous recevrez!"

La pauvre femme: „Je ne demande pas

mieux, Monsieur, que vous êtes bon et humain, à quelle heure faut-il revenir?"

L'écrivain: „A trois heures, mon enfant, allez, soyez tranquille, mais à propos, tâchez d'avoir un certificat de votre propriétaire, du maire ou du bureau de bienfaisance."

Ce misérable se frotte les mains, en voyant partir sa victime, et se met à écrire dix lettres dont il a une formule toute prête, et qui est depuis plusieurs années le chef-d'oeuvre de son éloquence.

En attendant les trois heures, et surtout les reconnaissances du Mont-de-Piété, il vient un pauvre vieux estropié qui désire entrer à Bicêtre; vite il bâcle une pétition pour demander un lit à l'administration des hospices ou à la Reine, et se fait donner un franc pour ses *honoraires*. Il arrive une grosse cuisinière qui revient de la provision et dont l'amant est dans les chasseurs d'Afrique à Alger; elle désire répondre à la lettre *que voilà*, et envoyer dix francs à son *prétendu*; qu'elle attend pour se marier, qui est le plus beau soldat de l'armée, qui se bat avec un tel courage, qu'il reviendra avec un membre de moins mais décoré. „Dites-lui surtout," ajoute cette fille en pleurant, „à mon pauvre *Guguste*, que je lui suis

toujours fidèle, pauvre garçon, comme s'il était là; mettez tout ça, Monsieur, et signez Louison, car je ne sais pas écrire."

L'écrivain: „Ma belle demoiselle, on ne fait pas une lettre aussi tendre comme on mouche une chandelle, donnez-moi vos dix francs, vingt-quatre sous pour la lettre, dix sous pour le port de l'argent, cinq sous pour l'affranchissement de la lettre, et puisque vous êtes pressée, allez à votre maison, que vos maîtres ne vous grondent pas, et vous pouvez vous en reposer sur mon exactitude, sur ma probité, d'ailleurs repassez si vous voulez, et je vous donnerai le reçu de la poste."

La cuisinière. „On m'avait bien dit, que vous étiez un faneux savant, mais j'ajouterai, moi maintenant, que vous êtes le plus brave homme de la terre."

Ces deux dernières pratiques parties, notre adroit coquin a dans sa poche douze francs quatre-vingt quinze centimes, il fait les dix copies de la première victime, puis il ferme son bouge à une heure, retourne chez son cabaretier *du bon coin*, et se fait servir un passable dîner, qu'il arrose d'une bouteille de vin, cachet vert à quinze sous. Son repas

payé, il lui reste encore dix francs quatre-vingt cinq centimes.

Il rentre chez lui à trois heures, les reconnaissances sont apportées par la pauvre femme, il donne les lettres cachetées et dit : « Allez de suite à la poste de la maison du Roi, place du Palais-Royal, et dans peu de jours vous viendrez m'en dire des nouvelles; mais à propos, comme mes honorables amis, les secrétaires, pourront bien envoyer chez vous aux informations, dès demain tenez votre chambre propre; cachez tout ce que vous auriez d'un peu bien, ayez l'apparence de coucher sur la paille, sans draps, sans couvertures, parceque, voyez-vous, cela les intéressera et nous aurons davantage. »

La cuisinière, qui gagne un bon dixième, (comme les curés voudraient bien l'obtenir sur les récoltes de leurs paroissiens) surtout ce qu'elle achète pour ses maîtres, ne se fie qu'à moitié au probe écrivain, elle arrive donc demander, comme par distraction, si sa lettre à ce cher *Guguste* est bien partie pour Alger. « Certainement, mon ange, » répond l'écrivain, « et en voilà le reçu. » Il fait semblant de le chercher, retourne ses papiers, regarde dans son pupitre, et d'une physionomie bien fâchée

il s'écrie: „Ma bête de femme n'en fait pas d'autres, elle veut toujours nettoyer mon bureau, elle me mêle mes papiers, et ce diable de reçu, que j'ai encore vu ce matin même, qui porte le numéro 2471 est égarée.“ La future Madame Guguste, que tout autre qu'elle appellera Madame Auguste, se laisse prendre à la figure d'honnête homme de l'écrivain, secrétaire intime et confident de tous les amours du quartier, et se repentant de sa défiance, elle lui souhaite le plus aimable bon jour, en s'esquivant, de peur que la portière de sa maison, ou le domestique de son maître, dont elle repousse les avances, ne la rencontrent et ne vendent le secret de ses tendres sentiments.

Après cette visite, qui n'empêche pas notre écrivain de soustraire aux chances d'un long et périlleux voyage les dix francs, la lettre, etc. de la cuisinière, arrive une vieille dame en noir, qui a l'air bien fatigué et bien triste, „Monsieur,“ dit-elle, „je ne vois plus assez, pour écrire convenablement à la nouvelle Reine, ou du moins à Madame d'Orléans, pourriez-vous transcrire sous ma dictée ce que j'aurais à vous dicter?“ „Certainement, Madame,“ répond l'écrivain, „et cela vous coûtera un franc cinquante centimes, si vous voulez du papier

ministre et que ce soit écrit avec un grand soin! „Voilà, Monsieur,“ répliqua la dame, „ce que vous me demandez, veuillez écrire sans me faire d'observation.“ Ce dernier mot met en mauvaise humeur notre savant, qui se dit en lui-même: „Cette femme est-elle folle, ou de quelque conspiration?“ dans le premier cas je la fais mettre à la Salpêtrière, dans le second je l'inscris ce soir sur mon rapport, et d'une manière ou d'une autre j'aurai encore quelque chose de ce côté.“ Puis, prenant avec précaution une feuille de papier de grande dimension, il se met en position d'écrire sous la dictée de cette dame, qui paraît beaucoup réfléchir et fort agitée. Voici cette dictée:

„Madame:

„Si les Bourbons n'étaient pas rentrés en France, pour le malheur du peuple, ma bien aimée protectrice et maîtresse, Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise, serait encore sur le trône, et j'aurais l'honneur de la servir, je ne serais pas dans l'humiliante position de vous dire, que je n'ai pas de pain, que le grabat, sur lequel je couche, sera jeté à la porte du grenier, qui est mon logement, faute de payer mon loyer d'une année! Je n'ose vous demander un secours, car j'ai dans le coeur un

si vif chagrin de l'éloignement de ma véritable souveraine, que je ne saurais vous promettre ma reconnaissance. Si pourtant vous jugez convenable de ne pas me laisser terminer par le malheur une vie, si pleine d'amertume depuis les maux de ma patrie, j'accepterai un prêt, car un don me ferait rougir.

Je suis, Madame, votre servante Ch....r.

L'écrivain, impressionné par la fermeté de ce caractère que l'infortune rendait sourde à toute observation, présente la pétition à la dame qui signe, la fait cacheter, salue et sort, sans ajouter un mot à celui bien sec de „merci“. Notre loyal secrétaire ferme sa boutique, pour aller à la préfecture de police, conter à son chef de file, ce qu'il a vu et appris dans la journée, ce qui lui vaut encore un franc cinquante centimes. C'est donc, son diner payé, treize francs quatre-vingt-cinq centimes de bénéfice.

Quelques jours après, ce que je viens de raconter, la pétition de la pauvre mère de famille m'était renvoyée par S. M., qui avait écrit de sa main sur la feuille blanche: „*Particulière, pressée à secourir,*“ sur celle de Madame Ch....: „*Elle doit être très-malheureuse, car elle est bien injuste, lui porter de suite*

cent francs de ma part, et je prie Mr. Appert de me rendre compte de la position de cette dame.“ J'allai aussitôt chez la première pétitionnaire, et je trouvai son mari, ses cinq petits enfants et elle même si intéressants, que je voulus causer longuement sur leur malheureuse situation. C'est alors que j'appris ce que j'ai rapporté de l'écrivain, que je connaissais d'ailleurs depuis long-tems pour un très-mauvais sujet, j'allai donc moi-même reprendre à son échoppe les reconnaissances, en lui remettant ses cinq francs. Il n'osa pas refuser et fut très-heureux, que je ne fisse pas connaître sa conduite à Mr. Gisquet, préfet de police, qui dans un cas semblable eût été très-sévère, car il avait un excellent coeur. Je demandai un petit secours à chaque prince pour mon ménage aux dix pétitions, et je le sauvai entièrement de la misère, en payant son loyer, retirant ses effets du Mont-de-Piété et en ajoutant une voie de bois que la Reine eut l'extrême bonté de donner en sus de sa cotisation à cette bonne oeuvre.

La lettre de Madame Ch. me paraissait si inconvenante, que je crus, que S. M. avait par erreur écrit l'ordre rapporté ci dessus, et je me permis de lui en faire l'observation :

„Non, Mr. Appert, je ne me suis pas trompée,“ me répondit la Reine, „savez-vous que cette pauvre femme est fidèle à son ancienne bienfaitrice, qui ne peut plus rien pour elle; il est si rare de trouver cette vertu, cette reconnaissance autour de nous, qu'il est convenable d'en tenir compte. Je veux même vous donner carte blanche pour lui remettre jusqu'à trois cents francs si, comme je le pense, elle est intéressante et que ce soit nécessaire pour la tirer d'embarras; Mr. Appert, cela de suite je vous en prie.“ Je n'ai pas besoin de dire combien j'admirais la bonté de S. M., et quel fut mon empressement à me rendre chez Madame Ch... en sortant des Tuileries. J'étais si impatient d'arriver chez cette femme extraordinaire, que mon cheval très-vigoureux me paraissait ne pas aller; enfin je me trouve à une petite porte sans portier, au numéro indiqué, rue St. André des arts au cinquième étage sous les combles, je frappe à une porte vermoulue, et la dame habillée en noir (elle n'avait qu'une seule robe, c'était donc la même qu'elle portait le jour de sa visite à l'écrivain), me dit en se troublant: „Que voulez-vous, Monsieur, êtes-vous le commissaire de police qui venez m'arrêter pour ma

vilaine lettre à la Reine, il faut me pardonner, je suis si malheureuse, que par moment j'ai l'esprit dérangé, je me repens d'avoir écrit de la sorte à cette princesse que tous les pauvres gens disent bien bonne."

"Madame," répondis-je en tirant sa pétition de ma poche, „n'ayez aucune crainte, lisez l'ordre de S. M., cela vous la fera mieux connaître que tout ce qu'on pourrait vous apprendre!"

Madame C... après avoir pris connaissance de ces mots si touchants ne peut retenir ses larmes, et alors embrassant l'écriture de S. M. elle me dit: „Monsieur, ne me donnez rien, mais laissez-moi cette relique sainte, et je mourrai de faim, en la pressant sur mon coeur!"

Madame C... étant on ne peut plus digne des généreuses intentions de la Reine, je lui remis les trois cents francs, mais j'eus bien de la peine à me faire rendre la pétition, que je conserve depuis ce tems avec autant de respect que de vénération. Voilà un trait au milieu de dix mille autres semblables qui peut donner l'idée de la rare perfection et de la grandeur évangélique des sentimens de la Reine des Français, nous n'avons pour ces récits que

la difficulté du choix, car chaque heure de la vie de S. M., est une bonne œuvre, une généreuse action, un noble exemple de sainte piété, que dominant et inspirent toujours la tolérance, et l'amour du prochain.

CHAPITRE XVI.

LES FAUX HOMMES DE LETTRES QUI DEMANDENT DES SECOURS.

Aucune position sociale n'est dans mon opinion au-dessus de celle d'un homme de lettres, honnête et consciencieux. Son travail devient alors une source féconde et précieuse pour toutes les intelligences, sa puissance domine les esprits et survit à toutes les révolutions. Le tems, loin de la détruire lui donne chaque jour plus de force parceque la science ne vieillit jamais, c'est une vaccine, qui se propage pour élever l'humanité, lui donner la santé de l'esprit, et la sauver de l'ignorance, contagion mortelle, peste sans pitié, choléra dont tous les hommes doivent fuir l'atteinte. L'homme de lettres est le semeur éclairé qui suit attentivement le progrès de la culture, pour choisir les bonnes espèces, les propager chez tous ceux qui veulent obtenir des récoltes

abondantes. A l'inverse des égoïstes, l'homme de lettres ne trouve son succès que dans le nombre de ses auditeurs, dans celui de ses lecteurs, dans la multiplication de ses pensées, qui deviennent celles des autres. Sa vie ne s'éteint pas avec la fin de son corps, c'est au contraire quand celle-ci arrive que commence l'existence intellectuelle pour lui, et ses oeuvres sont des enfants qui au moins ne démeritent pas et continuent à relever son nom, en le conduisant à la gloire. Mais je ne donne pas ce titre si honorable d'homme de lettres, à cette foule d'intrigants qui n'écrivent que de misérables pamphlets, des livres obscènes dont tous les honnêtes gens doivent proscrire la lecture. Je le refuse à ces mendiants qui, vivant dans la paresse, la débauche, la dissipation, prennent toutes les formes du mensonge pour intéresser et tromper. Les uns se disent persécutés par la police, parcequ'ils savent des secrets, dont la publication dans les journaux causerait un grand scandale. Les autres écrivent des menaces, en fixant comme les brigands d'Espagne une heure, un lieu pour déposer telle ou telle rançon, prix de leur discrétion. Les autres assurent, qu'ils ont un important secret à dévoiler qui peut sauver la vie du

Roi, etc. Au reste voici quelques portraits et lettres dont je garantis la parfaite exactitude.

Mr. L... est un homme de quarante à cinquante ans, que j'ai vu plusieurs fois en prison pour dettes. Me sachant auprès de la Reine il m'écrivit cette lettre :

Paris, ce 25 juin 1831.
Monsieur.

Je puis rendre un grand service à la famille royale ayant une certaine influence dans une feuille qui doit l'attaquer vigoureusement et dévoiler des secrets importants. Je sais même, qu'on n'est pas disposé à vous ménager personnellement, mais je puis tout empêcher, s'il vous est possible de me recevoir demain à dix heures.

Agréez, Monsieur, etc.

J'étais curieux dans ces moments, où la petite presse commençait ses attaques injustes contre la royauté de Juillet d'apprendre ce que Mr. L... avait à me dire; je le reçus donc seul dans mon cabinet. Sa mise, son langage, sa physionomie ne me donnaient pas l'idée de la conclusion de son discours, qui se résumait ainsi : Donnez-moi cent francs, et je ferai dans le journal dont je suis rédacteur l'éloge de la famille royale, le vôtre, celui de qui vous voudrez.

On devine bien que je me respectais trop, pour accepter de pareils services, mais aussi pendant un mois nous ne fûmes pas épargnés.

Mr. O... est d'une autre école. Il fait une lettre de recommandation qu'il signe du nom de Mr. Jules Janin et me la remet avec une pétition, adressée à Madame Adélaïde. S. A. R., touchée de la misère exprimée dans la pétition, qui faisait craindre le suicide de Mr. O... me dit : „Mr. Appert, allez demain matin de bonne heure, je vous prie, chez Mr. J. Janin, voyez ce qu'on peut faire pour son jeune protégé, et s'il faut cent francs, donnez-les-lui de ma part. Je me rends à dix heures chez le célèbre feuilletoniste qui à cette époque n'était pas *revenu* de ses préjugés, exprimés bien amèrement dans son *Barnave*, et je le trouve rue Cassette, encore couché. Il me reçoit cependant, je me nomme, en ajoutant : „Monsieur, si votre pauvre étudiant est vraiment aussi malheureux, qu'il le dit et que vous le pensez vous même, Madame, m'a chargé de vous remettre cent francs pour lui et que vous employerez pour le mieux.“ Mr. J. Janin s'écrie : „Mais, Monsieur, nous sommes dupes d'un faussaire, cette lettre n'est nullement de moi, je ne connais personne de ce nom!“ En effet

M. O... avait fabriqué cette recommandation et son vrai nom n'était pas non plus celui qu'il signait au bas de sa pétition. Je rendis compte à S. A. R. qui ne voulut pas perdre ce jeune homme en le dénonçant, et elle eut encore l'humanité de me dire: „Mr. Appert, puisqu'il est jeune, on pourra peut être le faire revenir au bien, en lui donnant de bons avis et un secours, faites d'ailleurs ce que vous jugerez le mieux, je vous laisse carte blanche.“

Je vis M. O..., il pleura beaucoup sur sa faute, promit bien ne jamais recommencer, je le secourus et quelques jours après il écrivit dans un journal, obscur, il est vrai, mille mensonges contre Madame, et m'attaquait basement, justement sur mon indulgence pour les prisonniers.

Mr. B... est un joueur, ancien militaire, ayant toujours deux pistolets chargés dans sa poche, sans balles très-probablement, et lorsqu'il venait me demander des secours, il me menaçait toujours, et cela cent fois par an, de se brûler la cervelle dans mon cabinet, après avoir eu le soin de laisser pour le journal, dont il est un des collaborateurs, une lettre, qui fera connaître à toute l'Europe l'avarice de la famille royale et les turpitudes de ceux

qui l'entourent, à commencer par moi bien entendu. Lorsque je refuse de céder à la crainte, à la menace, M^r. B... se ravise, ne veut plus mourir, mais s'il consent à conserver la vie, c'est pour me nuire de toutes les manières, et en effet, ce digne homme de lettres écrit contre moi dans ses journaux, et adresse aux Tuileries des lettres anonymes, etc. M^r. D... est détenu pour dettes, la Reine, Madame et Monseigneur le duc d'Orléans, sur ma demande se cotisent pour désintéresser le créancier. D... est mis en liberté et sa première sortie est pour aller offrir à plusieurs journaux un article sur la parcimonie des secours royaux, et sur mes visites aux prisons. M^r. J... éditeur responsable d'un petit journal, écrit avec assez d'esprit, mais sans la moindre loyauté, et comme M^r. J... est débauché, paresseux et presque toujours gris. Il dépense, non seulement ses appointements de gérant, le prix de ses articles, mais il prend encore souvent dans la caisse des abonnements. Tout cela ne suffit pas; alors il m'adresse une lettre de recommandation pour un ami intéressant, mais qui n'ose se présenter lui-même, pour recevoir un secours, ayant soin d'ajouter :

„Ma reconnaissance mettra notre journal à votre discrétion. » Mais cet être ne connaît pas Mr. M. A. d'une autre perversité, est aussi rédacteur d'une feuille, ne publiant pas un mot qui n'accuse une personne connue dans sa vie privée ou dans sa vie publique; il envoie gratuitement le numéro à chaque personnage nommé dans ses dégoûtants articles. Puis le lendemain il se présente sous les dehors d'un écrivain honnête, et propose de faire en son nom une rétractation que le journaliste sera bien obligé d'insérer. Il ne demande rien pour ses peines, c'est l'indignation qu'il éprouve de pareils scandales qui le fait agir. Souvent des personnes honorables mais faibles acceptent la proposition de notre homme désintéressé, mais il sollicite en revanche une lettre de recommandation pour tel ou tel ministre. On cède encore, on s'y croit même engagé, le lendemain on reçoit un nouveau numéro du journal qui effectivement contient une phrase obscure sur la dupe, qui est fort heureuse de ne plus voir son nom attaché à ce pilori. Mais le protecteur de la réputation d'autrui ne se contentera pas de la lettre au ministre, et la semaine écoulée, il reviendra à la charge, pour obtenir une légère avance pour trois jours seulement,

de quarante à cinquante francs, etc. Presque toujours on cède par suite de l'acceptation de la première proposition. Quant à moi, j'avais un tel mépris pour ces gens, je me souciais si peu de leurs calomnies, dont cependant il n'étaient pas avares, que jamais je n'ai consenti à un semblable marché. D'ailleurs c'eût été leur donner de nouvelles armes et faire descendre dans la fange les bienfaits de la famille royale.

Il y avait aussi des espèces d'auteurs qui allaient soi-disant publier un important ouvrage, dans lequel on aurait les pages les plus approbatives ou les blâmées les plus scandaleuses, suivant qu'on graisserait la patte de l'écrivain ou qu'on refuserait d'être sa dupe. Mais je n'en finirais pas, si je voulais présenter tous les types de ces intrigants. Ce que je conseille à tous ceux qui recevront de ces propositions, c'est de les mépriser et de ne pas oublier, qu'accepter une fois, c'est ouvrir sa porte et sa caisse à une foule de mauvais sujets, ayant tous les vices. Il me semble que la société si honorable des hommes de lettres devrait prendre une mesure pour empêcher cet abus de l'usurpation du titre le plus élevé, qui compromet toute la compagnie. On donne

des diplômes aux pharmaciens, aux médecins, aux professeurs, etc., ne pourrait-on pas d'après certains examens, délivrer des cartes ou attestations de probité, de savoir, de mœurs qui confèrent la qualité d'homme de lettres aux auteurs, dont les travaux publiés seraient honorablement appréciés et recommandables.

CHAPITRE XVII.

LES DEMANDEURS DE SECOURS QUI PRENNENT LE TITRE D'ANCIENS MILITAIRES.

C'est un abus bien regrettable aussi de laisser prostituer la qualité d'ancien officier de l'armée de l'Empire, de la Pologne, de la Royauté ancienne. J'ai vu des gens les plus méprisables venir mendier des secours, en se présentant comme victimes de leur attachement à l'indépendance de tel ou tel pays, dominé aujourd'hui par l'inquisition, une autre fois par le pouvoir absolu. Vous comprenez, que chaque solliciteur s'informe d'abord de l'opinion du prince auquel il adresse sa demande de secours. A la Reine, qu'on sait d'une grande piété, on disait, que les révolutionnaires proscrivaient tous ceux, qui restaient fidèles à la religion. Au Roi qu'on a été sous les ordres de Dumouriez ; à la bataille de Valmy, de Jemmapes. A Monseigneur le duc d'Orléans qu'on revenait d'Afrique,

à Madame Adélaïde, que son château de Randan était voisin du lieu de sa naissance, à moi pauvre particulier qu'on avait visité, en allant à Nancy mon cher Grand-Mesnil ou que ma villa de Neuilly, après le château royal, était la plus belle propriété des environs de Paris, et c'étaient des chevaliers de la Légion d'honneur ou du moins des gaillards à moustaches qui, en montant l'escalier, se décoraient tout aussi bien qu'aurait pu le faire le grand chancelier de cet ordre, mais pour l'intérieur de la maison seulement, parceque dehors la pénalité du code leur donnerait un autre brevet. Voici quelques portraits bien fidèlement tracés.

Mr. D... est un ancien et *brave capitaine*, il porte des lunettes vertes, un chapeau à la Robinson. Il a été aide-de-camp de Don Pédro au Brésil, qui le chargeait de la surveillance de l'artillerie des places, *son ruban rouge*, qu'il a reçu de Napoléon à Wagram, atteste son courage et ses droits à la bienveillance particulière de la famille régnante. Il a de l'influence dans son quartier et son éloquence peut servir, lorsqu'il monte sur une borne pour engager le peuple, lors des émeutes, à rentrer dans ses ateliers (ceci est vrai); on a besoin de le ménager d'autant plus que ses vieux compagnons

de guerre se réunissent à lui et ne font toujours que suivre ses opinions. Il a des amis dans les journaux, qui s'étonnent, qu'on le laisse sans une pension etc.

M^r. de St..., autre intrigant, se fait colonel de l'armée de Condé, il est décoré de St. Louis, Charles X. était son parrain, la Dauphine sa protectrice, une pension de 1500 francs lui était accordée sur la cassette royale, aujourd'hui avec son rang il manque du nécessaire. Il ne peut comme un homme de rien vivre dans un grabat, sa chambre garnie lui coûte trente francs par mois, sa pension rue de Richelieu trois francs par jour, sa toilette et son linge doivent être soignés, en un mot c'est *un faible prêt de 300 fr.* dont il aurait besoin, et sa position sociale ne lui permettrait pas d'accepter moins. Il peut au besoin être fort utile, et donner, pour témoigner sa reconnaissance, des renseignements sur les Carlistes.

M^r. P.... était le compagnon fidèle du général Damremont, lorsqu'il fut tué en Afrique. Si l'on avait écouté ses avis, depuis long-tems Abdel Kader serait mort ou notre prisonnier. Son intégrité gênait M^r. l'intendant de l'armée, qui alors a voulu se débarrasser d'un contrôle importun. Ce brave et honnête militaire ou-

bliait, que Mr. Appert, mon cousin, est justement aimé et on ne pas plus considéré, en raison surtout de sa sévère et exacte probité.

Enfin Mr. P., demande tout simplement à la famille royale une place d'inspecteur des palais royaux, ou de garde général des forêts, et en attendant réclame deux cents francs pour le plus pressé.

Mr. N.... a été avec le généreux Gustave de Montébello, au secours de la Pologne, il a vu les désastres de Varsovie, ce qu'il possédait est perdu ou pris par les Russes, des décorations polonaises ornent sa poitrine et couvrent de précieuses cicatrices; il connaît tous les Polonais distingués, qui habitent Paris et si le Roi ou la Reine peuvent *l'employer*, on sera bien heureux, d'avoir un tel dénonciateur.

Mr. de Z. est un officier réfugié italien, il s'est sauvé des prisons au moment, où le Saint-Père allait le faire exécuter avec beaucoup de braves défenseurs de la liberté. On ne peut lui refuser une pension alimentaire, sans le forcer à s'associer avec les gens du parti de la République, qui cherche à ressaisir le gouvernement de la France; et alors il pourra donner chaque semaine la liste des conjurés.

Mr. le comte de F. est ancien aide-de-camp

du général Mina, deux fois déjà il a été en Espagne pour le triomphe de la liberté. Sans lui la jeune Reine Isabelle était tuée dans son palais le jour que les révolutionnaires s'en sont rendus maîtres, la maison d'Orléans, qui n'est pas plus légitime que la Reine d'Espagne doit lui venir en aide, à lui le comte de F. dont la naissance et les éminents services sont des titres qu'on ne peut méconnaître sans indignité.

Mr. le marquis de St... était l'ami de Lafayette, qui lui avait promis à l'hôtel de ville le 30 Juillet une bonne place. Sans ses efforts le faubourg St. Antoine pillait ou incendiait Paris; au risque de sa vie il s'est mis à haranguer les faubourgs, et à force d'argent distribué et pris dans sa bourse, il a sauvé la capitale. Voilà la cause de sa ruine, le gouvernement devrait donc le prier d'accepter une indemnité de cent mille francs, et en attendant que les chambres, qui auront cette année une pétition de lui, votent une récompense nationale, il accepterait de la famille royale quelques milliers de francs pour le plus pressé et comme provisoire, ceci bien réservé.

Mr. L. est le docteur des armées que l'Empereur et Larey connaissaient bien, il a rendu de tels services que son nom devait se trouver

dans le testament de St. Hélène, mais des jaloux, qui entouraient l'auguste prisonnier à son lit de mort, n'ont pas laissé écrire cette disposition, il attend donc depuis sa nomination de médecin en chef du Val-de-grâce ou du Gros-Caillou, et c'est pour vivre jusqu'à cette époque; qu'il a demandé une avance à la Reine.

Voilà un gros Polonais, à longues moustaches rouges, qui baragouine le-français et qui se dit le prince de K...sky dont l'immense fortune a été confisquée par l'Empereur de Russie; sa famille enlevée se trouve maintenant esclave dans les mines de la Sibérie. C'est parcequ'il n'a pas voulu vendre sa patrie, qu'on ne peut jamais espérer sa rentrée en Pologne, il demande donc une modique pension de cinq cents francs par mois.

Ajoutez à tous ces fourbes des proscrits (qui n'ont jamais quitté la capitale ou les prisons de Melun et de Poissy) d'anciens mouchards, ou teneurs de maisons de prostitution ou de jeux clandestins, et vous aurez une faible idée de cette armée de solliciteurs, qui tous les jours avec les autres catégories formaient une légion exigeante, audacieuse, insolente, qui changeait mon antichambre du quai d'Orsay en un vaste corps de garde, ayant

souvent la même physionomie qu'un chauffoir de maison centrale de détention.

Quoique la plus grande partie de ces gens fut loin d'être intéressants, il fallait, politiquement, bien les recevoir, et tâcher de les secourir assez, pour les empêcher d'aller se mêler aux mille émeutes et clubs, qui ont fait un si grand tort au commerce de la France, en troublant sans cesse sa tranquillité.

Il faut, lorsqu'on est chargé d'une semblable mission de la part des princes, accorder en leur nom, refuser, en conservant sur soi-même les réponses défavorables. On doit avoir la patience la plus exemplaire, une politesse continuelle, et une grande prudence dans ses discours. Ne jamais montrer de mauvaise humeur, écouter les plaintes de ces ennuyeux solliciteurs, avec l'apparence au moins de l'intérêt. C'est une curieuse et difficile étude, que celle de tous ces pétitionnaires. Leurs détours, leurs récits prennent mille formes diverses, et leur adresse est surprenante pour arracher, si ce n'est un secours à l'instant même, au moins une promesse prochaine.

Les passeports, les certificats ne leur manquent jamais, ils obtiennent des lettres de recommandation de personnes haut placées, mais qui

aiment mieux faire un autographe, que de déboursier un écu. Les apostilles ne sont pas plus rares que la date de toute correspondance, et sous ce rapport encore on a une grande faiblesse. J'ai plus de quinze cents billets ou mots, grands et petits, de pairs de France, généraux, anciens ministres, qui appuient de ces solliciteurs, et si quelquefois je rencontrais ces complaisants *recommandeurs*, ils ne savaient pas même les noms de leurs protégés, ni ce qu'ils souhaitaient pour eux. J'ai été très-fréquemment importuné par d'indiscrètes demandes de ce genre, et souvent les visites de ces illustres protecteurs me faisaient perdre beaucoup de tems, et ce qui m'étonnait, c'est que cent ou cent cinquante mille livres de rentes n'empêchaient pas ces richards avarés, de venir me tourmenter, perdre deux ou trois heures plutôt que de déboursier un sou. Le gendre d'un des plus fortunés propriétaires de France m'a écrit une fois une lettre très-humble, très-suppliante, pour que je proposasse à la Reine d'accorder trente francs à un de ses anciens serviteurs, trop vieux pour rester à son service.

Les hauts employés des palais, administrations, les présidents des cours souveraines

de la justice, des procureurs généraux, etc. ne manquaient pas d'avoir aussi leurs candidats aux listes de secours. Les dames des palais royaux, des duchesses, des marquises du grand monde ne dédaignaient pas de m'adresser de jolis petits billets parfumés, pour me circonvenir, et faire favoriser leurs créatures; mais pensant toujours que de pauvres indigents sans protection, ayant beaucoup d'enfants, méritaient la préférence, je ne me laissais jamais influencer; aussi que d'ennemies ne me suis-je pas faits.

La Reine et Madame recevaient souvent au salon, par les dames de leur suite, des pétitions soi-disant *très-intéressantes*, et comme S. M. et S. A. R. avaient le désir d'être agréables, tout en accordant d'utiles secours, elles m'ordonnaient de prendre de suite note et de secourir. Combien de fois aussi ai-je dû dire franchement, que les pétitionnaires, si fortement recommandés, ne méritaient pas de secours, et qu'il m'était impossible de leur en remettre sans manquer à ma conscience. Dans ce cas, la Reine et Madame suivaient mon avis, et quand au salon les dames, qui ne se gênent pas pour solliciter, même fort indiscretement, disaient aux princesses: „Oserai-je

prier Madame, d'avoir l'extrême bonté de penser à ma pauvre protégée," Sa Majesté ou S. A. R. répondait: „Ma chère comtesse, Monsieur Appert a été chez elle, a pris des informations exactes, et d'après son rapport nous en avons de beaucoup plus malheureuses à secourir. Je regrette donc de ne pouvoir faire ce que vous désiriez.“

Dès cet instant j'avais là une nouvelle et persévérante ennemie, et comme chaque jour pareille circonstance se renouvelait de la part de tous les gros bonnets qui sont à la cour, je laisse à penser, quelle était la tendresse qu'on avait pour ma personne aux Tuileries. J'aurai peut-être occasion plus tard de raconter des petites anecdotes assez piquantes sur les bons et aimables procédés, dont j'ai eu à me louer depuis mon éloignement de ces fonctions gratuites, de la part de toutes ces nobles et distinguées grandeurs.

En parlant des apostilles et recommandations, celles de M^r. le curé de St. Thomas d'Aquin étaient passablement inconvenantes. Il écrivait toujours au coin des pétitions adressées à la Reine par ses protégées „*recommandées à la princesse*,“ refusant avec intention le titre de Reine et de Majesté à la Souveraine

des Français. Comme je ne voulais pas faire souffrir les pauvres intéressants, qui demandaient sous ce patronage, j'avais le soin de leur dire, en remettant le secours accordé: „Rappelez donc à M. le curé, qu'il oublie toujours, que c'est à Sa Majesté la Reine, que ses apostilles s'adressent!“

Suivant l'ordre positif de la Reine, je ne devais jamais m'occuper de l'opinion, ni de la religion des solliciteurs et de leurs protecteurs, la misère réelle seule fixait le choix à faire, parmi les très-nombreuses pétitions adressées à Sa Majesté.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DES SECOURS DE TOUTES CATÉGORIES.

Rien n'est plus difficile que de bien placer les secours des princes, et ceux qui ont l'honorable mission d'en faire la distribution, doivent s'animer d'un véritable esprit de charité, car ce n'est pas seulement de l'argent, qu'il faut répandre, c'est un emploi moral, productif pour l'humanité, politique en même tems, qu'il faut donner à ces prodigalités. Un bienfait royal n'est pas une aumône ordinaire, il faut qu'il ait son lendemain utile pour celui qui le reçoit, satisfaisant pour le cœur de l'auguste donateur, prévoyant pour la société.

On peut être un fort honnête homme, un employé zélé, sachant l'arithmétique, écrire dans un style très-ordinaire, aimer les plaisirs de la capitale, rentrer fort tard, et se lever à dix heures, avoir même l'apparence d'une piété exemplaire, comme certaine personne que je

pourrais nommer, mais être tout à fait incapable de remplir cette mission, qui dans aucun cas n'est une fonction purement bureaucratique.

Le personnage, auquel je fais allusion, est ponctuel pour l'exécution des ordres qu'il reçoit, mais froid comme une table des matières pour tout ce qui ne touche pas les habitudes de sa vie bien heureuse. Le chiffre des secours, fixé par les princes, représente et résume ses devoirs, et encore s'il remet lui-même les secours ainsi déterminés, c'est toujours avec une physionomie sans la moindre expression d'intérêt pour ceux ou celles, qui signent les reçus de ces dons.

Une dame du palais, ayant un protégé à placer, qui était horloger, trouva tout simple, parceque c'était un honnête homme, de le faire attacher au bureau des secours d'un des princes, en sorte qu'aujourd'hui, au lieu de régler ses pendules, de faire marcher ses aiguilles, c'est la bienfaisance qu'il doit régulariser. Les heures s'écoulaient maintenant pour lui avec moins de soucis, il n'a plus l'ennuyeux soin de les devoir harmoniser avec le tems ; mais vous comprenez, que les bonnes intentions de ce brave artisan ne peuvent l'élever à la hauteur de sa place.

La bienfaisance, ainsi que je l'ai dit dans mon *Voyage en Prusse*, est désormais une science bien difficile; elle cesse de mériter ce nom du moment que son résultat devient une charité passagère, aveugle, et sans moralité pour les masses. Les largesses de la famille royale surtout doivent secourir, en devenant toujours d'utiles exemples et un encouragement au travail, à la bonne conduite. Il ne faut jamais qu'on puisse dire: „Le Roi, la Reine, les princes ne donnent qu'aux paresseux, aux gens sans ordre, sans économie.“ Je sais plus que personne, combien ce choix au milieu de ces milliers de solliciteurs trompeurs et adroits est difficile, et combien, comme tous les autres, j'ai été dupe les premières années, mais c'est pour cela, qu'il est indispensable de choisir non seulement des honnêtes gens, comme tous les fonctionnaires qui entourent les princes, mais il est nécessaire aussi, qu'on joigne à cette probité une vocation particulière, un amour des malheureux, qui ne se trouvent pas dans tous les esprits et encore moins dans tous les coeurs.

La Reine ouvre elle-même toutes les pétitions adressées à S. M., c'est une lecture bien longue, dont pour rien au monde elle ne vou-

drait se dispenser, et ce qui est prodigieux, c'est que chaque pétition, qui exprime des malheurs, sortant de la ligne ordinaire, est annotée de la main de la Reine. Elle écrivait ou me disait souvent ces simples mais touchantes phrases : „*Particulière à secourir. Pressé à secourir. Je ne puis donner la place qu'elle sollicite, mais je désire la secourir. Je prie M^r. Appert de voir ce qu'on peut faire pour cette pauvre dame, lui porter de suite un secours, payer son loyer, et lui donner une layette pour son petit enfant. Cette mère de famille me paraît bien malheureuse, il fait froid, la secourir et lui donner le bon ci-joint d'une voie de bois. Je prie Monsieur Appert, de remettre cinquante francs au moins à cette nombreuse famille qui, n'étant pas catholique, ne recevrait rien d'autre part.*”

Voici des enfants abandonnés, les sauver de cette affreuse misère qui me saigne le coeur.

Donner bien discrètement et avec convenance deux cents francs à cette dame, veuve d'un officier.

Si l'on peut sauver cette famille avec les cinq cents francs, qu'elle demande, donnez-les de suite, M. Appert. Cette pauvre mère

sollicite l'entrée de son fils à St. Cyr et une partie du trousseau, c'est touchant, faites les deux choses si vous pouvez, écrivez, allez au ministère en mon nom et je serai bien heureuse, si nous réussissons pour cette bonne oeuvre."

„Mr. Appert, ne calculons pas, donnez toujours, c'est la seule jouissance que me laissent tous nos chagrins, je me priverai sur autre chose. Savez-vous bien, qu'en me voyant dans ces appartements bien chauds, ayant tout ce qui m'est nécessaire, je ne puis être tranquille en pensant à ceux, qui n'ont ni bois, ni vêtements, ni nourriture! Faire le bien, Mr. Appert, est pour moi la santé, c'est ma vie.“

Lorsqu'il y avait des émeutes, des cris jusque sous les croisées de cette auguste et pieuse Reine, elle me disait: „Mr. Appert, le pain est cher, le commerce ne peut aller avec ces mouvements, je vous prie de secourir beaucoup de ces malheureux, car, voyez-vous, lorsqu'on manque de tout, que les enfants demandent à manger, la tête se perd et alors on fait bien des fautes, mais ces pauvres gens sont excusables. Ah! Mr. Appert, celui qui inventa la devise *heureux comme un Roi*, n'avait jamais porté une couronne!“

Sa Majesté est d'une si parfaite bonté que, si je me permettais, en lui rendant compte des pétitions qu'elle avait cru intéressantes, de lui dire que je n'avais rien accordé, parceque les malheurs mentionnés n'étaient pas réels, la Reine me reprenait les demandes, et dans la crainte que je n'eusse été trop sévère, elle envoyait souvent des secours par une autre personne, ce que m'apprenaient les remerciements qu'on venait m'adresser.

La Reine dispose de cinq cent mille francs par an pour toutes ses dépenses personnelles, et bien certainement elle en donne plus de quatre cent mille en secours de toute nature, aussi elle me disait quelquefois : „Monsieur Appert, accordez toujours ce secours de cinq cents francs, mais portez le sur la liste du mois prochain, *car les eaux sont basses, je n'ai plus rien en caisse.*“

Il faudrait plusieurs volumes pour écrire cette vie, dont chaque minute est un bienfait, une consolation, un secours pour tous les genres d'infortunes. On verrait dans cette sainte histoire, qu'au milieu des plus grandes douleurs, lorsque de fanatiques assassins attentaient aux jours du Roi, à ceux des princes, lorsque la mort sans pitié lui enlevait la princesse Marie,

son bien aimé fils aîné, le duc d'Orléans, c'était par des bonnes oeuvres, qu'elle trouvait le courage de supporter tant de cruels maux. La religion de la Reine est l'évangile, sa vie entière y puise ses inspirations, chaque jour en représente une page, chacune de ses pensées est un des commandements de Dieu, une émanation de sa divine perfection. J'ai vu pendant dix ans presque tous les jours cette auguste souveraine, et jamais je ne l'ai quittée sans être ému profondément; il me semblait avoir causé avec la charité elle-même, envoyée du ciel sur la terre pour la consolation des affligés.

Une pauvre femme de Neuilly, autrefois protégée par Mademoiselle de Berry, qui la voyait souvent à Bagatelle, où M. le duc de Bordeaux et S. A. R. allaient en promenade plusieurs fois la semaine, vint me trouver un jour et me dit en pleurant: „Monsieur, j'avais un cheval et un petit tonneau, pour conduire de l'eau chez mes pratiques, dont Mademoiselle m'avait fait présent; mon cheval est mort, ma voiture est gardée par mon propriétaire pour mes loyers, et je ne sais plus comment vivre. Ma jeune protectrice a écrit pour moi à sa tante, notre bonne Reine, pourriez-vous

lui parler en ma faveur, Mr. Appert, puisque je demeure près de vous, et qu'il est facile alors de savoir qui je suis. „*qu'on en verra si* Le lendemain, pensant que Mademoiselle de Berry n'avait pas écrit à S. M., je n'en fis pas moins la commission de cette voisine de ma villa de Neuilly, et la Reine me répondit avec une empressée bienveillance: „J'allais vous en parler, il est vrai que ma petite nièce m'a écrit, pour me recommander cette femme! La pauvre enfant est touchante dans ses prières, achetez de suite un cheval, faites rendre la voiture en payant le loyer, Mr. Appert, donnez encore un peu d'argent, vous avez carte blanche pour tout ce qui sera utile.“

Peu de temps avant cette anecdote, un ouvrier, pauvre et père de plusieurs enfants renvoya à la Reine une petite cassette remplie d'objets précieux et de souvenirs de famille, trouvée dans le cabinet de Madame la duchesse de Berry à la Révolution de Juillet. „Cette caisse, Mr. Appert,“ me dit Sa Majesté, „appartenait à ma nièce. Je l'ai fermée soigneusement moi-même et renvoyée à son adresse, mais je voudrais secourir ce brave homme, pour qui cette trouvaille pouvait être une fortune, et dont la probité a été plus forte que

la misère. Voici sa lettre, voyez-le de ma part et dites-lui, qu'il a fait là une noble action."

J'allai de suite, en sortant du palais, chez cet homme, voici sa réponse à mes offres: „Monsieur, je suis bien sensible au témoignage de la satisfaction de Madame la Reine, mais je n'ai fait que mon devoir. Cette boîte ne pouvait me séduire, elle ne m'appartenait pas, et je vous remercie; ma conduite est toute naturelle et ne mérite pas de récompense." J'étais attendri de voir le même jour une Reine puissante, et un pauvre et honnête ouvrier posséder d'aussi nobles sentiments. Je m'informai secrètement de la position de ce digne homme et j'appris, qu'il devait six mois de loyer, les mois d'école de ses enfants, quatre-vingt-dix francs au boulanger, soixante-douze francs au boucher, etc., enfin que ses effets étaient au Mont-de-Piété. Je rendis compte de ma visite, et de cet état de misère; alors la Reine pour la première fois employa le mot „je veux" dans cette phrase:

„Mr. Appert, ce serait une belle leçon pour bien des gens qui regorgent de superflu, je veux absolument que vous payez tout cela, et arrangez-vous, pour faire accepter par ce digne

ouvrier deux cents francs en plus, et dites-lui qu'il pourra toujours s'adresser à moi et que maintenant nous serons des amis!"

J'eus à vaincre pour l'exécution de ce traité de la part du brave D... plus de difficultés que n'en causerait une délimitation de frontières, et depuis il est dans l'aisance, heureux et n'a jamais rien demandé à S. M., qui cependant ne l'a certainement pas oublié.

La mémoire de la Reine, lorsqu'il s'agit des noms, des demeures, des malheurs des pétitionnaires, est prodigieuse; il semble que dans ce cas c'est le coeur qui devient le siège de la pensée, et souvent j'avais besoin de bien me recueillir pour suivre S. M. dans cette nomenclature de la misère, se présentant sous toutes les formes.

La Reine qui a été mère de douze enfants, connaît les douleurs et les dangers de l'accouchement, aussi chaque fois qu'il s'agissait de pauvres femmes enceintes, ayant déjà plusieurs enfants, il fallait de suite porter un secours, une layette, envoyer du bois, des bons de viande pour faire un bouillon gras: *"Je vous demande pardon, Mr. Appert,"* daignait ajouter la Reine à ces recommandations, *"mais je sais, voyez-vous, ce qu'est cette position et*

combien on a besoin d'être secouru promptement."

Les pétitions adressées aux jeunes princes et princesses m'étaient souvent renvoyées, mais S. M. voulant donner l'habitude de la bienfaisance à ses enfants, leur en laissait d'abord prendre lecture, et souvent LL. AA. RR., la princesse Louise surtout, aujourd'hui Reine des Belges, venaient dans le salon où j'attendais d'être reçu, me faire connaître leurs charitables intentions. Ces secours souvent nombreux, prélevés sur leurs petites cassettes personnelles par la digne M^{me}. de Malet, produisaient une salubre influence sur le cœur et l'esprit de LL. AA. RR.

Je ne conçois pas comment la Reine peut suffire aux obligations qu'elle s'impose, car bien certainement, ainsi que le Roi, S. M. travaille beaucoup plus que les personnes les plus laborieuses et les plus occupées de tout le royaume. Le lecteur en pourra juger par les détails suivants et parfaitement exacts.

Les loteries pour les pauvres, les salles d'asile, les associations si nombreuses de bienfaisance fixent l'attention de la Reine, et souvent des broderies, faites de ses mains, sont de précieux lots offerts par elle à ces bonnes

oeuvres. La formation des caisses d'épargne, d'écoles pour les ouvriers, de sociétés mutuelles de secours ou les associations destinées au placement des jeunes orphelins, les institutions industrielles, qui doivent donner des états à de pauvres filles abandonnées, les prisonniers pour dettes, ou retenus pour de légères amendes, sont autant d'intéressants sujets qui ont également part à sa royale sollicitude et à ses largesses abondantes.

Une grande quantité d'enfants de familles honorables et ruinées, d'orphelins de personnes élevées et autrefois dans l'aisance, sont placés par les libéralités de la Reine dans des institutions, collèges et maisons de bienfaisance, et le payement de toutes ces pensions, des trousseaux, des vêtements, des maîtres causent une dépense considérable à S. M. J'avais sous ma surveillance quinze à vingt de ces enfants, au nombre desquels se distinguaient les jeunes F..., Napolitain, et L..., Espagnol, dont les parens avaient été connus autrefois du Roi et de la Reine à l'étranger. Lorsque j'étais content de mes deux pupilles, que le bon chevalier de Broval aimait aussi beaucoup, LL. MM. m'ordonnaient, de les leur conduire de tems en tems au grand salon de réception les dimanches

soir, et là ces deux jeunes gens recevaient de leurs augustes protecteurs les plus bienveillants encouragements.

Le Roi m'avait également confié le patronage du jeune Martin, fils d'un des gardes de la forêt de Vernon, tué dans l'exercice de ses fonctions, en me donnant toute latitude pour les frais de son éducation, du métier à lui faire apprendre, etc. Ce protégé de S. M., ayant le goût militaire, je l'ai fait admettre dans un régiment que commandait un excellent colonel M. Lelu; et aujourd'hui Martin est marié, père de famille et officier distingué; sa reconnaissance envers S. M., l'attachement qu'il n'a cessé de me témoigner, font l'éloge de son caractère et de ses sentiments.

Les dépenses que je faisais ainsi fréquemment pour le Roi m'étaient remboursées sur des listes séparées de celles de la Reine par la caisse de la maison du Roi.

J'ai été assez heureux aussi pour obtenir chaque année, que le Roi, la Reine, Monseigneur le duc d'Orléans, et Madame la princesse Adélaïde, formassent ensemble une somme de trois à quatre mille francs qui était employée au moment des distributions des prix des écoles d'enseignement mutuel de Paris et de la ban-

lieue, en achats de livres, petits nécessaires de couture, pupitres, etc., sur lesquels je faisais incruster en lettres d'or: *prix du Roi, prix de la Reine, prix du duc d'Orléans, prix de Madame, socur du Roi*, et sans avoir la moindre préférence pour les diverses religions de ces institutions, ce témoignage de l'intérêt royal, commun aux israélites, aux protestants, aux catholiques, ces récompenses dont l'effet moral était immense sur ces jeunes indigents et leurs parens, produisaient une bien heureuse émulation. J'assistais toujours à ces touchantes fêtes de l'enfance au nom de la famille royale, et je ne puis dire, combien les consistoires israélites, les protestants témoignaient de reconnaissance pour cette intervention publique, pour cet acte éclatant de la tolérance religieuse de nos princes. On continue d'envoyer tous les ans ces prix aux écoles élémentaires, et le résultat moral en est chaque jour plus satisfaisant.

Je n'oubliais pas les précieuses institutions, destinées à réunir le soir les ouvriers des fabriques, qui voulaient aussi profiter des bienfaits de l'instruction, et plus d'une fois j'ai entendu de sincères cris de „vive le Roi, vive la Reine,“ être les remerciements de ces honnêtes artisans.

Les secours accordés par la famille royale pour concourir à la création d'écoles de villages, de salles d'asile, de crèches pour les enfants au-dessous de trois ans, sont également considérables. Les dignes curés de pauvres pays recourent souvent aux bontés des princes, et en reçoivent presque toujours des réponses favorables.

Revenons pour quelques instants aux types des solliciteurs; c'est une galerie qui enseigne à tout le monde quelque chose.

Nous avons fait connaître les travers, pour ne pas dire les vices d'une partie de Messieurs les demandeurs de secours, voyons un peu et bien vite Mesdames les intrigantes de tous les rangs.

Madame la comtesse de V... demeure dans un assez joli logement, rue de l'Université, elle a de grandes manières, beaucoup d'esprit, un reste de beauté et de toilette que rehaussent son regard hautain et son langage aristocratique: „Monsieur,“ me dit-elle avec fierté, „vous êtes un envoyé de Madame Adélaïde. Sans doute, vous aurez eu la bonté de ne pas demander de renseignements sur ma personne au portier de l'hôtel. Je vous dirai franchement, qu'une femme de ma qualité s'attend à

des égards de S. A. R. et pour les malheureux cinq cents francs que j'ai sollicités et que vous m'apportez, j'espère, je ne crois pas, qu'on se permette de douter de ma parole.

Cette comtesse ne me dit pas même de m'asseoir, et je la trouvai entourée de tant de luxe inutile, si impertinente, que j'avais bien envie de remporter le billet de banque de cinq cents francs, que S. A. R. m'avait effectivement ordonné de lui remettre. J'ouvris mon portefeuille et donnai fort poliment ce billet à Madame la comtesse, en la priant de m'en écrire le reçu.

Alors jetant avec dédain le billet sur sa table, elle s'écrie: „Vraiment, Monsieur, je ne sais, si je dois accepter une *avance* faite avec un pareil procédé. Comment demander un reçu à une femme comme moi! Est-ce pour publier mon nom dans les journaux, veut-on, parceque j'étais attachée à l'ancienne famille royale, me déshonorer?“

Je me contins parfaitement et j'exprimai à Madame la comtesse le véritable but du reçu, qui était pour S. A. R. seule, et pour moi dont la mission toute de confiance ne m'empêchait pas d'avoir une pièce comptable pour les sommes que j'avais à distribuer, et j'ajoutai

pour calmer cette impérieuse comtesse: „Mais, Madame, la princesse elle même donne des reçus, lorsqu'on lui compte ses revenus, comme votre notaire vous en demande également, lorsqu'il vous remet des fonds.“ „Dès l'instant, Monsieur,“ répond-elle, „que vous me donnez l'assurance de la discrétion, je souscris,“ puis elle se mit à tracer le reçu dont voici exactement les termes:

„Reçu de Mr. Appert cinq cents francs, que *m'avance* Madame la princesse Adélaïde:

Comtesse de V...“

Une autre *grande dame* demande un secours à S. A. R. dans une longue pétition, où se trouve cette curieuse phrase:

„Je compte d'autant plus, Madame, sur votre aide, que nous sommes alliées, mes ancêtres, par des mariages sous Henri IV, votre aïeul, ayant appartenu à votre sang royal. Je ne vous parle pas de notre parenté, pour abuser de votre bonté, mais seulement, pour que vous sachiez, Madame, quels sont mes droits à votre bienveillance.“

Madame Adélaïde me remettant cette dernière pétition me dit en souriant: „Cette pauvre dame a perdu la raison de se croire notre alliée, mais Mr. Appert si elle y tient, ne la

disuadez pas, et si sa détresse est réelle, je veux bien la secourir. Quant à Madame la comtesse V... vous avez très-bien fait, d'exiger un reçu; je savais depuis long-tems qu'elle était orgueilleuse, mais ayant connu dans ma jeunesse sa mère qui était fort respectable, j'é dois l'aider en raison de ce souvenir."

Nous arrivons maintenant à une autre originale qui est M^{lle}. B... Elle ne fait pas autre chose que d'écrire des pétitions et d'aller dans les bureaux, pour en obtenir des réponses. C'est une monomanie qui finit par lui rapporter de quoi vivre, mais dont nous étions tous fort ennuyés. M^{lle}. B... a déjà passé la quarantaine, elle est très-laide, écrit assez bien, parle avec distinction, et rien ne la rebute. Si elle ne me trouvait pas un jour, le lendemain sa visite se renouvelait. Si je ne lui donnais pas une réponse favorable, et cela arrivait souvent, puisque nous nous entendions dans les divers secrétariats pour ne lui accorder de petits secours de cinq à vingt francs que de tems en tems, elle se rendait au bureau de la maison du Roi. Si une réponse semblable lui était faite, vite elle allait au bureau de la rue St. Honoré, chez M. Lamy ou au secrétariat de la Reine. Tout cela ne réus-

sissait-il pas, M^{lle}. B. se dirigeait vers les hôtels des ministres, des ambassadeurs, de la si excellente maréchale duchesse de Montébello, et souvent dans la même journée je rencontrais plusieurs fois M^{lle}. B. ou l'on me remettait diverses pétitions de sa main. Dans le fond M^{lle}. B., était une assez intéressante personne, mais ses sollicitations, devenues une véritable maladie, nous la faisaient fuir comme la peste.

Madame R., autre insatiable pétitionnaire, écrivait également une ou deux lettres au moins par jour. Elle regardait chacune comme un numéro, que l'on prend à la loterie qui, un peu plus tôt, un peu plus tard finit par amener un bon lot. „Les annonces dans les journaux, ainsi que les pétitions donnent plus que leur mise à ceux qui ont la patience de les réitérer“ me disait franchement Madame R., qui avait l'esprit né solliciteur, „à force de voir mon nom, de savoir que j'ai eu dix-huit enfants, les personnes, qui reçoivent mes demandes ne manquent pas de prendre en pitié ma détresse, qui est véritable. En effet, cette femme, qui ne faisait rien que son ménage, n'était pas heureuse.

Lorsque la Reine et Madame résistaient sur nos avis à ses importunités, alors comme au dernier acte d'un mélodrame du boulevard

du Temple, qui doit amener sur la scène plusieurs morts ou mourants, Madame R. écrivait, qu'elle allait en finir avec cette vie désespérée que, le soir même, si elle ne recevait un secours, tout était préparé pour son asphyxie par le charbon. Alors la bonne Reine me faisait venir et me disait: „Mon Dieu, Monsieur Appert, voilà encore M^{me}. R. qui veut se tuer, savez vous, que c'est un grand crime, qu'il faut empêcher, veuillez donc lui porter encore quarante francs.“ Pour ne pas me laisser le tems de combattre cette trop grande indulgence, S. M. ajoutait de suite: „Je sais bien, que vous allez me dire qu'elle me trompe, que son projet n'est pas de se tuer, mais si cela arrivait cependant, Dieu ne nous pardonnerait pas, il vaut mieux être dans cette erreur, que de risquer un semblable malheur!“

On parle toujours des compagnies illégales d'actionnaires pour les chemins de fer, les canaux, des sociétés d'assurances mutuelles contre l'incendie, contre la vie, et je n'ai encore rien vu, même dans les ouvrages, si curieux de Vidocq, sur les sociétés mutuelles pour le partage des secours, sollicités de la maison royale, des ministères et des personnes charitables.

Vingt ou trente intrigants de toute espèce hommes et femmes conviennent en commun des pétitions à écrire, des motifs à faire valoir et se distribuent les rôles de cette manière : Les décorés ou du moins ceux qui osent usurper cette distinction s'habilleront le plus décentement possible, et lorsque les pétitions seront envoyées, ils iront dans chaque bureau comme protecteurs de Madame : . . . telle ou telle, qu'ils connaissent depuis long-tems pour une personne très *comme il faut* et la recommanderont chaudement.

S'ils ont parmi eux deux ou trois femmes d'une tournure assez distinguée, elles rempliront la même mission de protectrices pour les autres signataires des pétitions, puis tout ce qu'on obtiendra sera apporté fidèlement à la masse et partagé également entre les associés.

L'un des logements, payé par la société, se compose de deux pièces. Dans la première est un grabat, deux mauvaises chaises *dépaillées*, une vieille table ; dans l'autre sont au contraire de bonnes chaises, une grande table ronde, un secrétaire d'acajou, des rideaux propres, mais la porte, qui conduit à cette pièce, est soigneusement recouverte d'une vieille tenture de papier, pareil à celui de la première chambre, le lit n'a

qu'une sale paillasse et si l'on va chez celle qui donne son adresse dans cette maison, on la trouve si misérable, qu'il est impossible de ne pas lui accorder un secours. Puis quand on est parti, elle passe où sont ses co-pétitionnaires et ils mènent tous ensemble joyeuse vie, suivant ce qui a été apporté à la masse. Il y a peut-être dans Paris cinquante de ces immorales associations dont la police ne s'occupe pas, ou qu'elle tolère, parceque la plupart de leurs membres lui rendent à l'occasion des services d'espionnage.

Les tristes tableaux, peints d'après nature, que nous venons de soumettre au lecteur, ne donnent cependant qu'une faible idée des manœuvres employées pour abuser de la bienfaisance des princes. Mais à côté de ces turpitudes de notre grande capitale, se trouvent des familles, des veuves, des orphelins, de jeunes artistes ou hommes de lettres pour lesquels l'aide de la famille royale est aussi honorable pour celui qui reçoit, que pour la personne auguste qui donne. Combien de fois ai-je rencontré la probité, la vertu, de dignes sentiments, cachés sous des infortunes bien cruelles, mais jamais assez puissantes pour en altérer la pureté, pour en diminuer la noblesse,

La Reine comme le Roi, le si regrettable duc d'Orléans comme Madame la princesse Adélaïde n'attendaient pas nos propositions pour se laisser toucher par de semblables et si intéressantes personnes. LL. MM. et LL. AA. RR. devinaient, pour ainsi dire, les adoucissements efficaces, qu'il était en leur pouvoir d'accorder à ces pétitionnaires. Aujourd'hui c'était la veuve d'un officier, mort en Afrique, qui demandait l'admission de l'ainé de ses cinq enfants à la maison royale de St. Denis et qui par discrétion n'osait parler du trousseau, mais la Reine ou Madame me disaient: „M. Appert, cette pauvre dame oublie par discrétion le trousseau, cependant je devine bien, que ce serait pour elle une grande charge: dites-lui donc de ne pas s'en occuper. J'allais chez cette veuve et lorsque je lui apprenais les bonnes dispositions de la Reine ou de Madame, elle était vivement attendrie de reconnaissance et me confiait, que le don du trousseau l'empêcherait de vendre sa montre et les six couverts d'argent, derniers restes de son aisance.

Demain une autre veuve intéressante sollicitait l'admission de son fils unique à l'école militaire de St. Cyr. Une honnête et excellente

mère avait sa fille, qui donnait de grandes espérances dans l'étude de la musique, une autre dans la peinture, mais il leur manquait les moyens de payer les maîtres et de vivre pendant un ou deux ans, que devaient encore durer les leçons. De jeunes artistes et écrivains, dont les dispositions remarquables méritaient une attention toute particulière, se trouvaient-ils dans le même cas, le Roi, la Reine et les princes s'associaient ensemble, pour payer la pension nécessaire plusieurs années. Je crois que ces dépenses, celles des jeunes gens de familles honorables, les sommes accordées à des infortunes, sortant de ligne, forment bien par an un total de trois cent mille francs pour la famille royale.

Il y a des circonstances extraordinaires et malheureuses, comme le choléra, les orphelins des personnes tuées lors de la machine de Fieschi, des émeutes, qui augmentent ces excellentes dépenses, au sujet desquelles la prodigalité de nos princes est vraiment spontanée et admirable. Les souscriptions aux actes de bienfaisance, aux concerts pour les pauvres, aux loteries, aux établissements charitables, les cadeaux aux auteurs qui dédient des ouvrages, le paiement des loyers, les souscriptions aux

œuvres de pauvres écrivains demandent encore d'importantes allocations.

Les personnes distinguées, qui avaient une certaine position sous la Restauration, les pensionnaires de l'ancienne liste civile, les proscrits des diverses nations, les veuves d'anciens fonctionnaires, morts sans fortune, reçoivent de la maison royale au moins cent mille francs chaque année.

La dépense des écoles d'enseignement mutuel des domaines, celle des prix dont nous avons parlé, les encouragements aux établissements utiles, des tableaux saints, des ornements accordés à de pauvres églises, les secours pour les incendies et sinistres des départements, etc. doivent aussi former chaque année une dépense de près de cent mille francs.

Le Roi, la Reine, et les autres princes ont chacun leurs caisses particulières, nous en parlerons lors des chapitres que nous devons consacrer à l'ouvrage de M^r. Louis Blanc.

Parmi les personnes qui s'adressent à la famille royale, pour en obtenir des secours, se trouve une grande quantité de vieillards anciennement fortunés, et qu'on ne peut assez prendre en pitié, car incapables de rien faire, ne

pouvant être admis dans les hôpitaux, leur sort est vraiment bien à plaindre.

A toutes ces dépenses charitables et bien placées, il faut ajouter l'entretien des hospices fondés par la famille royale dont les frais dépassent assurément deux cent mille francs par an.

Avant que de misérables assassins eussent attenté si lâchement et avec tant de froide scélératesse à la vie du Roi, S. M. sortait souvent à pied avec la Reine, sa soeur, les princes et princesses ses enfants, sans aucune personne de suite. Louis-Philippe ayant son parapluie sous le bras, vêtu le plus simplement, aimait à parcourir les rues de Paris et à s'arrêter devant les boutiques, pour en examiner les étalages. Ces fréquentes excursions au milieu du peuple travailleur, permettaient au Roi de faire d'utiles observations. Je l'ai rencontré quelquefois rue St. Honoré, accompagné de la Reine ou de Madame Adélaïde, questionnant et causant avec le premier individu, qui pouvait lui donner un renseignement sur tel ou tel événement qui se passait en ce moment sous ses yeux. Si, comme cela arrive souvent à Paris, il s'agissait d'un malheur ou d'un accident, causé par la misère et le besoin, vite le Roi, la Reine ou Madame prenaient, sans se nommer, les

adresses, les détails, et aussitôt rentré au palais, on m'envoyait chercher pour porter de suite les consolations et les secours, susceptibles d'adoucir l'infortune, ainsi présentée par un hasard providentiel aux regards de la royauté.

Un jour la Reine me fit appeler aux Tuileries, et encore émue de compassion et d'intérêt, elle me dit : „Monsieur Appert, en sortant aujourd'hui avec le Roi, une pauvre dame, que je ne connais pas, s'est précipitée à nos genoux avec quatre charmants enfants; elle s'est attachée à ma robe, a pris mes mains, celles du Roi, les a mouillées de larmes, en sanglotant et nous priant de prendre son sort en pitié. Les enfants pleuraient aussi, et je crois les avoir entendus nous demander à manger. Vraiment, cette scène nous a fendu le coeur et nous n'avons pas voulu continuer notre promenade, pour vous charger à l'instant même, de voir cette intéressante famille et de faire aussitôt tout ce qui est nécessaire pour la sauver de ce désespoir. C'est Dieu qui nous l'envoie, car je ne devais pas sortir aujourd'hui, et c'est pour cette bonne oeuvre, qu'une influence secrète m'a fait changer d'avis. Le Roi veut participer pour moitié à cette utile dépense; voyez donc, je

vous en prie, Monsieur Appert, faites vite.

vous en prie, comment on peut tirer d'affaire entièrement cette malheureuse dame."

J'allai à la demeure, écrite au crayon par le Roi et je trouvai M^{me}. F., veuve d'un officier, tué en Afrique, et ayant auprès d'elle cinq enfants, dont le plus jeune, âgé de deux ans, était resté couché, pendant qu'une heureuse inspiration dirigeait cette intéressante mère de famille avec les quatre autres vers les Tuileries. Voici bien exactement l'exposé, que me fit de ses malheurs M^{me}. F. : „N'ayant plus un morceau de pain, ni un sou pour acheter du lait à mes enfants, venant d'apprendre la mort de mon pauvre mari, lieutenant à l'armée d'Afrique; sans droit pour obtenir une pension de veuve d'officier, ne recevant pas de réponse à la demande d'un secours, adressée au ministre de la guerre, j'étais décidée ce matin à bien fermer ma porte et mes croisées, et à user mon reste de charbon, pour nous asphixier tous les six. Je fis alors ma prière, une voix intérieure frappa mon coeur, en blâmant amèrement l'action, que j'allais commettre, et j'eus l'idée d'aller aux Tuileries, pour donner moi-même une pétition à la Reine, mais les gens de service ne voulurent pas me laisser entrer. Je ne me décourageai pas, j'attendais trois heures

et enfin Dieu permit, que le Roi et la Reine sortissent ensemble à pied, je les reconnus parfaitement et je me jetai par terre à genoux devant eux; j'avais tellement l'esprit égaré, que j'oubliai de leur remettre la lettre préparée et expliquant mes malheurs. La bonne Reine me releva aussitôt, embrassa mes quatre enfants, le Roi me promit sa protection et puisque vous voilà, Monsieur; de leur part je suis sauvée!"

Cette famille étant vraiment digne d'une attention particulière; après toutes les démarches nécessaires; je vis que le plus utile secours était de renvoyer M^{me}. F. près de ses parents à Marseille, chez lesquels ses enfants et elle trouveraient un asile. Je lui remis donc cinq cents francs pour le voyage, son loyer et pour retirer ses effets, déposés au Mont-de-Piété.

Souvent LL. MM. et S. A. R. Madame étaient ainsi dans leurs promenades à pied reconnus et recevaient des demandes quelquefois indiscrètes, mais elles avaient toujours de l'indulgence, et donnaient mon adresse en répondant aux solliciteurs: „Allez de notre part chez M^r. Appert, il fera ce qui sera nécessaire."

Malheureusement le Roi et sa famille ne eurent plus, à leur grand regret, sortir seuls

et sans escorte, puisque huit fois déjà des misérables, tels que les Fieschi, les Alibaud, les Lecomte, ont même tenté leurs criminels et lâches assassinats, bien que S. M. fût en voiture et entourée d'un état-major ou de piqueurs et écuyers.

L'âme se révolte à la pensée de ces abominables tentatives, dont la dernière surtout dans la forêt de Fontainebleau montre visiblement la protection de la providence pour Louis-Philippe et les augustes membres de sa royale maison. Nous aurons à reparler des régicides qui depuis 1830 ont fait honte au pays et à la loyauté du caractère français.

Revenant aux secours, nous pouvons, sans être courtisan ni flatteur, affirmer, qu'on ne saurait venir en aide à tous les genres d'infortunes avec plus d'empressement, de générosité, que la famille d'Orléans.

On voit par les détails précédents, combien il est difficile de bien placer les secours royaux, aussi lors du mariage de la princesse Louise, la Reine Marie-Amélie, m'ayant prié de faire une note sur les meilleurs moyens de distribuer les bienfaits de sa fille, j'éprouvai un véritable embarras pour les indiquer à Sa

Majesté. Cependant je recommandai dans cette note à la jeune Reine des Belges :

1°. De lire toujours elle-même ses pétitions.

2°. De chercher à créer des moyens d'existence aux malheureux, qui s'adresseraient à elle, en leur donnant des outils, des matières premières, en payant leurs loyers, et si c'était pour des enfants ou des jeunes gens, de les faire admettre dans de bonnes écoles, à des leçons de dessin, chez de braves et honnêtes chefs d'ateliers, pour apprendre des états.

4°. De distribuer du pain et de la viande, des layettes, l'hiver du bois, des couvertures, des vêtements, des chaussures aux enfants pour qu'ils puissent aller régulièrement aux écoles.

5°. De retirer les effets du Mont-de-Piété, de payer des loyers.

6°. De placer des petites sommes aux caisses d'épargne sous les noms des enfants se distinguant dans les institutions ou chez les maîtres d'apprentissage, comme le faisait souvent son frère Monseigneur le duc d'Orléans.

7°. D'accorder des récompenses chaque année, pour être ajoutées aux prix des écoles élémentaires ou des ouvriers, fondées pour donner gratuitement l'instruction aux indigens des diverses religions.

8°. De créer des crèches pour les petits enfants au-dessous de trois ans, et des salles d'asile pour ceux de trois à six, des écoles pour les plus âgés. Ces secours sont une précieuse semence, qui produit toujours une abondante et bien utile récolte, dont le pays profite.

9°. De visiter sans prévenir d'avance, les hospices, les maisons de charité et les institutions élémentaires de toutes communions.

10°. D'exiger de son secrétariat des commandements des répondre très-promptement à toutes les lettres adressées à S. M., car accorder vite, c'est accorder deux fois.

CHAPITRE XIX.

OCCUPATIONS PRINCIPALES DE LA REINE ET DE SON
ALTESSE ROYALE MADAME ADÉLAÏDE, LEUR CARACTÈRE.

QUELQUES MOTS SUR LES PRINCES.

Il est impossible de donner une exacte idée des mille détails, dont s'occupe chaque jour la Reine Marie-Amélie. S. M. se lève de bonne heure, et après sa toilette, qui est toujours d'une grande simplicité, elle commence à lire sa nombreuse correspondance. Elle entend régulièrement une basse messe, dite par un chapelain du château, son vénérable aumônier, Mr. l'évêque de Maroc, n'officiant que les jours de fêtes ou de cérémonies. A dix heures la Reine se rend au déjeuner avec toute la famille, excepté le Roi qui, ainsi que je l'ai déjà dit, n'y assiste pas souvent. A onze heures on passe au salon, au milieu duquel est une grande table ronde, ayant autour des tiroirs pour chaque princesse, et S. M. et LL. AA. RR.

se placent devant leur place habituelle, prennent dans ces tiroirs les broderies, tapisseries qu'elles ont commencées, puis elles travaillent tout en causant amicalement.

Les princes et princesses restent ainsi ensemble, sans recevoir d'étrangers jusqu'à midi ou une heure. Alors chacun se retire dans ses appartements et les personnes, qui obtiennent des audiences particulières, sont reçus. C'est aussi vers une heure que les secrétaires viennent prendre les ordres et soumettre le travail à l'approbation de S. M. ou de LL. AA. RR. Je me rendais au palais presque tous les jours vers cette heure, mais si S. M. désirait me donner de suite des ordres dans la journée, elle écrivait derrière la pétition, pour laquelle ma visite lui paraissait nécessaire : *Parler à M. Appert*. Lorsque j'arrivais, le valet de chambre de service m'annonçait, et si le Roi, les princes ou d'autres personnages n'étaient pas déjà avec S. M., elle me donnait audience à l'instant même. Aussitôt que j'étais entré, la Reine venait me joindre et daignait me dire avec la plus grande bonté : „*Bon jour, M. Appert, le bienvenu,*“ puis, s'asseyant sur un canapé, elle ajouta : „*Asseyez-vous.*“ Jamais la Reine ne me laissait

debout, elle ne m'accordait sans doute cette marque de haute distinction, qu'en raison de mon titre de *député des malheureux*, car j'ai toujours vu les plus grands dignitaires rester debout devant S. M., ainsi d'ailleurs que c'est l'antique usage.

Ces audiences particulières, si remplies de bienveillance, étaient toujours, ainsi que je l'ai déjà dit, l'occasion des conversations les plus intéressantes, d'augustes leçons de la plus parfaite bienfaisance. Là se montrait dans son éclat chrétien, dans sa pureté évangélique ce noble et si généreux cœur, dont toutes les pulsations comptent autant de bonnes oeuvres. Les médecins ont des montres qui indiquent le mouvement du pouls, pour la Reine, seule au monde sans doute, ce sont de pieuses et sublimes actions, qui marquent les degrés de la vie. Je le dis sans flatterie, on ne peut donner une esquisse de cette existence, au-dessus de toutes celles de l'humanité. J'étais toujours ému d'admiration et de respect, en quittant cette adorable princesse, véritable privilégiée de Dieu, car ses vertus certainement sont une unique perfection.

Je présentais à S. M. des rapports verbaux sur les pétitions les plus intéressantes, et qui

déjà avaient fixé son attention, ce que m'indiquaient les notes écrites de sa main, et jamais je n'avais d'autres soins que de modérer et régler les libéralités de la Reine. Je présentais mes listes de secours tous les quinze jours, et elles s'élevaient chacune à 3500, 3800 et même à 4000 les mois de janvier, avril, juillet et octobre, époques du payement des loyers. Souvent, par une discrétion délicate, pour cacher à tous le nom de personnes honorables secourues, S. M. n'ordonnait de mettre sur les listes, pour le remboursement de ces sommes, quelquefois assez importantes : *Dépenses ordonnées par la Reine*, puis le chiffre. Ceci a excité l'attention et la critique de certains personnages, attachés au palais, qui ne comprenaient pas cette réserve, cachant à leur examen, à leur contrôle des avances particulières et fréquentes; aussi on ne manquait pas de faire des suppositions absurdes et malveillantes, que je ne rapporterai pas par générosité; la moins offensante présu- mait, que c'étaient des faveurs personnelles que je recevais de S. M. La Reine travaillait aussi avec MM^{rs}. Fain, de Gérante et son secrétaire des commandements; où recevait en audiences particulières jusqu'à deux ou trois heures. Elle

avait déjà, peu après le déjeuner, approuvé le menu du dîner, qu'on lui présente tous les jours. C'est aussi la Reine qui distribue les loges royales des théâtres, et souvent elle daignait me donner la sienne à l'opéra ou aux Italiens. S. M. fixe le nombre des voitures et des chevaux, que M. de Strada doit faire préparer pour le service du Roi, le sien, celui des princes et princesses; c'est un très-grand détail que toutes ces choses.

Un jour, que la Reine était pourtant très-pressée, un nouveau serviteur, auquel on n'avait pas fait connaître les usages de son service, entra dans le salon, où j'étais à causer avec Sa Majesté. Il portait des bûches sous le bras, ne s'excusa pas, s'installa devant la cheminée, fit tomber les cendres, remua les tisons, mit du bois dessus, et ne se retira, qu'après dix minutes de bruit et de dérangement.

Lorsqu'il eut refermé la porte, la bonne Reine me dit: „Voyez-vous, M. Appert, je n'ai pas voulu gronder cet homme, qui est nouveau et peu adroit, parceque, si l'on le change de place plus tard, il pourrait croire que c'est par suite de mon mécontentement.“

S. M. observe les jours de jeûne sévèrement pour elle, le vendredi saint surtout, mais

elle est si tolérante, si parfaitement excellente, qu'une fois, apercevant dans l'antichambre un vieux serviteur, suivant régulièrement aussi les ordonnances de l'église sur l'abstinence, elle s'arrêta devant lui, en lui disant: „Vous paraîsez malade et bien fatigué, allez prendre quelque chose, je demanderai pour vous pardon à Dieu!“ Ce même vendredi la Reine à midi, n'ayant eu aucune nourriture, faillit s'évanouir de besoin dans son cabinet. Que pourrait-on ajouter pour faire admirer une semblable piété.

La Reine n'aime pas qu'on publie ses bienfaits, et je pris la liberté de lui dire dans un tems d'émeutes: „Madame, la bienfaisance des princes est politique et charitable à la fois, et souvent publier leurs secours, c'est combattre la malveillance.“ „Ah! vous avez raison, Monsieur Appert,“ répondit Sa Majesté, „je le comprends, mais alors, qu'on ne parle que des bienfaits du Roi, car vraiment, on l'attaque avec tant d'injustice, que je vois que ce sacrifice est nécessaire pour le défendre, mais ne dites rien de moi, je vous en prie!“

C'est toujours ainsi que, dans toutes les circonstances, la Reine s'efface pour le Roi et sa famille. Il est vrai, qu'on ne trouverait pas

un pamphlétaire, osant verser sur elle le blâme, la calomnie, dont on est si prodigue et avec tant d'impudeur, de mauvaise foi, envers les autres princes de la maison royale.

Les heures de promenades sont arrêtées avec le Roi, et autant que possible les membres de la famille se réunissent, pour sortir ensemble. Lorsque les princes étaient plus jeunes, la Reine réglait avec leurs précepteurs les heures des classes, des leçons, des récréations, et ils mangeaient à part, pour être habitués à une nourriture simple. Les précepteurs vivaient avec LL. AA. RR.

Si l'un des princes ou l'une des princesses était malade, la bonne Reine ne les quittait pas une minute, et le médecin, ordonnait-il une tisane, un bouillon, S. M. voulait les préparer, et souvent même elle passait des nuits, sans se coucher, près des augustes malades. L'étiquette, le rang suprême, les préoccupations royales, tout disparaissait alors devant les devoirs de la plus tendre mère, titre pour Sa Majesté toujours au-dessus de celui de Souveraine.

Vers trois heures la famille royale sort, pour aller à Neuilly, et quelquefois à Versailles ou à St. Cloud.

Le Roi et la Reine s'occupent encore dans leurs promenades avec les architectes pour les constructions nouvelles, les embellissements et l'entretien des jardins. Vers cinq heures on revient aux Tuileries, chacun se retire dans ses appartements, pour faire la toilette du dîner, servi très-régulièrement à six heures. La table royale ordinairement est de vingt-cinq à trente couverts.

Vers sept heures et demie on rentre au grand salon du Roi, dont les appartements aux Tuileries sont au premier étage. Ceux de la Reine et de Madame sont au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, et je dirai en passant, que depuis le séjour du Roi dans ce palais de grandes et bien utiles améliorations y ont été faites. L'ameublement, à de légères exceptions près, est encore celui de l'Empire et de la Restauration, et en allant chez la Reine, j'étais reçu dans le petit salon bleu, où je voyais aussi autrefois le Dauphin; son secrétaire de bois de citron, les vases donnés à Charles X, par la belle verrerie de Baccarat de M^r. Godard, les mêmes canapés et fauteuils étaient encore placés comme avant 1830.

Ce serait une curieuse histoire que celle des palais royaux, car dans notre siècle, où

tout passe si vite, triomphes, grandeurs, gloires, dynasties, infortunes et bonheur, ces séjours des Rois, comme des hôtels garnis, ont tour à tour été occupés par différens maîtres.

Madame la princesse Adélaïde, aux heures qu'elle passe dans ses appartemens, s'occupe à peu près comme la Reine; mais elle a beaucoup moins d'objets de travail. S. A. R. lit souvent des livres pieux. M. Lamy vient prendre ses ordres tous les jours vers une heure, et quelquefois Madame ayant des visites à cette heure, il se rend de nouveau chez Son Altesse Royale à cinq heures, lors du retour de la promenade.

Madame accorde plus d'audiences que la Reine. Le maréchal Gérard, M^{me} de Valence, M. de Celle, l'ambassadeur Lehon, le prince de Talleyrand, le comte de Montalivet, M. Fontaine étaient souvent cause que j'attendais long-tems d'être reçu. S. A. R., quoique très-bienveillante pour moi, me laissait cependant, suivant l'usage, debout devant elle.

Le caractère de Madame est gai, très-spirituel; son coeur, comme celui de son aïeul, le bon duc de Penthievre, est excellent, son esprit est vif et pénétrant. Elle aime les gens de mérite, la franchise et la loyauté politique.

Monsieur Lamy m'a conté, que le duc de Penthièvre, extrêmement pieux et bon, recevait les hommages de tous ses gens au premier de l'an, et qu'il leur répondait toujours : « Messieurs, je vous remercie de vos vœux, et vous donne tout ce que vous m'avez pris dans le courant de l'année qui vient d'expirer. » Était-ce une plaisanterie ou une absolution pour sauver leurs âmes ? dans les deux cas cette phrase paraît bien extraordinaire. Puisque nous parlons de cet excellent prince, le lecteur permettra que nous rappelions qu'à la Révolution de 1793 S. A. S. n'a pas cessé d'habiter son château de Sceaux, où il était tellement aimé et vénéré, que jamais personne n'a osé l'inquiéter ; toute la population des environs le gardait alternativement et le respectait toujours. On ne conçoit pas alors l'assassinat horrible de l'infortunée princesse Lamballe. Les révolutions comme les accès de folie ont des périodes, que rien ne saurait expliquer. Puisque nous disons un mot de ces tristes jours, nous devons ajouter que, comme un excellent fils, le Roi Louis-Philippe croit sincèrement à la pureté des intentions de son père, et il le défend avec énergie et conviction des actes, attribués à S. A. S. par l'histoire de cette époque de sang.

17 Le Roi visite Madame, chaque fois qu'il a un moment de libre dans la journée. Jamais je n'ai vu de plus tendre frère, de meilleure soeur; aussi les affaires du gouvernement lui causent-elles souvent de graves soucis. S. A. R. apprécie avec une grande sagacité les événements, elle a un noble et ferme courage qui ne l'abandonne jamais dans les moments de danger. Son instruction est supérieure; elle cause avec beaucoup de naturel et de bonhomie. Son regard est doux et digne, ses opinions toujours élevées et progressives. Ses pensées sont généreuses, et toutes françaises; la gloire du pays, sa grandeur, son indépendance lui paraissent inséparables du bonheur de sa famille, de l'éclat et de la durée du règne de son frère. Sa mémoire fidèle, son séjour à l'étranger, les malheurs dont elle a toujours voulu partager le poids avec ses frères, lui ont donné une grande expérience des choses et des hommes publics; aussi S. A. R. ne se laisse-t-elle jamais dominer par les apparences. Toute action basse et de courtisans lui déplaît, mais en femme supérieure, comme soeur du Roi, elle sait conserver intérieurement le mépris qu'inspirent certaines démarches et sollicitations de ces gens-là. Madame Adélaïde, af-

lectionne les arts, les protège, les honore, et les défend, s'ils sont attaqués en sa présence. Le Roi a pour le jugement de sa soeur, pour ses opinions et ses conseils une déférence marquée, c'est en effet avec la Reine, sa plus sincère et constante amie. Pour les bonnes oeuvres, pensions, encouragements aux artistes, aux hommes de lettres, pour ses écoles, hospices, elle consacre au moins le sixième de son revenu, qui est, je crois, de huit cent mille francs par an. S. A. R. n'a pas de maison particulière, elle vit toujours avec et chez son frère; elle a seulement douze ou quinze chevaux pour les personnes de sa suite, qui se compose de sa dame d'honneur la comtesse de Montjoie, du chevalier d'honneur, M^r. le comte de Chateaux, de deux dames d'accompagnement, de M^r. Lamy, secrétaire de ses commandements, qui a sous ses ordres trois employés et un garçon de bureau, et enfin d'une douzaine de valets, de femmes de chambre, et de valets de pied et piqueurs.

Les ministres, généraux et grands fonctionnaires de l'Etat sont toujours très-humblement empressés envers S. A. R. dont la sage influence sur l'esprit du Roi est connue, et c'est souvent à elle qu'on adresse des prières desti-

nées à S. M. Madame sait, que les princes de la branche aînée ne l'aimaient pas, et sous ce rapport, je crois les sentiments de cette princesse réciproqués.

Madame est franche et sincère, qualités bien rares à la cour, elle défend avec zèle ses amis et ne se gêne pas, pour dire ce que lui inspirent ceux dont elle n'estime ni les actes, ni le caractère. Cependant du moment, où le Roi a donné sa confiance ou une fonction à quelqu'un, Madame s'incline devant la volonté royale et *laisse couler l'eau*, mais il est bien rare, qu'elle ne devine pas, ce qui fera monter ou descendre telle ou telle personne politique. S. A. R. ne croit pas au retour véritable des Carlistes, et je pense bien comme elle. Le clergé ne reviendra pas davantage au nouveau gouvernement, et toutes les concessions, faites pour amener cette concorde, sont regardées par ces deux partis, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des preuves de faiblesse et de crainte. Cela se conçoit, puisque les trois principes qu'on voudrait réunir sont diamétralement opposés. D'un côté les idées nouvelles, l'égalité, la protection pour toutes les religions, la loi pour tous, de l'autre les privilèges, la naissance, le droit divin, le passé dominant toujours, écri-

sant le présent et enchaînant l'avenir, le troisième enfin, voulant la domination, l'aveugle soumission du peuple, l'intolérance et une obéissance complète à des règles, qui ne sont pas plus dans l'évangile que dans les mœurs du tems.

Madame aime beaucoup ses neveux et nièces, qui de leur côté ont un grand respect et un vif attachement pour leur tante; l'harmonie et la bonne intelligence qui règnent entre les relations si fréquentes de la famille royale se rencontrent rarement dans le monde avec une aussi touchante continuité.

S. A. R. lit toutes ses lettres et souvent se laisse comme la Reine impressionner en faveur des gens qui lui écrivent; et nous avons déjà dit, combien on risquait d'être trompé. S. A. R. adopte souvent de jeunes orphelins et orphelines, dont elle paie les pensions. L'instruction des indigents attire toute sa sollicitude, et c'est pour son coeur une question intéressante, dont son esprit éclairé, apprécie le résultat à venir. Le château de Randan, ainsi que nous l'avons déjà dit, est la propriété favorite de Madame; malheureusement cent lieues le séparent de la capitale, et dans le tems où nous vivons, il est rare, que les familles royales puissent habiter des domaines aussi éloignés.

Un chemin de fer doit lever cet obstacle aux fréquents voyages que désirait y faire Madame Adélaïde. J'ai parlé tout à l'heure du prince de Talleyrand, qui venait quelquefois chez S. A. R.; je puis ajouter un mot sur les visites de cet illustre personnage, c'est dans les derniers tems de sa vie que je l'ai vu. Deux laquais l'apportaient jusqu'au premier salon dans un fauteuil, et vraiment il était curieux de voir ce vieillard, ne pouvant plus se traîner, ne pas encore se résoudre à cesser d'être courtisan et visiteur des plus grands que lui. On le recevait avec la plus haute distinction, sa figure, quoique bien fatiguée, et se ressentant de la maladie, qui devait le conduire si prochainement au tombeau, avait conservé cependant cette physionomie impassible et imposante si connue. Sa conversation, quoique toujours grave, était spirituelle et attachante; chacune de ses phrases, espèce de sentences, semblait être la dernière révélation d'un mourant. Madame, aussitôt qu'on annonçait le prince, se rendait au salon (où ses gens le déposaient) et lui exprimait la plus grande bienveillance et dans des termes employés pour lui seul. Le Roi venait quelquefois chez sa sœur rejoindre

Mr. de Talleyrand, et sans doute l'entretien devenait fort intéressant, mais ne voulant pas imiter un populaire écrivain, qui rapporte même dans ses feuillets ce que l'Empereur Napoléon pensait et disait sans témoin dans son cabinet, je ne puis donner aucun détail sur ces conversations intimes. Seulement à l'occasion de Mr. de Talleyrand, je dirai, que je l'ai vu souvent, quelques années avant sa mort chez mon noble ami Mr. le baron Louis, ancien ministre, et que j'étais toujours frappé du respect et des attentions dont on l'entourait. Les laquais se précipitaient pour ouvrir les deux battants des portes, et le premier valet de chambre annonçait avec une importance marquée, *Monseigneur le prince de Talleyrand*. On se levait et ne se remettait en place, qu'après avoir laissé le vieux diplomate s'installer commodément dans le fauteuil qu'on avait avancé pour lui. Alors personne ne causait, le prince regardait successivement chacun, comme pour savoir, si l'auditoire était digne de l'entendre, puis il lançait des phrases polies, sans signification spéciale, gardait le silence, se levait et se retirait, étant toujours l'objet des plus humbles prévenances.

En voyant le baron Louis, ancien abbé, cau-

ser avec l'ancien évêque d'Autun, je m'en reportais à tous les événements, où ces deux hommes avaient été les premiers acteurs de scènes historiques, si remarquables, et j'aimais à contempler ces restes vivants d'un tems, d'un monde bien illustre et déjà si loin de nous.

Peu d'instants avant la mort du prince de Talleyrand, le Roi et Madame allèrent le visiter, et lorsque S. M. se retira, le malade, que la mort inscrivait déjà sur son lugubre livre, réunit ses derniers efforts, pour dire au Roi cette phrase: „Sire, la visite de Votre Majesté est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu ma maison. Permettez-moi de vous présenter mon fidèle valet de chambre.“ Cet adieu éternel du prince de Talleyrand était peut-être le plus grand orgueil de sa longue vie; car il connaissait trop les convenances du langage à tenir aux Rois, pour ne pas savoir, que ces termes étaient hautains, et paraissaient mettre sa maison au niveau de celle des Orléans.

Madame Adélaïde aime beaucoup les voyages, mais en compagnie de son frère, car elle n'est pas heureuse loin de lui, et serait continuellement dans l'inquiétude, ce qu'expliquent les abominables tentatives d'assassinat dont nous avons le triste tableau sous les yeux.

La Reine et Madame vivent également dans la plus affectueuse intimité, elles ne se cachent rien que leurs bonnes œuvres; aussi lorsque j'entrais au grand salon, S. M. me conduisait dans une embrasure de croisée, pour me parler bas de ses pétitions, et Madame Adélaïde me disait: „Je suis à vous, Monsieur Appert; lorsque vous aurez fini avec ma soeur, nous passerons chez moi.“

La Reine cause beaucoup moins des affaires politiques que S. A. R.; mais intérieurement elle en est tout aussi préoccupée; et lorsque je parlerai des émeutes, des attentats contre le Roi, on verra combien cette grande âme a dû souffrir, et de quel secours a été pour elle sa piété et sa confiance en Dieu.

S. M. conserve, malgré sa parfaite bonté, une physionomie digne et grave; son regard exprime une pure et indulgente bienveillance, mais on retrouve toujours en sa personne la Reine. Elle a continuellement les plus délicates attentions pour le Roi, qui de son côté exprime dans toutes les occasions la plus grande déférence et affection pour S. M. Les princes et princesses sont pour leur père et leur mère soumis, respectueux et aimants; une mutuelle confiance, une amitié profonde, une vénération

que les années augmentent, forment pour tous les membres de la famille la plus tendre parenté, la réunion la plus sincèrement attachée et unie. Le duc de Nemours, prince instruit, sérieux et digne dans ses manières, s'occupe avec zèle de tout ce que le Roi confie à ses études ou à sa surveillance. Ses sentiments nobles, ses idées avancées, son respect pour les institutions, son goût pour les arts, son excellente éducation en font un prince extrêmement distingué et qui gagne à être connu, parcequ'au premier abord il a un peu de fierté, qui s'efface bien vite dans les relations.

Le prince de Joinville a quelque chose de simple, qui rappelle le bon duc d'Orléans, son frère; avec une instruction solide, une admirable et distinguée élévation, il captive l'attachement et provoque l'estime. Sa belle taille, sa figure mâle et noble, ses manières toutes militaires, son esprit chevaleresque, en font un commandant de marine qu'on chérit sur mer, respecte et aime à terre. Le peuple en France a pour lui une prédilection particulière.

Les ducs d'Aumale et de Montpensier, sont aussi des princes remarquables par leurs connaissances scientifiques et militaires. Leur esprit est distingué, et sait se mettre à la portée

de tous. Les quatre frères s'aiment et vivent dans la plus étroite intimité; attaquer l'un c'est attaquer l'autre. Ils se communiquent tout, ont le même amour de l'honneur de la France, de ses progrès intellectuels. Leurs camarades de colléges sont toujours les bienvenus chez eux, et là encore la qualité de prince passe après celle d'étudiant des mêmes classes. Depuis le mariage des trois aînés de ces bons frères, les mêmes rapports existent, jamais un mot de discussion, l'ombre d'une jalousie, d'un mécontentement, d'une rivalité. Mais je me trompe, il y en a une bien constante, celle de risquer sa vie pour la défense du pays, et si le Roi et la Reine ne temporisaient pas leur courageuse bravoure, ces quatre princes voudraient toujours être en Algérie, conduire nos soldats et leur servir constamment d'exemple, lorsque les combats exigent une abnégation de la vie pour l'honneur du drapeau national, et la pacification de cette conquête, qui nous coûte déjà tant de sang et d'efforts! La Reine des Belges et la princesse Clémentine sont aussi vertueuses, aussi charitables que leur auguste mère.

CHAPITRE XX.

VISITES, DINERS, SOIRÉES DU QUAI D'ORSAY ET DE NEUILLY.

Il n'y a pas que les souverains et les princes qui aient leurs flatteurs, leurs adulateurs, leurs courtisans, il suffit d'être reçu au palais, d'y aller souvent, pour que la troupe de second ordre de ces comédiens vienne chez vous, comme s'ils se rendaient sur un théâtre de province. J'ai vu, depuis la Révolution de Juillet surtout, des gens vraiment curieux à étudier et qui laissent bien loin d'eux en arrière les caractères bas et rampants de l'ancien régime. Par ma position auprès de la famille royale je devais naturellement recevoir beaucoup de monde et souvent même accueillir des personnes, utiles sous un certain point de vue, méprisables sous bien d'autres. Le matin je recevais de huit à dix heures cinquante à soixante-dix solliciteurs de toutes les conditions

auxquels j'avais accordé des rendez-vous ou qui venaient s'informer du sort de leurs pétitions à la Reine et à S. A. R. Madame. De onze heures à midi, je donnais à mes secrétaires le travail pour la journée, puis à une heure je me rendais aux Tuileries. Après avoir soumis mes rapports et mes listes de secours, je rentrais signer ma nombreuse correspondance et j'allais ensuite visiter les personnes intéressantes, pour prendre une connaissance exacte de leur position. A six heures je revenais chez moi, pour dîner et lisais ensuite quelquefois jusqu'à deux heures du matin les cent ou cent cinquante pétitions, qui m'avaient été envoyées en plusieurs gros paquets dans la journée par S. M. ou S. A. R.

Les séances de la société phrénologique se tenaient dans mon salon une ou deux fois par mois et je les présidais souvent. Là se réunissaient MM^{rs}. Broussais père et fils, Bouillaud, Andral, Fossatti, Gaubert, Lacorbière, Dumoutier, Harel, Debout, Voisin, Sarlandière etc, médecins, et tous les étrangers, qui pendant leur séjour à Paris, voulaient s'éclairer sur la doctrine de Gall et de Spurzheim. Ces séances étaient par fois très-intéressantes. Un soir on m'apporte dans un panier deux têtes ayant en-

core toutes leurs chairs. Je les croyais en cire, elles furent posées avec grande précaution sur la grande table, formant le bureau du président et des secrétaires. Les yeux étaient ouverts, la physionomie parfaitement tranquille, je m'approche et reconnais les traits des assassins Lacenaire et Avril, que j'avais vus dans leurs cachots. Le garçon qui apportait ces têtes à la société phrénologique, me dit: „Vous les trouvez ressemblantes, Monsieur Appert?“ Sur ma réponse affirmative il réplique en souriant: „Ce n'est pas étonnant, il n'y a pas encore quatre heures, qu'elles étaient sur leurs épaules.“ C'étaient en effet celles de ces deux criminels. J'ai eu une singulière destinée, relativement à Lacenaire surtout, et voici sous quels rapports.

Peu de tems avant de commettre l'assassinat horrible qui le conduisit à l'échafaud, il vint me trouver sous prétexte de me confier un secret. Je le connaissais pour l'avoir déjà vu en prison, mais son éducation, sa tournure, toute sa physionomie, ne me le faisaient pas regarder, quant à moi, comme un homme dangereux, et je le fis passer seul dans mon cabinet, loin du bureau de mes secrétaires. Une fois entré, il ferme les verroux intérieurs et se plaçant devant la porte, me dit:

„Savez-vous, mon bon Monsieur Appert, que vous êtes bien imprudent, de vous livrer ainsi et dans une pièce où vous avez votre argent, je le sais, avec le premier venu. Nous sommes loin de vos gens, j'ai des armes cachées, je suis coupable déjà de plusieurs crimes, dites-moi, qui m'empêcherait de vous tuer. Mais soyez tranquille, allez," reprit-il aussitôt, „quel monstre oserait vous toucher, vous, le consolateur des prisonniers. Tenez, tout criminel que je suis, j'aimerais mieux mourir à l'instant même, que de vous causer la moindre peine." Je répondis en souriant à Lacenaire: „Est ce que vous croyez, que je ne vous connais pas tous! Sans doute vous avez de bien malheureuses pensées, mais rien ne pourrait me faire craindre, de me livrer à vous avec confiance, et si jamais quelque danger me menaçait, c'est à la Conciergerie ou dans un bagne, que j'irais chercher un refuge!" Lacenaire, exalté par cette calme réponse, sent en lui une émotion qui le domine, des larmes roulent dans ses yeux, et il m'adresse ces paroles remarquables: „Ah! Monsieur Appert, si je restais avec vous, près de vous, sous votre autorité, oui, je vous le jure, je renoncerais au mal. Savez vous, que je suis un grand coupable, j'ai tué plusieurs fois, mais

c'est dans des moments d'une ivresse cérébrale; alors j'oublie mon éducation, ce que je pourrais faire, j'oublie l'horreur de ma vie abominable, et en votre présence, en voyant votre parfaite sécurité devant moi, assassin, seul avec vous, j'éprouve un frémissement intérieur, c'est vous qui m'effrayez, c'est vous qui êtes le maître absolu, commandez je tombe à vos pieds. » Cette scène m'avait ému le cœur, je relevai Lacenaire en le prenant par les mains, et pour lui prouver que j'étais bien rassuré sur ses intentions, j'ouvris ma caisse qui contenait beaucoup d'or et de billets de banque, et en me dirigeant vers la porte je lui dis : „Lacenaire, j'ai un ordre à donner, attendez moi quelques instants, soyez le gardien de mon argent! » Il resta stupéfait, j'allai au bureau de mes secrétaires, signai quelques lettres, retournai vers Lacenaire, et refermai la porte en disant : „C'est la première fois, que cette caisse a été aussi bien gardée, n'est-ce pas mon pauvre Lacenaire? » Cet homme, ce grand criminel était dompté, soumis comme une bête féroce, que son gardien sait apprivoiser. Il me paraissait dans le besoin, je lui offris un prêt de trente francs, qu'il n'accepta, qu'après en avoir reçu l'ordre

formel de ma part. J'oubliai, ainsi que lui, le secret qu'il voulait me confier.

Peu de tems après, ce malheureux était condamné à mort avec son complice Avril, et François seulement aux travaux forcés à perpétuité. Un jour un homme, qui ne voulut pas se nommer, mais qui avait une figure, comme je n'en rencontre qu'aux bagnes, me dit tout bas, dans une de mes audiences du matin : « Monsieur, mon ami Lacenaire, qu'on doit exécuter bientôt, ne vous fait pas demander, parce qu'il pense que d'après votre entrevue secrète de l'autre jour, cela vous causerait une nouvelle peine, et il m'a chargé de vous remercier et vous rendre les trente francs, qu'il vous doit ! » L'inconnu me glissa cette somme dans la main et disparut avant de me laisser dire un mot.

C'est après ces deux anecdotes que la tête de Lacenaire était apportée dans ce même cabinet, où vivant je l'avais si fortement impressionné.

Pour compléter la triste bizarrerie de cette relation, le bourreau de Paris m'envoyait de son côté la redingote, que ce condamné portait au moment de son exécution.*

* C'était pour lord Durham, dont je parlerai que j'avais accepté du bourreau Samson la redingote de Fieschi, celles de Lacenaire et d'Alibaud.

Je recevais souvent dans le courant d'une seule journée les divers degrés de l'échelle sociale, et peut-être les anecdotes de ces extraordinaires réunions, dîners, soirées ne seront-elles pas sans intérêt pour le lecteur, en raison de leur exactitude historique.

Un matin se présente chez moi un petit homme en blouse bleue, portant une vieille casquette sur la tête, un pantalon rouge, de gros souliers, une cravate de coton, ayant le teint basané, des yeux noirs et vifs, les cheveux d'un Espagnol, telles étaient la toilette et la physionomie de cette espèce de roulier. „Quoi, Mr. Appert,“ me dit-il, „vous ne reconnaissez pas votre petit Bonaparte du bagne de Rochefort; je vous avais promis de venir vous voir, et me voilà, vous savez bien, que j'étais condamné à perpétuité, j'ai pu m'évader, mais pour venir de Rochefort à Paris, il-y-a joliment à risquer d'être pris.“ Tel fut le discours du *Bonaparte* des bagnes, que je reconnus pour celui, portant ce sobriquet, et avec lequel je m'étais long-temps entretenu à ma visite du bagne de cette ville. Ce criminel passait pour être très-dangereux et le surnom donné par ses camarades indiquait au moins, qu'il était audacieux, entreprenant, courageux et capable de tout dans ses plans.

Je lui demande, s'il a une ferme résolution de se bien conduire, il m'en donne *sa parole de galérien*^{*}, ajoutant : „Mais j'aurais besoin de vingt ou vingt-cinq francs, d'un autre pantalon, car celui-ci est *de là bas*, et peut me faire reconnaître, et d'un chapeau pour retirer ce cachet d'évadé qu'un gendarme adroit verrait de quinze pas ! Je mis pour condition que, si j'accordais tout cela, il ne volerait plus et chercherait à gagner un pays étranger où, en travaillant honnêtement, sa vie se passerait tranquillement en liberté. La convention acceptée, mon valet de chambre lui donna un de mes pantalons, chapeaux, gilets vieux, et après avoir reçu trente francs, il partit. Peu de tems après il m'écrivit de Strasbourg, en m'annonçant son heureuse arrivée après bien des événements de gendarmes et que sa promesse serait religieusement tenue dans le duché de Bade, choisi pour sa nouvelle patrie.

Cette visite me rappelle qu'un autre évadé du bagne de Brest, n'osant pas venir à Paris, s'était tout simplement dirigé sur ma campagne

^{*} Je n'ai jamais été trompé, en me fiant à la parole d'un condamné, mais quelquefois ceux que je désirais ramener au bien ne voulaient rien me promettre. Les honnêtes gens ne sont pas toujours aussi scrupuleux.

de Lorraine où, ne me trouvant pas, il avait dit à mon homme d'affaires : « Donnez-moi une chambre près de celle de Monsieur, je suis son cuisinier, qu'il envoie d'avance pour tout préparer avec vous, pour le recevoir, vous verrez mon cher, combien notre maître est bon pour moi ! » J'arrivai une nuit, et voyant un inconnu venir me donner la main, pour descendre de voiture, j'allais demander son nom, lorsqu'on me dit à l'oreille : « Monsieur, je suis votre cuisinier et je vous dirai pourquoi. » Ce forçat n'a rien pris chez moi, pendant son séjour un peu sans façon, et le lendemain de notre reconnaissance je lui donnai dix francs, pour gagner les Vosges, son pays.

Les habitués et invités de mes diners du samedi à Paris et à Neuilly étaient : l'archevêque de Malines, le vicomte de Lascazes, le comte Lanjuinais, les généraux Schrams, Feisthamel, Guillaibert, Gemeau, de Wielbans, les députés Etienne, Marchal, Carnot, Gosse de Gorre, Gaugnier, MM^{rs}. Arnault, de Jouy, l'amiral Laplace, Eugène de Pradère, de Crusy, Dutrone, de Gérente, Oudard, Lamy, de Strada, Basset, Castres, Terrasse, Boudard, Guillaume, de la maison d'Orléans, les professeurs Valette, Casimir Broussais, MM^{rs}. Fourier, Considérant,

les docteurs Hutin, Chapelain, Maldigny, Destouche, lord Dürham, Bowring, pair et membre du parlement d'Angleterre, Alexandre Dumas, Balzac, les peintres Allaux, Roqueplan, Schnetz, Picot, Flandin, Lépaule, Borget, Dumoulin, le graveur Garnier, mon ami d'enfance, Huët, Camille Jubé, Gonzales, Gentilhomme, jeunes écrivains, les capitaines Peney, de Cartousière, M^r Jullien (de Paris), mon excellent ami et notaire, M^r Ancelle, M^r Labié, maire de Neuilly, le si regrettable et estimé M^r Améty.

Ces réunions de personnes recommandables étaient extrêmement intéressantes et quelquefois j'avais aussi à dîner, avec ces messieurs, Vidocq et Samson, l'exécuteur des hautes oeuvres à Paris, (fils de celui qui a exécuté en 1793 le Roi, la Reine Marie-Antoinette et tant d'autres illustres victimes!) Lorsque ces deux derniers convives venaient, tous mes amis me demandaient à dîner, et d'après la liste abrégée que je viens de donner, on devine que, ne réunissant jamais plus de douze personnes à la fois, j'étais obligé, pour contenter tout le monde, de faire plusieurs fournées, comme les ministres, lorsqu'il s'agit de mettre à la raison la chambre des pairs. M^r l'archevêque de

Malines et Mr. Arnault seuls ne voulaient pas se trouver avec le bourreau Samson; et je dirai franchement que j'avais à peu près le même préjugé. Voici la description d'un de ces dîners, historiques par les noms et la position des convives. Un vendredi saint fut le jour pris pour la première invitation que je ferais au bourreau Samson; et voici comment cette négociation eut lieu. Subitement, sans avoir espéré Vidocq, que je connaissais depuis long-temps, et auquel je consacrerai une notice particulière, dînait chez moi; on parla du désir d'avoir une nouvelle réunion, mais dont serait Samson, s'il acceptait, ce qui paraissait difficile à obtenir; car, par caractère autant que par son état, il n'allait jamais chez personne. „Je me charge de l'inviter,“ dit Vidocq, „laissez-moi faire, il viendra.“

Le lendemain à midi un grand monsieur, vêtu avec recherche tout en noir, ayant l'ancien jabot, la grosse chaîne de montre d'or, demanda, si je pouvais le recevoir, mais refusant de dire son nom, pour se faire annoncer, ainsi que c'est l'usage; mon secrétaire ajoutait en me prévenant de cette visite: „Monsieur, c'est une personne qui a l'air très comme il faut, on dirait un maire de banlieue,

allant présider un mariage à la mairie, où se rendant à la tête de son conseil municipal en députation chez le Roi. Je permis son introduction dans le salon, un fauteuil lui fut offert, et je viens de suite lui demander, „qui j'avais l'honneur de recevoir.“ „Monsieur,“ répondit l'inconnu, „je vous respecte depuis long-tems, mais si l'on ne m'avait pas assuré que vous aviez l'extrême bonté de m'inviter à diner pour vendredi, jamais je ne me serais permis de me présenter à votre hôtel, je suis l'exécuteur des hautes oeuvres!“ „Monsieur,“ dit-il, „Malgré moi j'éprouvai une véritable répugnance, reconnaissant celui qui, depuis que je visitais les prisons, exécutait les malheureux condamnés à mort, dont la plupart m'appelaient à leurs derniers moments; je répondis cependant: „Je vous ai, Monsieur, engagé à diner pour vendredi et je compte sur vous.“ „Voyez-vous,“ dit Samson, „comme cette invitation était faite par le sieur Vidocq, dont je connais d'ancienne date les *farces*, j'ai voulu m'assurer par moi-même, si j'avais un si grand honneur, d'autant plus qu'en raison de ma charge, je vis en famille et ne reçois que mes collègues ou aides, qui d'ailleurs sont la plupart mes parens! Monsieur, je me ren-

drai humblement à vos ordres, et il y a longtemps, ainsi que je viens de vous le dire, que je désirais faire votre connaissance personnelle."

Ce dernier vœu était assez original de la part d'un bourreau. Je le laissai se retirer, trouvant que j'aurais assez le tems de causer avec lui le vendredi.

Ce jour arrivé lord Durham, MM^{rs}. Bowring, de Jouy, l'amiral Laplace, Etienne, Gauguier, Muel, Doublat, Hector Davelouis, Vidocq et Samson furent tous exacts au rendez-vous. Je plaçai ce dernier à ma droite et Vidocq à ma gauche, les autres personnes comme elles voulurent. Samson grave, sérieux, paraissait gêné *avec ces grands seigneurs*, (comme il les appelait, en me parlant tout bas) Vidocq, au contraire fort gai, plaisantant sans façon, lançant avec esprit des épigrammes, disait en riant au bourreau: „Savez-vous, que je vous ai souvent envoyé de la besogne, lorsque j'étais chef de la brigade de sûreté.“ „C'est vrai, Monsieur Vidocq,“ répondit le bourreau, puis se penchant à mon oreille, „il faut que ce soit chez vous, Monsieur,“ me dit-il, „pour que je dine avec ce gaillard-là, c'est que c'est un malin.“ Presqu'en même tems, s'approchant de mon autre oreille, Vidocq me dit

tout bas: „C'est un brave homme, ce Monsieur Samson, cependant ça me paraît drôle de dîner à la même table que lui!“

Après ces deux petites confidences, voici la conversation que mes convives eurent avec l'exécuteur.

Mr. de Jouy: „Monsieur Samson, votre mission est terrible, mais, en versant le sang, vous ne faites qu'obéir à la loi qui condamne à mort.“

Le bourreau: „Ce que vous dites, Monsieur, est bien la vérité, je ne suis que l'instrument, c'est la justice qui frappe.“

Lord Durham: „Combien avez-vous déjà coupé de têtes, Monsieur Samson?“

Le bourreau: „Trois cent soixante environ, Milord.“

Mr. Bowring: „Lorsque vous êtes au moment d'attacher ces malheureux sur la planche fatale, éprouvez-vous une vive émotion?“

Le bourreau: „Ce sont mes aides qui attachent le patient, lui coupent les cheveux et préparent les panniers, qui doivent recevoir le corps et la tête; je ne fais qu'être là, pour que tout se passe bien et vite, et ma tâche se borne à lâcher la corde, qui retient le cou-pret qui tranche la tête.“

Mr. de Jouy: „Une fois, cette opération faite, croyez-vous que l'on souffre encore?“

Le bourreau: „Oui, Monsieur, la figure a des convulsions, les yeux se remuent, la tête est comme enragée. J'étais près de mon père, quand il fut forcé d'exécuter le pauvre Louis XVI, que nous aimions tous dans notre famille, et lorsqu'il fut contraint de prendre la tête par les cheveux, pour le montrer au peuple, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, cette belle figure avait encore sa douce et noble physiologie, et mon père a manqué de se trouver mal; heureusement que j'étais près de lui, et comme j'étais grand, je le cachai et l'on ne s'aperçut pas de son émotion et de ses larmes, qui certainement à cette époque nous faisaient guillotiner à notre tour. Monsieur, peu après ces tristes événements j'avais été nommé capitaine d'artillerie par ma section, et j'aurais pu faire un beau chemin, mais mon père m'a dit avec raison: „„Samson, notre charge te revient, elle rapporte plus de douze mille livres, (somme énorme à cette époque) tu feras bien de la prendre, mon garçon, car vois-tu, les préjugés du monde contre nous t'empêcheront toujours d'avancer, et même peut-être de rester capitaine. Nos ancêtres, depuis plus d'un siècle,

exercent ces fonctions à Paris, tu vivras tranquille, et au moins personne n'aura le droit de se mêler de tes affaires!"

Vidocq: „Excepté les gens à qui tu couperas le cou, aurait dû ajouter votre père!"

Le bourreau: „Monsieur Vidocq, pas de plaisanterie; ce que je conte là est historique."

Vidocq: „Malheureusement!"

Ce mot piqua le bourreau au vif et il me dit tout bas: „Cet homme est commun comme *du pain d'orge*, on voit bien qu'il ne se trouve jamais en pareil compagnie, il n'a pas *ma tenue*."

Mr. de Jouy: „Mr. Samson, avant l'invention de la guillotine, vos ancêtres se servaient d'un glaive, qui devait couper la tête d'un seul coup!"

Le bourreau: „Monsieur, j'ai encore chez moi cette arme terrible, c'est une lame de Damas, achetée dans le tems pour douze cents livres à Constantinople. Mon père a marqué d'un fil le côté avec lequel il a coupé la tête du marquis de Lally et celui, qui servit à décapiter le chevalier de la Barre. Lorsque j'étais jeune et amoureux, je pris un soir cette arme, qui est très-longue, et la cachai sous ma redingote. Des hommes voulurent m'atta-

quer, pour me dévaliser et peut-être m'assassiner, ils étaient au moins huit et voyant, que je ne pourrais lutter contre ces forts gaillards, je payai d'audace et, mettant mon glaive à la main, je m'avançai sur eux, en criant d'une voix forte: „Ne savez-vous donc pas que je suis le bourreau de Paris!“ A ces mots terribles ils se sauvèrent, comme si j'étais le tonnerre, prêt à les pulvériser.“

Lord Durham: „Mr. Samson, je voudrais bien voir la guillotine fonctionner.

Le bourreau: „Je n'ai rien à vous refuser, Milord, prenez un jour avec Mr. Appert, et je la ferai arranger pour vous par mes *jeunes gens*, dans la remise, où elle est démontée et placée après les exécutions; c'est chez un peintre en voiture, pas loin de ma maison, rue des marais du Temple, qu'est la *machine*.“

On laissa la conversation particulière avec Samson, et Vidocq eut alors les honneurs du reste de la soirée et fut, comme toujours, des plus intéressants. Nous aurons occasion de parler des rares capacités de cet homme extraordinaire.

On passa au salon, et Mr. Samson, prétendant, que sa femme ne se couchait jamais avant son retour à la maison, où tous les soirs

il faisait en famille, après le souper vers les huit heures, comme dans l'ancien tems, une partie de piquet, me demanda très-respectueusement la permission, de se retirer et d'envoyer chercher un fiacre par un de mes *laquais*.

Les réunions, où se trouvaient M^r. l'archevêque de Malines, Arnault, le général Schrams, Etienne et d'autres personnages, nommés au commencement de ce chapitre, étaient toujours aussi fort intéressantes, et je ne regrettais pas les dépenses causées par ces diners à la fois distingués, amusants et où la franchise, l'affectueuse bonhomie étaient réciproques entre tous les convives.

La vie passe si vite à Paris, on est toujours si préoccupé que le seul moyen de voir ses amis est, de leur donner ou demander à dîner. J'aimais d'ailleurs cette distraction, choisissant toujours ceux dont l'instruction, le caractère aimable, les bonnes manières et l'affection m'étaient connues.

CHAPITRE XXI.

DE L'HISTOIRE DE DIX ANS PAR M. LOUIS BLANC
(1830—1840).

La bonne foi, la loyauté, les plus nobles intentions et les convictions les plus généreuses ne suffisent pas toujours pour écrire avec une entière vérité les événements politiques de son tems. Il faut se garder surtout des appréciations sur les actions des personnages qui figurent dans ce tableau, lorsqu'on n'est plus au point de vue d'où peut bien se juger la couleur de chaque parti. Comme un vernis qui couvre la toile du peintre et qui force à choisir une place qui permette d'en voir toutes les beautés ou les imperfections, les scènes politiques ont aussi leur vernis qui cache aux yeux les défauts ou les qualités des hommes qui en sont les acteurs.

Sans doute un écrivain aussi distingué que M. Louis Blanc, que les sentiments patrio-

tiques et purs, le coeur chaud et l'âme élevée, l'indépendance et l'amour du pays animent, dirigent, inspirent, mérite une grande confiance, et n'importe ce qu'on refutera, contestera, rectifiera de son livre, il en restera toujours, pour son honneur et pour sa considération, une assez large part d'utilité, de faits, de conseils, que tout historien consciencieux doit reconnaître, louer, étudier, méditer avec une sérieuse attention. Après avoir dit franchement ce que m'inspire l'histoire de dix ans et combien son auteur est estimable, je tâcherai de suivre chaque partie de ce livre intéressant, pour donner aussi mon opinion sur cette époque qui est celle de ma vie, où le hasard m'a le plus rapproché des hommes dont justement Mr. Louis Blanc juge l'existence et les actes politiques, sans épargner souvent des interprétations sévères, s'attaquant non pas aux faits accomplis, mais bien aux intentions des pensées, ce qu'on pourrait nommer le système préventif ou des probabilités de l'auteur. Pour éviter toute confusion, nous inscrirons nos observations dans l'ordre où se trouvent les chapitres, sur lesquels nous aurons des observations à présenter.

Mr. Louis Blanc, reconnaît que la tâche d'écrire l'histoire *des affaires* de son tems est

délicate et périlleuse, qu'après s'être sévèrement interrogé, il n'a trouvé en lui ni haines implacables, ni affections intéressées, et il pense qu'il pourra juger les hommes et les choses, sans manquer à la justice et sans trahir la vérité. „La cause des nobles, des riches, des heureux n'est pas la cause que je sers,“ dit l'auteur, „j'appartiens par mes convictions à un parti qui a commis des fautes cruellement expiées, mais je ne suis entré dans ce parti que le lendemain de sa dernière défaite, etc.“

M. Louis Blanc oublie d'abord que toutes les affections sont intéressées, sans cela ce sentiment cesse d'être l'affection, il devient à l'instant même l'indifférence, et au point de départ que choisit l'auteur en avouant qu'il entre dans un parti après sa dernière défaite, il se déclare naturellement *intéressé* à la résurrection de ce parti; donc son affection conserve au moins ce but de son concours. Dire que ce n'est pas la cause des nobles, des riches, etc., que l'on veut servir, est encore un signe de partialité, car un historien doit servir toutes les causes qui sont justes et morales, et tout en préférant, ainsi qu'on l'a vu dans les premiers chapitres de ce livre, plaider pour les intérêts des malheureux je ne

me permets pas d'exclure de mon impartialité ce que j'aurai de bien à dire de certains nobles ou riches. La noblesse et la richesse ne sont des défauts que lorsqu'on est orgueilleux ou inhumain.

Introduction.

Coup d'oeil sur la Restauration.

Chapitres I à IV.

M. Louis Blanc, rend une justice méritée à la bourgeoisie à laquelle je me fais honneur d'appartenir; mais ce n'était pas une raison pour l'isoler de la partie de la population qui est dans l'ordre social au-dessus ou au-dessous d'elle, et je crois moi, que dans les événements glorieux de l'Empire tous les Français ont fait leur devoir avec une égale brayoure, un même dévouement au pays. L'auteur parle aussi avec trop de légèreté de la création du Code par Napoléon; c'est le plus beau monument de son règne. Celui-là au moins n'a pas coûté des larmes à l'humanité, et aujourd'hui encore il est admiré de l'Europe et introduit où les esprits sont assez éclairés pour en apprécier les beautés. L'Empereur comme un grand génie, comme un souverain qui domine son siècle, n'a exclu aucune classe de la société de

ses faveurs, c'est pourquoi la bourgeoisie, amante bien vertueuse sans doute de M^r. Blanc, a reçu comme le peuple et les courageux guerriers qui défendaient la patrie, une égale part de sa sollicitude. L'auteur blâme Napoléon d'avoir approché les nobles de sa personne, d'en avoir fait de nouveaux, en leur donnant les noms des batailles gagnées sur les ennemis de la France, d'avoir nommé son fils Roi de Rome en naissant. Ah! c'est justement là où est la grandeur de l'homme, car il soumet les vieux noms des anciennes races à sa toute puissance, il leur donne pour collègues, bon gré mal gré, ses compagnons de combats, il crée son fils Roi de la capitale du monde chrétien, pour montrer à tous, grands ou petits, que le titre de Roi d'Italie, qu'il porte n'est pas une illusion, comme pour les Rois de France, celui de Roi de Navarre, que son fils sera le véritable souverain de Rome, ne laissant ainsi au Pape qu'une puissance spirituelle sur l'église et que le règne du Saint-Père, comme le veut l'évangile ne sera pas de ce monde!

M^r. Blanc rend noblement justice à l'Empereur, lorsqu'il dit que M^r. de Saint-Aignan (beau frère du duc de Vicence), apporte au mois de Novembre 1813, le traité de paix pro-

posé par les alliés; là encore Napoléon donne un éclatant témoignage de résignation pour arrêter cette guerre sanglante, mais ce sacrifice à l'humanité ne suffit plus aux ennemis de notre belle France et trois armées considérables se liguent contre elle et son grand capitaine!

Enfin il faut encore risquer la fortune; l'Empereur le 23. Janvier 1814 dit adieu à celle qu'il croit sa meilleure amie, au fils chéri qui doit perpétuer sa race, il les embrasse tendrement; hélas! c'était la dernière fois que son coeur devait jouir de cette consolation; mais nous avons déjà esquissé ces événements si tristes pour tout Français, ne renouvelons donc pas l'expression de nos douleurs. Quant à la défense de Paris dont parle M^r. L. Blanc, je dirai, moi qui l'habitais, que ce n'est pas le courage du peuple et de la bourgeoisie auquel on doit s'en prendre d'avoir renoncé au combat, ce sont les grands et les riches, le départ de l'Impératrice et du Roi de Rome, des frères de l'Empereur, la défection ou la pusillanimité de ses généraux, des sénateurs qui nous ont livrés si vite aux alliés. Dans de semblables circonstances ce n'est pas à l'absence de murailles qu'il faut attribuer la capitulation, c'est à la

bassesse du cœur, au peu d'énergie et de fidélité des supérieurs commandant une ville peuplée comme Paris. Des troupes, de l'artillerie, des munitions faciles à réunir, le courage poussé à sa dernière limite pouvaient bien certainement triompher des armées étrangères qui, ne s'attendant pas à une résistance héroïque et désespérée, craignaient le mouvement des populations des départements environnants, qui pouvaient les envelopper et leur couper toute retraite. Avec des chefs habiles, décidés à mourir plutôt que de livrer la capitale, la Régente au nom du fils de l'Empereur, forçait indubitablement les souverains étrangers à capituler; et nous ne retombions pas sous le joug des vieilles idées de l'ancien régime. Je me souviens de cette armée fidèle qu'on appelait sous les Bourbons *les brigands de la Loire*, là est toute la haine contre ce gouvernement, là est l'origine peut-être de sa chute et de son dernier exil de la patrie!

Mr. L. Blanc dit que, si le développement de la bourgeoisie appelait nécessairement la chute de l'Empire, il appelait aussi l'avènement des Bourbons! Je ne suis nullement de cet avis, il me semble au contraire, que c'est après le retour des Bourbons que le développement

de la bourgeoisie sollicitait le retour de l'Empire, car les Bourbons c'était la noblesse privilégiée et les prêtres, moins la tolérance, l'Empire c'était la bourgeoisie honorée, jouissant de l'égalité devant la loi et de l'exercice de ses religions protégées par la tolérance. Avec les premiers la France se soumettait à la puissance étrangère, avec l'Empire elle restait l'une des plus grandes nations du monde.

L'Empereur Alexandre que j'ai vu plusieurs fois joignait aux qualités extérieures de sa personne un noble caractère, et je sais à n'en pas douter, qu'en visitant la bonne Joséphine, que tous ces événements plongeaient dans la plus vive douleur, il exprima formellement sa préférence en faveur de la régence de Marie Louise pour Napoléon II, ne pensant pas d'ailleurs aux Bourbons qu'il connaissait à peine et pour lesquels il ne pouvait avoir d'estime, par suite de leur manière de vivre à l'étranger, et de l'incapacité que tout le monde se plaisait à leur reconnaître, mais l'Empereur François que j'ai vu également bien des fois, dont la figure longue et maigre n'avait aucune expression de grandeur, loin d'appuyer les vues de son frère de Russie, sacrifiait à la crainte que lui inspirait son gendre, les droits de sa

filles et de son petit fils, et MM^{rs} le prince de Talleyrand, le duc Dalberg, de Pradt n'ayant ni la reconnaissance, ni le courage dans le coeur se laissèrent dominer par M^r de Vitrolles, et les Bourbons oubliés furent replacés sur le trône de Henri IV et de Louis XIV.

On connaît les événements qui suivirent, mais au sujet de Napoléon à Fontainebleau je ne suis pas comme M^r L. Blanc assez hardi pour prononcer cet anathème contre le grand homme malheureux, qu'il ne sait ni vivre ni mourir Empereur. Qui peut deviner ce que son âme, son coeur, son esprit ressentirent dans ce moment solennel, et s'il n'a pas eu cent fois plus de courage de vivre sans la couronne, que de mourir pour s'ensevelir avec elle ! J'arrivai à l'horrible exécution de Ney, à laquelle, par le plus grand hasard, j'ai assisté, en fuyant ce spectacle à jamais accusateur contre les Bourbons. Je me promenais vers les neuf heures sur la place de l'Observatoire où se trouvait un piquet de soldats ; la grille du Luxembourg était fermée, et comme il ne passait jamais de voiture dans cette partie du jardin et que j'en vis une s'avancer, un secret pressentiment me fit croire, qu'il allait arriver quelque chose d'extraordinaire. Je regardai et le fiacre,

après être sorti de la grille s'arrêta, deux messieurs dont l'un avait l'air ecclésiastique, et deux officiers en descendirent, je vois la personne, portant un habit bleu, dire quelques mots au commandant de la troupe, elle marche vers le mur d'un jardin, retire son chapeau, elle parle, je n'entends pas ses paroles, mais les soldats la couchent en joue, alors le nom du maréchal Ney me revient à l'esprit, je devine qu'on va le fusiller, je me sauve vers les boulevards extérieurs, et j'entends encore à cette heure et après tant d'années le bruit de cette fusillade homicide.

Mr. L. Blanc, présente admirablement et avec une touchante exactitude les événements qui suivirent cet assassinat, qu'on peut appeler le premier degré de la chute des Bourbons, et arrivé aux pauvres condamnés Berton, Caron et de la Rochelle, il peint avec énergie l'horreur de ces exécutions. J'ai oublié de dire que Raoulx, mon ancien moniteur général, n'avait osé m'écrire de peur de me compromettre, me sachant à la Force, mais avant de mourir j'eus l'expression de ses vœux, de son affection, et c'est le bourreau qui me la transmet ainsi, après le dîner que j'ai raconté : „Monsieur, je n'osais pas vous le dire, mais

presque tous les gens que j'exécute, depuis que vous visitez les prisons, me chargent de vous faire leurs respectueux et éternels, adieux!"

M^r. L. Blanc nomme comme faisant partie de la charbonnerie MM^{rs}. Barthe et Mérilhou, cela ne m'étonne pas, et je connais des gens haut placés aussi, qui ont eu jusqu'ici la chance de ne pas voir leur nom publié parmi ceux qui conspiraient pour le renversement des Bourbons.

Peu de tems avant 1830 je me trouvais à Amiens pour visiter les prisons et les hôpitaux, et j'allai voir le premier souscripteur à mon journal M^r. Vivien, alors tout bonnement jeune avocat. M^r. Barthe venu en cette ville, pour plaider une affaire, fut invité à un dîner très-aimable et recherché que me donnait M^r. Vivien, et nous convinmes alors de visiter ensemble le fameux couvent des frères de la Trappe non loin d'Amiens. Pendant le chemin je trouvais MM^{rs}. Barthe et Vivien très-avancés dans les idées libérales, et sur plusieurs points je croyais, qu'ils allaient un peu trop loin. Enfin nous arrivons au couvent, le frère portier nous reçoit très-poliment et nous indique le logement du supérieur. Un frère sans

nous dire un mot, nous y conduit, le supérieur nous fait parcourir toute la maison et lorsque nous entrâmes dans l'église, c'était le moment du chant des frères. Je crois qu'ils entonnaient un *de profundis*. La vue de ces religieux, de leurs tristes cellules, les sentences écrites au-dessus de chaque porte qui rappellent des douleurs et la mort, leurs vêtements de laine sans linge, la pâleur et l'abattement de leur figure, le silence de toute la vie, cette fosse qu'il faut creuser chaque jour, comme chaque jour nous rapproche de la mort, me serraient le cœur, et MM^{rs} Barthe et Vivien, paraissaient aussi partager mes tristes idées. En cet instant un frère servant passa et je reconnus un pauvre jeune homme, que j'avais vu quelques années avant dans un bagne, il me fit un regard, où je lus qu'il me priait de garder ce secret, je le suivis deux secondes, sans que mes compagnons s'en aperçussent et je lui dis bien vite: „Je vous porte, vous le savez, un grand intérêt, dites-moi donc, qui peut vous avoir conduit dans ce tombeau. L'ordre de ne jamais parler fut plus fort sur lui que ma prière, il s'inclina très-respectueusement, et me regardant avec une expression douloureuse, il me quitta en doublant le pas, de peur sans

doute de se laisser séduire par une seconde prière de ma part.

Lorsque nous fûmes chez le supérieur, je lui demandai divers détails, puis arrivant au frère, que j'avais rencontré de service, j'ajoutai : „Ce pauvre religieux a l'air souffrant et triste, oserai-je vous prier de me dire, quel est ce jeune homme?“ „Monsieur Appert, comme je vous connais par vos visites à tous ceux qui souffrent, je puis répondre à votre question entre nous (MM^{rs}. Barthe et Vivien regardaient de vieux meubles qui étaient dans le réfectoire) c'est en effet un frère qui paraît avoir de grands chagrins, mais comme nous respectons le secret de chacun, je ne connais pas la cause de sa douleur que les méditations pieuses paraissent déjà adoucir, du reste c'est l'un des plus dignes et des plus résignés de nos frères, et je l'aime beaucoup!

Nous revînmes à Amiens très-préoccupés de cette visite, en promettant de n'en pas parler, car M^r. Dupin ayant été voir les Jésuites de St. Acheul, les journaux de ce tems ne cessaient de le critiquer, de l'accuser à ce sujet.

Depuis MM^{rs}. Barthe et Vivien ont été gardes des sceaux, ministres de la justice, et sans doute aujourd'hui ils ne sont plus membres de sociétés secrètes.

Monsieur L. Blanc parle de l'opinion de Monsieur de Chateaubriand sur la guerre d'Espagne. J'ai une lettre, que m'écrivait cet homme illustre, pour me remercier d'une brochure que je lui offrais et que le duc d'Angoulême avait reçue avec une bienveillance particulière, qui contient cette phrase: „Monseigneur le Dauphin est un grand prince, ami des libertés publiques, je ne suis donc pas étonné de l'accueil qu'il a fait à votre intéressant ouvrage“ etc.

Plus tard dans son écrit contre la censure Mr. de Chateaubriand, au sujet de la même brochure, a la bonté de me nommer, rapportant un article rayé par les censeurs, où il s'agissait tout simplement de la société royale des prisons et d'éloges accordées à son président, Monseigneur le Dauphin.

Nous pensons entièrement comme Monsieur L. Blanc sur tous les événements, qui se succèdent par la mort du Roi Louis XVIII jusqu'au ministère Martignac. Cet homme d'Etat, que j'ai visité sur l'invitation du Dauphin, était d'une politesse qui contrastait bien avec la rudesse de son prédécesseur le comte de Corbière. Un esprit fin, élevé, des vues supérieures, un langage élégant et des idées de progrès, un

sincère désir de réconciliation, la volonté de réparer les injustices, rendaient ce ministre bien précieux à la royauté, si elle eût été d'ailleurs affranchie des mauvaises influences des courtisans et du haut clergé.

Mr. de Martignac devait succomber, et en effet le prince de Polignac devint premier ministre du Roi de France. Alors, comme le dit Mr. L. Blanc la Nation fut dans l'attente d'une Révolution.

J'étais à ma campagne de Lorraine, lorsque Charles X fit le fameux voyage d'Alsace, et je puis affirmer, que toutes les opinions s'accordaient pour se réunir autour de la royauté, lui prêter appui et concours, si elle voulait marcher dans la route tracée si habilement par Monsieur Martignac, mais encore une fois elle n'était pas sincère, et compta sur un amour aveugle, *quand même*, et ce n'était qu'une affection, prix de l'exécution franche des lois constitutionnelles, jurées au sacre de Rheims.

Mr. L. Blanc a bien raison, lorsqu'il assure, que la conquête d'Afrique tourna la tête aux Bourbons, et c'était à tort qu'on osait blâmer le brave et si respectable amiral Duperré, mais dans ce tems tout ce qui n'était pas fanatique ou jésuite devenait suspect.

Le Roi Charles X règne et M. de Polignac gouverne, mais la violation de la Charte sera le signal d'une nouvelle Révolution. Nous avons déjà donné quelques récits de ces événements sur lesquels nous sommes d'accord avec Monsieur L. Blanc.

Il parle de la fête du 25 au château de Saint-Leu et augure, *que les heures s'écoulèrent dans la joie*, c'est une grande erreur, je sais que le duc d'Orléans et sa famille étaient depuis plusieurs jours dans une grande inquiétude sur les ordonnances fameuses, d'autant plus, ainsi que je l'ai dit, que les observations respectueuses du premier prince du sang avaient été fort mal accueillies du vieux Roi, qui comme les frères de la Trappe creusait chaque jour par son entêtement aveugle un petit coin de la fosse, qui devait se refermer sur lui et engloutir la vieille royauté de St. Louis.

Le prince de Condé n'était pas plus tranquille que ses aînés, mais à la cour il est d'usage de dissimuler jusqu'au dernier moment, lorsque le chef de la famille a parlé. La protestation des journalistes, les démarches des députés de la Borde, de Schonen, faites le jour des ordonnances de 1830 commencèrent assurément la Révolution, mais ce n'était qu'un

signal; le germe de la résistance existait dans tous les esprits, et la presse même bien avant le projet des ordonnances seyait dans toutes les têtes des idées libérales, qui ne pouvaient plus se soumettre au régime de la censure, du bon plaisir et des congrégations. Quant à ce que Mr. L. Blanc dit de Casimir Périer, de Mr. Dupin, je crois encore qu'il est dans l'erreur, mais en hommes sages, graves et froids sans doute pensaient-ils, qu'on pouvait faire rétablir la Charte, sans renverser la royauté, qu'elle déclarait inviolable et sacrée. Quant au maréchal duc de Raguse, il doit encore accomplir une triste destinée, cette confiance royale sera mille fois funeste pour sa réputation, déjà atteinte mortellement de la réprobation populaire, cette voix puissante peut-être égarée, mais qui ne revient jamais sur ses arrêts justes ou injustes. La résistance de la bourgeoisie se joint à celle des ouvriers, MM^{rs}. Lafitte, Lafayette, Casimir Périer, Audry de Puyraveau, de la Borde, Lobau, Guizot comme députés, les signataires courageux de la protestation des journalistes se concertent, on court aux armes et la dernière heure de pouvoir antique du descendant de tant de Rois a sonné!

La cour comme le dit Mr. L. Blanc pen-

dant l'organisation de la résistance qui amènera sa chute et son nouvel exil reste tranquille à Saint-Cloud. La bataille s'engage dans la capitale, la garde nationale sort en uniforme, se joint aux ouvriers, et partout dans le même moment la mort promène sa faux, et son crêpe funéraire s'étend sur la troupe comme sur les bourgeois, qui ne paraissent plus savoir être tous des Français, des frères, les enfants d'une même patrie.

M. L. Blanc conte que le Dauphin, pressé de faire rapporter les ordonnances, répondit au premier veneur le comte de Girardin : „Je suis le premier sujet du royaume et comme tel, je ne dois avoir d'autre volonté que celle du Roi.“

Avant cette époque au sujet de Monsieur de Corbière, qui s'obstinait à ne pas abolir les abus des prisons, Son Altesse Royale avait déjà présenté cette excuse filiale. J'ajouterai, ainsi que je crois l'avoir dit précédemment, que la distance, qui sépare les princes de la puissance souveraine est immense, et j'ai été à même de faire cette curieuse observation, sous la Restauration, sous Louis-Philippe et dans les cours étrangères. Toujours le Roi domine sa famille avec plus d'autorité, de pouvoir absolu que tout autre sujet de ses états.

Chapitre V et VI.

L'enfant courageux dont parle M. L. Blanc, et qui eut l'audace de monter le premier au Louvre se nommait Petitpère, il reçut un fort coup de sabre d'un Suisse, qui se sauvait sans fusil, et fut long-tems à l'hôpital. La Reine me chargea pendant long-tems de payer une pension pour son apprentissage et sa nourriture, puis il fut décoré de la croix de Juillet et pensionné du gouvernement.

Le tableau du sacre de Charles X fut déchiré par morceau et j'en eus un fragment, dont je fis cadeau à Lord Durham.

M. L. Blanc rapporte très-exactement des traits de probité du peuple, combattant à la Révolution et envahissant les palais, partout on a respecté la propriété et pas un malheureux n'a emporté un objet de valeur.

L'auteur parle de plusieurs militaires cachés par des patriotes, pour empêcher le peuple exaspéré de les massacrer. Je dois confesser, que j'ai commis la même faute. Un Cent-Suisse, un grenadier à cheval, et un voltigeur de la garde, des environs ou du village de ma campagne de Lorraine, vinrent, après avoir déposé les armés, me demander asile, je les placai dans mon grenier, bien résolu à ne pas les livrer.

MM^{rs}. Oudard et Lamy eurent aussi au Palais-Royal l'heureuse et périlleuse occasion de sauver plusieurs officiers de la garde, qui vinrent également leur demander un secret refuge, pour se soustraire à la mort certaine et sans défense qui les attendait, s'ils fussent sortis dans les rues encombrées et gardées par le peuple vainqueur.

Mr. Lafitte, depuis long-tems faisait des sacrifices de tout genre pour le triomphe des idées libérales, et je connais même plusieurs circonstances où des intrigants, se disant *pro-scrits* et patriotes, ont obtenu de sa générosité des secours importants. Il avait fondé à ses frais à Maisons deux écoles d'enseignement mutuel, et d'après son désir je les visitai plusieurs fois. Un jour, que je lui rendais compte de leur situation dans son cabinet à Paris, nous parlâmes de l'opposition du gouvernement contre l'enseignement mutuel, et j'ajoutais : „Le Dauphin protège les prisonniers contre Mr. de Corbière, je tâcherai de l'amener également à favoriser nos écoles, et lorsqu'il sera Roi au moins nous n'aurons plus, j'espère, à combattre ainsi pour faire le bien!“ Mr. Lafitte, comme s'il lisait dans l'avenir me répondit : „Mon cher Monsieur Appert, nous ne verrons pas le Dauphin mon-

ter sur le trône ces gens là font trop de sottises, pour rester long-tems, et bien heureux pour eux, si on leur permet de quitter la France.“

Mr. L. Blanc assure, que Mr. Oudard fut envoyé par Mr. Laffitte à Monsieur le duc d'Orléans „et ici commence“, dit-il, „une série d'intrigues.“ Je trouve cette expression peu convenable au sujet des démarches faites bien certainement dans le but d'être utile avant tout au pays. Mr. Laffitte n'intriguait pas, mais il voyait parfaitement, que la seule combinaison possible (ainsi que je l'ai écrit, avant d'avoir lu l'ouvrage de Mr. L. Blanc) était d'appeler ce prince à gouverner la France. Mais d'ailleurs tout ce que l'auteur pense lui-même des hommes placés à cette époque à la tête de l'opinion publique, n'importe de quel parti, prouve que MM^{rs}. Lafayette, Dupont (de l'Eure), Dupin, Odilon Barrot, le duc de Choiseul etc, ne pouvaient même ensemble, s'il eût été possible de les nommer tous, former un gouvernement durable, et que la République alors devenait un rêve et non une réalité dans cette situation. Mr. le duc d'Orléans, je le répète avec une nouvelle conviction, depuis que j'étudie le livre de Mr. Blanc, était une nécessité indispensable pour le rétablissement de For-

dre au dedans, et pour les bons rapports au dehors. On a vu le respectable général Lafayette à l'hôtel de ville, il était le maître, tout lui obéissait; certes, le désir ne manquait pas à son esprit, mais en homme que les années et l'expérience ont rendu prudent et sage, sa propre conscience lui révéla son impuissance, et comme M. Laffitte, ne voulant que le bien du pays, il a proclamé hautement, que les destinées de la France ne pouvaient être mieux et plus sûrement confiées qu'au duc d'Orléans. Tout le monde dans les trois jours a fait son devoir, tout le monde, après le combat, a été heureux de trouver un chef, réunissant le savoir, la fortune, la naissance et les sympathies des masses, quoiqu'en dise M. L. Blanc. Admettons un moment, que ce choix soit encore à faire, je demande à l'auteur, quel serait son candidat? Monsieur Louis Blanc dit, que le duc de Choiseul fut glacé de terreur, lorsqu'il apprit, qu'il était de la commission qui gouvernait la France, etc., ce fait est encore une erreur; car, ainsi que je l'ai rapporté, ce noble patriote avait l'âme trop fière, le cœur trop français, pour se défendre, de risquer sa vie, si elle était utile à la patrie.

L'auteur décrit bien exactement les dernières scènes du palais de St. Cloud, la partie de whist, l'entrevue avec le duc de Mortemart, que mon ami, le capitaine Peney, trésorier de la compagnie des Cent-Suisses, m'a également contée, en ajoutant: „Dès ce moment M^r. le duc a pensé, que l'avènement au trône du chef de la famille d'Orléans pouvait seul sauver la France de la guerre civile ou d'une nouvelle invasion étrangère; aussi je suis certain, que M^r. de Mortemart pressera le prince à ce sujet.“

Je crois que c'est la nuit de cette journée, que MM^{rs}. Peney et Oudard allèrent chercher M^r. de Mortemart, et le conduisirent secrètement dans la chambre où était couché Monseigneur, qui eut avec lui une longue conversation, dont je ne puis donner la substance, puisqu'ils étaient seuls. MM^{rs}. Oudard et Peney attendaient M^r. de Mortemart dans la pièce voisine.

Le Dauphin, comme le dit M^r. L. Blanc, était pendant ces jours de tourments plus que distrait, et depuis son retour d'Espagne, plusieurs traits d'absence d'esprit, approchant bien d'un dérangement cérébrale, affligèrent ses amis. Les duchesses d'Angoulême et de Berry, trom-

pées par la sécurité de leur entourage, encourageaient le vieux Roi à la résistance.

Mr. L. Blanc, après avoir accusé Mr. Lafitte, s'en prend au poète Béranger, „qui n'a pas compris," dit-il, „*que dans un mouvement qui mêlait toutes choses, rien n'était impossible avec de l'énergie,*" etc.

Sans doute, tout est possible au milieu de cette fièvre des masses, mais ce n'est pas une raison pour les hommes, qui conservent leur esprit, de risquer la bataille sans espoir d'une victoire, assurant un lendemain à la cause que l'on veut servir, et certainement, n'importe comment l'auteur de l'histoire de dix ans se retourne, pour donner la main à un parti, il ne trouvera pas une force capable de réunir autour d'elle, à cette époque, la puissance de durer vingt-quatre heures à la tête des affaires de la France, et pourtant c'est toute la question. Dans toutes les conceptions humaines il faut d'abord avoir pour soi le possible, car sans lui on rêve, sans amener jamais le réveil, la vie, l'application de ses idées. C'est comme un médecin qui voudrait par la science dompter la nature, empêcher notre fin, qu'elle prononce et exige, la mort viendrait chaque jour

démentir ses promesses, anéantir ses espérances.

Plus loin, Mr. L. Blanc, en parlant de l'arrestation du duc de Chartres à Villejuif, dit, que Mr. Etienne Arago lui a sauvé la vie, parceque des gens du peuple voulaient aller le fusiller. Vraiment, ce trait de stupide barbarie ne fait pas honneur à ceux que l'auteur défend, surtout si chaleureusement. Je ne puis croire moi, qui connaît aussi le peuple, et même la populace qu'on eût eu à lui reprocher ce lâche assassinat; je préfère dans un semblable doute mieux augurer de ceux, qui ont montré pendant ces trois journées mémorables un noble désintéressement, du courage et de la générosité.

Je ferai la même observation au sujet de l'élève de l'école polytechnique, qui voulait soi-disant faire fusiller aussi à l'hôtel de ville le général comte de Lobau, et je ne puis penser, que ce projet ait été une seconde dans la tête de l'estimable jeune homme, nommé par Mr. L. Blanc.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



Sh858h

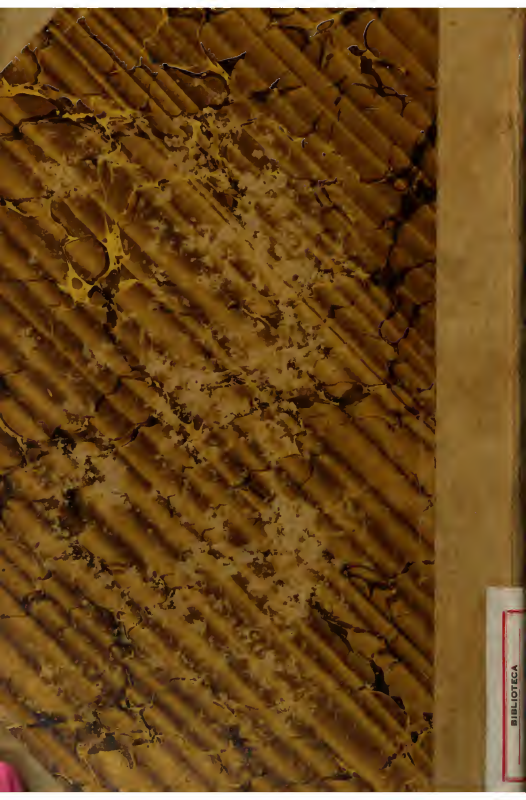
TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE	Page
I. Déjeûners du duc de Choiseul avant et après 1830	1
„ II. Police officieuse et gratuite des dames et des courtisans des palais	26
„ III. Visite de la Reine des Français aux blessés de la Révolution de Juillet	41
„ IV. Les députations des provinces au Palais-Royal	49
„ V. Etat des grâces accordées par le Roi Louis Philippe pour son avènement au trône	63
„ VI. Les courtisans sous tous les règnes	80
„ VII. Les vrais amis des Rois et des princes	98
„ VIII. Les ministres en fonction et les disgraciés	118
„ IX. L'enseignement mutuel protégé par le duc d'Orléans	131
„ X. Déjeûners de Monsieur le duc de Choiseul aide-de-camp du Roi, gouverneur du Louvre, après 1830	136
„ XI. Les dames d'honneur de la Reine et des princesses, les aides-de-camp du Roi et des princes	157
„ XII. Education des jeunes princes de la maison d'Orléans	176

	Page
CHAPITRE XIII. Cabinets du Roi, de la Reine, des princes et princesses	185
„ XIV. Les détenus politiques depuis 1830 . .	191
„ XV. Les secours de la maison royale de 1826 à 1836	209
„ XVI. Les faux hommes de lettres qui de- mandent des secours	233
„ XVII. Les demandeurs de secours qui prennent le titre d'anciens militaires	242
„ XVIII. Suite des secours de toutes catégories	253
„ XIX. Occupations principales de la Reine et de S. A. R. M ^{me} . Adélaïde, leur carac- tère. Quelques mots sur les princes	285
„ XX. Visites, dîners, soirées du quai d'Orsay et de Neuilly	305
„ XXI. De l'histoire de dix ans par Mr. Louis Blanc	323

1
2





BIBLIOTECA